



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





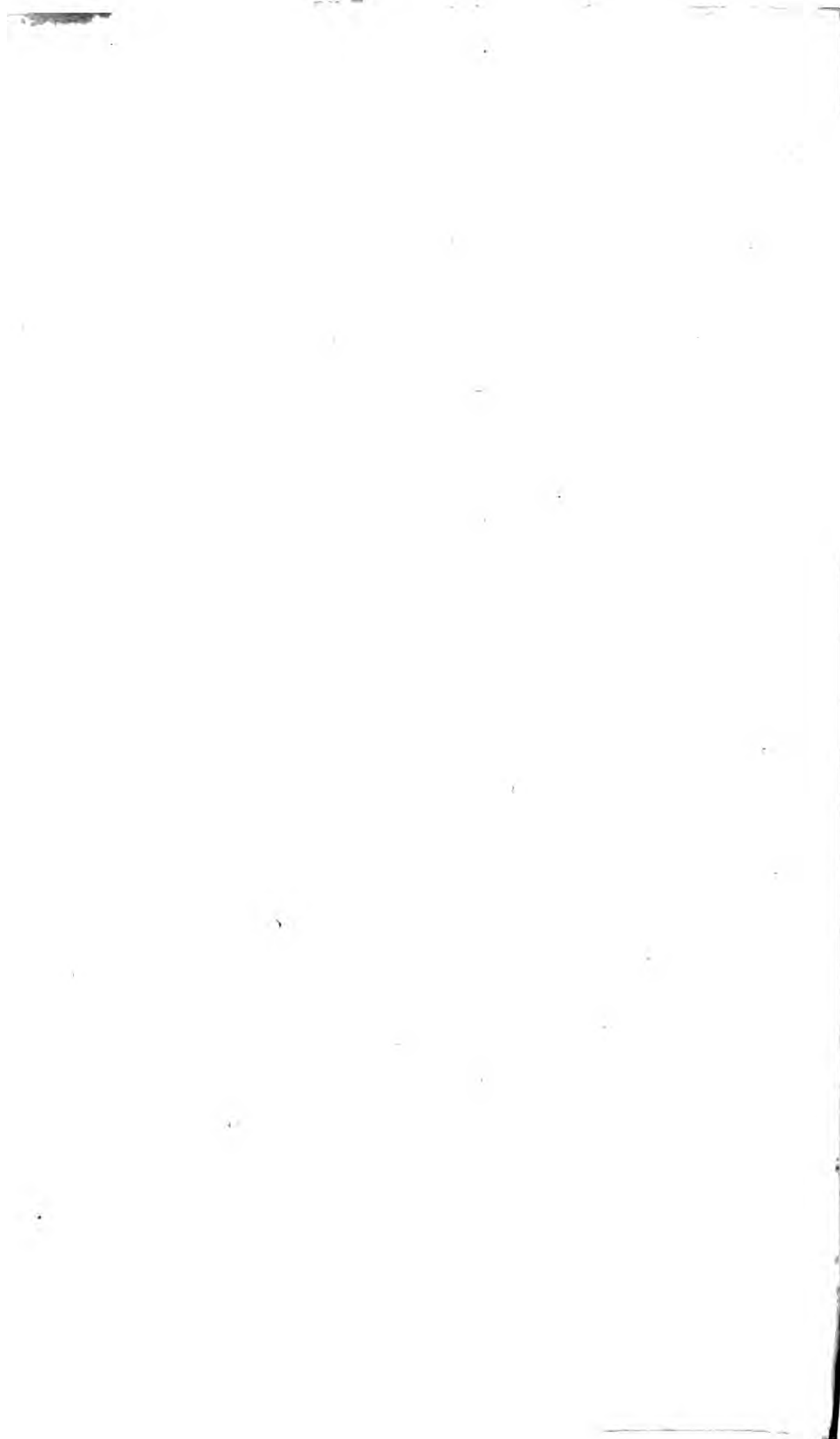
UNS. 168 i. 27



Presented by R. Shackleton,
Esq.

449
2 Vol of Labors
10 pr.









*Quand il écrit ce Docteur si parfait,
Quelque grand que soit le volume,
Les Graces tiennent le Cornet
Et Mercure conduit La plume.*

Apelles Pinxit

Calotin sculpsit

LE CHEF D'OEUVRE
D'UN
INCONU,

Poëme heureusement découvert & mis au jour,
avec des Remarques savantes & recherchées,
Par M. le Docteur

CHRISOSTOME MATANASIUS!

On trouve de plus une Dissertation sur HOMÈRE & sur
CHAPELAIN; deux Lettres sur des Antiques; la Preface
de CERVANTES sur l'Histoire de D. QUIXOTE DE LA
MANCHE; la Deïfication d'ARISTARCHUS MASSO, &
plusieurs autres choses non moins agréables qu'instruc-
tives.

SIXIEME EDITION,

Revûe, corrigée, augmentée, & diminuée.

*Infelix eorum ignorantia, qui ea damnant quæ non
intelligunt. Lib. Inc. §. I. Art. XV.*

S. D. L. R. G.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Chez **PIERRE HUSSON.**

Anno Æ. V. M. DCCXXXII.

Ab instauratione Litterarum decimo octavo.

- - - *Juvatque novos decerpere Flores,
Insignemque meo capiti petere inde Coro-
nam,
Unde prius nulli velarint tempora
Musa.*

LUCRET. I. 927.



LE LIBRAIRE

A U

LECTEUR.

LA premiere Edition de cet Ouvrage fut commencée sans le consentement de son Auteur & continuée par cette déference qui lui est naturelle pour les volontez de ses Amis. Elle fut suivie de deux autres Editions si subites, que M. le Docteur MATANASIUS ne pût ni revoir, ni corriger la premiere, sur
* 2 laquelle

AU LECTEUR.

laquelle la seconde & la troisième furent faites. Il espéra dans la quatrième publier le **CHEF-D'OEUVRE** d'une manière plus digne de lui & du Public; & en effet cela fut exécuté pour le Texte & , à quelques négligences près , pour les Remarques qui l'accompagnent. Mais les Editeurs, à qui elle fut confiée, pendant une longue absence que l'Auteur fit alors, grossirent cette Edition de plusieurs choses inutiles. Ils abuserent même d'une Lettre de M. le Docteur **MATANASIUS** à M. le Professeur **BURMANDOLIUS**. Ils la tronquèrent, y mirent un commencement de leur façon, & l'employèrent
pour

AU LECTEUR.

pour un but tout différent de celui pour lequel elle avoit été écrite ; on a purgé cette Edition de tous ces défauts , & on y a ajouté deux Pièces nouvelles. L'une est la Traduction de la *Preface de Michel CERVANTES sur l'Histoire de Don QUIXOTE DE LA MANCHE*, & l'autre la *Déification* du fameux ARISTARCHUS MASSO. Ce n'est pas le seul avantage de cette Edition. On n'a qu'à jeter les yeux sur la beauté du papier & des caractères pour être convaincu qu'on n'y a rien épargné afin qu'elle donnât de la satisfaction à l'Auteur, de l'utilité au Public & au Libraire.

AU LECTEUR.

*Hoc igitur modico, sed justo quare volumen
Ære, dabit gratis cetera Chalcographus.*

Lou que critique Matanase,
Nou pot estre res qu'un Maffou,
On pot li dire ambé razou,
Quel a las aureilles d'un aze.



ERRATA.

ERRATA.

*On avertit qu'on les trouvera à la
fin du Livre.*

APPROBATION.

JE souffigné Commis à la *Doüane*
des Pensées, certifie avoir lû
un Ouvrage intitulé *Le Chef-d'œu-
vre d'un Inconnu, Poëme heureuse-
ment decouvert & mis au jour avec
des remarques &c. par M le Doc-
teur MATANASIUS.* Comme il
n'y a rien dans cet Ouvrage, qui
ne soit conforme aux opinions &
aux préjugez reçûs, je n'y vois
aucune vérité qui puisse en em-
pêcher l'impression. Fait à *Cal-
city* ce premier Avril 1714. Si-
gné

GALBANO.

APPROBATION

Du R. P. BARBAFOIN, *Gardien*
du Couvent d'Eselsberg.

J'AI lû le Manuscrit intitulé *Le*
Chef-d'œuvre d'un Inconnu,
heureusement découvert & mis au
jour avec des Remarques savantes
& recherchées par M. le Docteur
CHRISOSTOME MATANASIUS. J'ai
admiré la modestie & la retenue
du Commentateur, en même tems
que j'ai été surpris de l'immense
érudition, qui paroît dans ce bel
Ouvrage. Ainsi je ne doute pas
que le Public n'y trouve beaucoup
d'utilité & de plaisir. Il n'y a rien
d'ailleurs, qui puisse en empêcher
l'impression. Fait dans notre Cou-
vent d'*Eselsberg* ce 5. Avril 1714.

FR. PANCRACE DE BARBAFOIN.

AP-

APPROBATION

De Messieurs BOUGAYOS & BRIOCHIS, *Licentiés en Theologie*
& *Censeurs des Livres.*

Nous avons examiné avec soin un Livre, qui a pour titre *Le Chef d'œuvre d'un Inconnu, Poëme heureusement découvert, &c. par M. le Docteur MATANASIUS.* Nous n'y avons rien trouvé quine soit très-conforme à nos sentimens, & par consequent rien qui ne soit très-orthodoxe. Comme d'ailleurs l'art de faire des Commentaires, est celui de tous qui est le plus important aux Theologiens, nous jugeons cet Ouvrage d'autant plus digne de l'impression, qu'il reünit en lui les diverses méthodes, dont les plus habiles Litterateurs se sont servis. Fait à *Molinople* ce 10. Avril 1714.

BOUGAYOS. BRIOCHIS,

IN HONOREM ET GLORIAM
 EXCELLENTISSIMI ÆQUE AC SAGA-
 CISSIMI VIRI DOCTORIS
 CHRISOSTOMI MATANASII,

*Criticorum non tantùm hujusce temporis sed
 & ceterorum longè Principis,*

C A R M E N.

ראבכניש נה ואנתונש פלש נותרה רארה שכיגנשה
 נותרה כאפאשיתה ני נותרה יתהלליגהגשה
 לדה שאוגנת מאתאנאזה אויודוי נוש פאית וויר
 קוה ריהן נהשת קומפאראבלה א שון פרופונר שאוויר
 שון הרודישיון נהות יאמאיש דה פארהיללר
 סה שהרד דהשורמאיש לא נהויהמת מהרוהיללר
 דן שיהף דהוורה יל שאית פאירה ון שיהף דהוורה
 ניהאו

יאמאיש נול הכריואין נהות ון תאלהנת שי כהאו
 קון סהששה דה ואנתהר לא גרהשה הת ליתאלית
 יאמאיש הללהש נוגר ון דה שי רארה נהגיה
 קיהללה ויואשיתה דימאנינאטיון
 קוחללה שוכתיליטה דה פהנהטראטיון
 וי לא שאנאסיתה קיהן שון ליורה יל התאלה
 שורפאשה דה ביהן לויין תוות לארת דה לא קאבנאלה
 הת יאמאיש הן ון מיר אוקון קיממהנתאטהור
 נא שי ביהן פהנהתרה להשפרית דה שון אותהור

Cecinerunt } Rabbi GAMALIEL ACOSTA, Gymnasi
 Olyssiponensis Archi - Synagogus,
 Cabbalæque Professor primarius.
 Rabbi MAHALALEEL BEN JUDA,
 Synagogæ Amstelodamensis Modera-
 tor, Thalmudique Explanator.

TRA-

TRADUCTION FRANCOISE
DES VERS PRECEDENS.

P O È M E

ALA LOUANGE DU TRES-EXCEL-
LENT ET TRES-SUBTIL

D O C T E U R

CHRISOSTOME MATANASIUS,

Prince des Critiques tant Anciens que Modernes.

R Abbins, ne vantons plus notre rare Science,
Notre Capacité, ni notre Intelligence:
Le favant Matanase aujourd'hui nous fait voir
Que rien n'est comparable à son profond Savoir.
Son Erudition n'eut jamais de pareille:
Ce sera désormais la neuvième Merveille.
D'un Chef-d'Oeuvre il fait faire un Chef-d'Oeuvre
nouveau.

Jamais nul Ecrivain n'eut un Talent si beau.
Qu'on cesse de vanter la Grece & l'Italie:
Jamais elles n'ont vû de si rare Génie.
Quelle Vivacité d'Imagination!
Quelle Subtilité de Pénétration!
Oui! la Sagacité, qu'en son Livre il étale,
Surpasse de bien loin tout l'Art de la Cabbale;
Et jamais, en un mot, aucun Commentateur
N'a si bien pénétré l'Esprit de son Auteur.

Par son très-humble & très-obéissant Serviteur CHRISOLO-
GOS CARITIDES Professeur en Langues Orientales dans
l'Université de Nieuwe Have.

Εἰς τὸν Σόφον Τρισμέγιστον

Τὸν ΧΡΙΣΟΣΤΟΜΟΝ ΜΑΤΑΝΑΣΙΟΝ.

Θεὸς ἔκκενεν ἄθορ λόγγ διδ σανθ
Οὐντζετ τιλ υἕρ βικτώρις ἀνθ
Διδ φρόμ ἰς ἡδ θις γάρλανθ βῆρ
Θατ νε ἔπον ἰορ ὦν ὑε ἔῆρ
Ἄ Γαρλανθ μῆδ ὄφ σεζ νευ βῆς
Ανθ σὸκτ ἰν σεζ εντροθεν ἔῆς
Ας νῶ μανς τεμπελς ἦρ διδ κρῶν
Σηβ θις γρητ ἄθορς ανθ ἰορ ὦν.

ΤΑΒΟΥΛΑΤΙ.

I N

Clarissimi, Doctissimi, Ornatissimique

Viri

D. CHRISOSTOMI MATANASII,

Q. L. E. C. L. H.

Commentarios.

O Sapiens quisquis gaudes Auctore docti
Atque animum pasci fertiliore cibo,
Huc ades, & pulchros ex omni tempore versus
Perlege, quos paucis ista tabella notat.
Invenies quæ digna legi, quæ digna reponi
Pectore; quæ genium dantque probantque bo-
num.

O male consultos sibi! queis male sana juvenus
Desidiæ & luxûs victa tepore jacet?
PHOEBUS in excelso confedit vertice Pindi
Aonidum casto consociante choro;
Nec nisi vesanos capiti allatura dolores
Profilit è cerebro Docta MINERVA Patris.
Vos animis, studiis, veræque cupidine Laudis
Discite perpetuo vincere vulgus iners.
Persarum Regi non plures arcula gemmas
Clusit, quam hoc varias nobile cludit opus.
Et sapida & falsa est hic omnis pagina libri;
Discite; sunt passim seria mixta jocis.
Non possit liber hic fulvo mercarier auro.
Hoc perit, hic numquam deperiturus erit.

Cecinit P. D. S. H. D. T.

** 2

To

To the ingenious & Learned Doctor
MATANASIUS, on his most elaborate
Commentary on the Excellent
Master-piece of an unknown Author.

Great MATANASE in quest of this rich Ore
You've boldly lanch'd out new Worlds t'explore.
You've found a fruitful soil by none yet trod,
Reserved for Heros or some demi-God.
The product here you've bravely made your own,
And by just title you deserve a Crown.
No undisputed Monarch govern'd yet,
With universal sway, the Realms of Wit.
Nature could never such expence afford;
Each several Province had a several Lord;
But now become extravagantly kind,
With all her treasures she adorns your mind.
Her different Powers are here united found,
And you Wit's Universal Monarch crown'd.
Your Mighty sway, your great desert secures,
And every Muse & every Grace is yours.
To none confin'd by turns you all enjoy,
Sated with this you to another flye:
So Sultan like in your Seraglio stand,
Whilst wishing Muses wait for your command.
Thus no decay no want of vigour find,
Sublime your fancy, boundless is your mind,
Not all the blasts of time can doe you wrong;
Young spite of age, in spite of weakness strong,
Time like Alcides strikes you to the ground,
You like Antæus from each fall rebound.

HENRICUS DE BOLINBROKE
Annæ à Secretis.

LOF-

LOFBAZUIN

Geblazen over de weêrgalooze

PUIKAANTEKENINGEN

Van 't Pronkjuweel der Aarts-
Letter - Helden ,

DOCTOR MATANASIUS,

Over 't meesterstuk van een onbeken-
den, hem door een gunstig noodlot
ter hand gekomen.

M Anmoedig Letterheld, ô MATANASIUS,
Gun, dat myn Zang-Godin u groete met een kus,
Of om haar eerbied met meer ootmoet te betuigen,
Gun datze zich mag voor uw voeten nederbuigen,
En lekken nederig uw Tabbarts wyden boord.
Waar heeft ooit eeuw van zulk een Godlyk Man ge-
hoord?

Wie ooit, o *Febus*, kon uw heilge Kabinetten
Met braaver kunst voor 't oog der wyzen openzetten?
Wie trof met beter geest eens Dichters ooggenwit,
En trok dus uit zyn werk het rechte merg en pit?
Heeft *Servius*, de Tolk van *Maroos* zegenzangen,
Zyn naam in Pindus Koor voor eeuwig opgehangen,
Gevolgt van duizenden, wiens onvermoeide vlyt,
Der Dichtren geest ontwong de tanden van de nyt,
En

LOFBAZUIN, &c.

En wiens vernuft, ten schrik der raazende Zoylen,
Ging in de woeste Zee der Grieksche wysheid zeylen,
Ontdekkende in Homeer al wat de sterveling
Door 't naarstig onderzoek ooit met 't verstant om-
ving,

Hoe zal men MATANAAS spitsvindigheid be-
loonen?

Wat Palmtak, wat Lauwrier zal zyn paruik bekroo-
nen?

Hy die uit een Gedicht van weinig woorden, haalt
Een reeks van schatten, door zyn schrandren geest
bestraalt?

Hy die, om op het spoor des rechten zins te stappen,
Den boezem opent der geheimste weetenschappen,
Die uit de beste Aaloude en Nieuwe Schryvren 't licht
Weet uit te storten op dit onwaardeerlyk Dicht;

Hy die Wysgeerte met Geleertheid weet te paaren,
En 't sterk geheugen met ryp oordeel te evenaaren.
Dus vliegt voor eeuwig 's Mans onsterfelyke naam,
En streeft de wolken door op wieken van de Faam.
Wyk *Burmans*, *Scaligers*, *Gronoven* en *Salmaazen*,
Hoogstratens, *Kupers*, wyk, wyk *Bentleis*, *Kustlers*,
Haazen;

En gy *Daceria* met uw *Dacarius*,
Uw roem schiet ver te kort by MATANASIUS.
Gy ook, die steeds verwacht in nutte bezigheden,
Uitpluift der Grieken dragt en Romes zwier van
kleeden;

Hun Mantels, Tabbarts, en hun schoenen, op den leeft
Zeer werkzaamlyk gepast van uw beruchten geest.
De pen van MATANAAS zal uwe pen doen
zwichten

Gelyk de zilvre Maan verdooft de mindre lichten.
Reeds kraakt de Drukpers en zy zucht in baarens-
nood

Van honderd Boeken, nooit te schenden van de dood.

Hier

LOFBAZUIN, &c.

Hier zal men zien gestaaf met puik en klem van reden,
Wied'eerste vinder was van meel tot brood te kneden;
Wie eerst zich wapende met Helm en met Rondas;
Wie dat de Moeder van *Eneas* Voedster was;
Wiede eerste Stad voorheen in't Ryk der Maan deedt
velten;

Wat slag van Vogels klooft de lucht in die gewesten:
Of in 't Trojaansche puin gesmoort is *Hectors* krooft,
Of heeft in ballingschap zyns Moeders ziel vertroost;
En andre stoffen van myn Zangnimf niet te melden,
Wel waardig't eel vernuft van Phoenix-Letter helden.
O *Vondel*, tweede *Apol* van Neerlands Helikon,
Die blinkt aan Pindus zwerk gelyk een heldre Zon,
Mogt MATANASIUS u tot een Tolk gebeuren,
Hoe zou de *Boekzaalist* zyn euveldaad betreuren?
Hy die uw zuivren roem, ô Agrippyner zwaan,
Te smetten met zyn inkt heeft schendig onderstaan.
Wat zag ik Ambrozyn, wat andre lekkernyen,
Wat schat getrokken uit uw trotse Poëzyen?
Hoe zou dat Fransch gebroed, 't verwaant brood-
rottenest,

Voor ieder staan beschaamt, geschuwt gelyk de pest.
O MATANAAS, hangt toch aan *Vondels* werk uw
Zegels;

Val de *Aristarchen* aan, bestorm die Lettervlegels;
't Saa wapen u met Speer, met Beukelaar en Helm:
Wie *Vondels* eer bevlekt, is aller schelmen schelm.
Geen schelmstuk wordt zo schelms van d'Acheron
bezeeten,

Of't kan die lastertong met reden zyn verweeten.
Slaa dan de hand aan 't werk, en toon dit snoode Ras,
Dat nooit de Helikon aan reden schatbaar was;
Dat't menschen niet betaamt der Goden taal te ziften,
Noch 't minst te vitten op Held *Vondels* jammerschrif-
ten. *

Dat *Febus* edle drift geen laffe regels kent,

* *Treurspeelen.*

** 4

En

LOFBAZUIN, &c.

En buiten 't nauw begrip der strenge wetten rent.
Val aan, met schelden, op de ontaarde Fransche Ben-
den,

Ja ruk vry *Marsyas* den huid van zyne lenden.
Dus blyft het Gulde Beeld van onzen Aards-Poëet
Op 't heilig Outer door u eeuwig vast gesmeed.
Zo wordt die Phœnixgeest voor eeuwig aangebeden ;
Zo zult ge in *Febus* Koor God *Vondels* zy bekleeden.
Zo trotst uw naam den tyd ; uw glori blyft aldus
Met *Vondels* roem verknocht, ô MATANASIUS.

*Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.*

Amicissimo cecinit

BERNARDUS FRANCISCUS RUDOLPHUS,

ASTREOLIDES ELEPHANTIUS, Artium
Secretarum Magister, & Scholæ Utopianæ Con-
rector.

Au très-Illustre, très-Docte &
Savantissime Docteur

M A T A N A S I U S ,

Touchant ses judicieuses Remarques
sur l'admirable

CHEF D'OEUVRE D'UN INCONU.

Comme l'on voit, Illustre MATANASE,
Parmi cailloux resplendir la topaze,
Ainsi ton los luit parmi les Savans.
Ou comme on voit parmi ces feux brillans,
Astres nommez, la claire Lune luire,
Ainsi ton los, par ce que viens d'écrire,
Resplendira parmi les doctes gens.
On voit chez toi raison, esprit & sens,
A mon avis, plus qu'en autre qui vive:
Bien il appert, par cette œuvre tant vive,
Que viens donner tant libéralement
Aux gens de bien pour leur enseignement.
Tu n'as voulu, pour consacrer ton Livre,
Et pour qu'il pût tous les Siecles survivre,
Choisir Marquis, lequel pût désormais
Par son nom seul l'établir à jamais.
Malaisément on sort franc & delivre,
Lorsque l'on veut en ses actes ensuivre
Le veuil des Grands, & repondre à leurs faits.
C'est se charger d'un trop penible faix;
Trop mieux que moi tu fais cela, beau Sire.
Ce nonobstant, octroye de te dire,
Qu'as moult bien fait, alors qu'as mieux aimé
Elire un homme, en sçavoir estimé,

*Qui conoît prou tout le prix d'un Ouvrage,
Et sait trop mieux en faire un bon usage,
Que grands Seigneurs, ayant plus de pouvoir :
Car la Muse aime un homme de savoir
Plus que celui, qui d'autre chose a cure.
Partant ton Livre aura bonne aventure,
Nul envieux oncques ne lui nuira ;
Ains quand ton los & renom finira,
In caput alta suum labentur ab æquore retro
Flumina, converfis Solque recurret equis.
Ovid. Trist. Lib. 1. Eleg. 7.*

CHILPERIC ASIATIDES.

A L'AOUNOU D'AQUEL GRAND CRITIQUE

CHRIS. MATANASE.

**D'un cop qu'aurets legit l'Escrout de Matanaze,
Noun farets pas surpres s'el es tant recercat.
Qui ne lou legis n'es qu'un Fat,
Qui ne lou gouste n'es qu'un Aze.**

**Per lou millou de sous Amics
D. DE SATIRIAC.**



A

MONSIEUR...



MONSIEUR,

Les soins que vous prenez de composer l'HISTOIRE CRITIQUE DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES, vous donnent un droit si légitime sur tous ceux qui mettent au jour quelque Ouvrage, que j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de vous adresser celui-ci. Je vous supplie, MONSIEUR, de l'agréer comme un hommage, dont je m'acquie avec un plaisir extrême,

E P I T R E:

me, personne ne reconnoissant mieux que moi combien il vous est dû. Heureux! si vous ne le jugez pas indigne de vous, & si vous le regardez comme une marque de l'estime pleine d'admiration que j'ai pour l'immense érudition, qui paroît dans tout ce que vous faites. En effet, pour ne parler, MONSIEUR, que de votre HISTOIRE CRITIQUE, où voit-on avec plus de délicatesse, de goût, de précision, regner une plus grande connoissance de toutes choses? L'antiquité n'a rien d'impénétrable à vos yeux; les siècles presens n'ont point de nouveautez qui vous échapent; & votre tête (comme M. DACIER l'a dit d'un Savant du premier ordre) est un trésor qui vous fournit souvent des richesses peu communes, que nous ignorerions toujours sans vous.

*Quelle Langue vous est inconnüe?
L'on voit que vous savez non seulement le François, l'Anglois, l'Italien,*

E P I T R E.

lien, l'Espagnol, l'Allemand, le Hongrois, le Batavique, le Danois, &c. non seulement le Latin, le Grec, l'Hebreu, l'Arabe, le Chaldéen, l'Egyptien, le Samaritain, le Cophte, le Syriaque, l'Armenien; mais encore le Turc, le Chinois, le Georgien, le Finlandois, le Japonois, le Bersilien, le Malois, le Malabrois même: Vous auriez pû, MONSIEUR, servir d'interprète à la confusion de Babel.

Que je plains le sort de ceux qui en s'attachant à quelque Science particuliere négligent l'étude des Langues! Ne connoîtront-ils jamais les avantages de la LITTÉRATURE? Et la voix publique qui réserve à ceux qui s'y appliquent, le Titre de SAVANS par excellence, ne leur ouvrira-t-elle point les yeux, sur l'importance de cette Etude!

Un Philosophe, selon la definition même du mot, n'est qu'un homme amoureux de la Sagesse *.

Ma-

* C'est ce que veulent dire ces deux mots φιλος Σοφης.

E P I T R E.

Mathematicien n'est qu'un homme qui poursuit la Vérité jusqu'au milieu des infinimens petits, un Medecin veut la santé du corps, un Théologien le salut de l'ame, & ainsi des autres. Mais le Philosophe n'est que Philosophe, le Mathematicien n'est que Mathematicien. Et l'on sait que les Medecins & les Théologiens, loin de procurer la santé au corps, & le salut à l'ame, ne font ordinairement que détruire l'un, & égarer l'autre. Où est donc le vrai SAVANT? C'est le LITTERATEUR, comme nous venons de le remarquer. C'est M. BURMAN. C'est M. BENTLEY. C'est M. de ROSEL BEAUMONT; mais si ce sont là des SAVANS, MONSIEUR, que n'êtes-vous pas? Vous qui savez rencherir sur l'interpretation de JESUS-CHRIST même. Aussi M. CUPER, comme vous nous l'aprenez dans votre Journal tom. 3. p. 312, vous appelle VIRUM PROFEC-
TO

E P I T R E.

TO ERUDITISSIMUM, &
n'a pû s'empêcher de demander,
qui est donc l'Auteur de la belle
Histoire Critique qui paroît de-
puis quelque tems ?

F'irois trop loin, MONSIEUR,
si je m'abandonnois au plaisir de m'é-
tendre davantage sur vos louanges,
je m'arrêterai en vous marquant a-
vec ingénuité une crainte qui m'a-
gite depuis du tems. C'est que quel-
que Souverain ne vous choisisse pour
être son Ambassadeur à la Chine :
vous seriez l'homme du monde le
plus propre à y avancer ses affaires.
Quel charme ne seroit-ce pas à
L'EMPEREUR CHINOIS, *si*
l'on vouloit le faire haranguer en sa
propre Langue par un Européen !
Si cela arrive, MONSIEUR, gar-
dez-vous bien d'accepter cet hon-
neur. Quelque gloire qu'il en revînt
d'un côté à la Litterature, elle y
perdroit trop de l'autre. Songez
que vous ne devez pas preferer l'é-
clat d'une pompe vaine au soin de
re-

E P I T R E.

repandre cette haute érudition, où un grand nombre de Lecteurs ne font pas capables de s'élever, comme vous avez eu la bonté de nous l'apprendre dans l'Avertissement du second Tome de l'Histoire Critique. Qu'il vous suffise de vous contempler au dessus des Philosophes, des Jurisconsultes, des Mathematiciens, des Poëtes & des autres Savans qui sont proprement le Peuple de la Republique des Lettres, le Vulgaire, que le LITTE- RATEUR voit bien loin au dessous de lui. Je suis avec toute l'estime & la vénération que je vous dois,*

* *Cæsusque
vulgares &
vidam
Spernit hu-
inum fu-
giente pen-
na. Hor.*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obeissant Serviteur,

Le Docteur CHRISOSTOME
MATANASIUS.

Q. S. M. D. L. L.

P R E F A C E

De la quatrième Edition.

VOICI une nouvelle Edition
du **CHEF-D'OEUVRE** d'un
INCONNU avec des *Remarques*.
L'applaudissement avec lequel le
Public en a reçu la première Edi-
tion a été pour moi un puissant
motif pour perfectionner celle-ci :
car, comme l'a dit un Ancien,

Immensum Gloria calcar habet.

La première Edition étoit ce-
pendant bien éloignée de la per-
fection où elle devoit être. Ce
n'étoit qu'une ébauche que l'im-
patience d'un de mes amis enleva
de mon Cabinet & qu'il osa pu-
blier sans mon consentement. J'a-
vouerai toutefois que je fus d'a-
bord instruit de ce larcin & qu'on
n'avoit encore imprimé que deux
ou trois feuilles de cet Ouvrage ;
*** quand

Préface de la

quand je voulus ravoir mon manuscrit. Mais les instantes sollicitations de quelques Personnes d'un très-grand merite & d'une très-grande qualité , avec qui d'ailleurs je vivois familièrement, m'obligea de consentir à l'impression du reste. *Pace eorum dixerim* , cette condescendance m'a couté quelques regrets. 1°. Je vis ce Livre imprimé avec un si grand nombre de fautes,

Que le méconnoissoit l'œil même de son pere.

2°. Je remarquai que l'Editeur y avoit fourré certaines choses de sa façon. 3°. J'appris que ce Livre avoit été défendu à *Paris*, de sorte qu'il y devint si cher qu'il fut acheté jusques à dix écus pour la Bibliotheque de son Eminence , Monseigneur le Cardinal de ROHAN. La peine que je ressentois de tout cela étoit telle, que j'en serois resté inconsolable, si malgré ces fautes, ces insertions, que nous appellons en Latin

Quatrième Edition.

tin *Adulterina*, & les défenses de vendre ce Livre, en France, le Public ne lui avoit rendu les témoignages les plus avantageux.

On a vû toutes les Dames se faire un plaisir de chanter les amours de COLIN & de CATOS. Un jour que j'allai voir un célèbre † Magistrat de mes amis, je le trouvai qui chantoit le CHEF-D'OEUVRE avec la Basse continuë qu'il jouoit admirablement sur son Clavecin. J'ai vû des Lettres écrites par des Savans de *Paris*, de *Bruxelles*, de *Wesel*, de *Mastricht*, d'*Amsterdam*, de *Geneve*, de *Hall en Saxe*, de *Leip-sic*, de *Berlin*, de *Londres*, qui étoient pleines de grandes louanges non seulement pour le *Chef-d'œuvre*, mais encore pour mes *Remarques*. Que dirai-je de très-renommez Négocians d'*Amsterdam* qui nous assurèrent, M. P A-

2

GNIO-

† M. HAASCLOPER dont tout le monde connoit le mérite.

Préface de la

GNIOTES & moi, que ce Livre y avoit été si fort goûté que plusieurs jours de suite on ne s'étoit presque entretenu en Bourse d'autres choses que des éloges qui lui font dûs. Que peut-on dire de plus en faveur de cet Ouvrage? L'on fait que la *Bourse* d'Amsterdam est un composé de toutes les Nations du Monde, & qu'ainsi mériter les suffrages de cette Bourse, c'est mériter ceux de tout l'Univers. C'est pouvoir dire qu'on est parvenu à ce goût universel qui charme toutes les Nations & qui ne plaît pas moins aux Peuples du *Levant* qu'à ceux du *Couchant*: degré de perfection auquel les Ouvrages d'HOMERE même n'ont pû parvenir.

Ne fait-on pas d'ailleurs que malgré la défense qui fut faite aux *Libraires* & aux *Colporteurs* de France de debiter le CHEF-D'OEUVRE, il s'en est fait deux Editions dans ce Royaume, l'une
ne

Quatrieme Edition.

ne à *Rouen*, & l'autre à *Orleans*.
De sorte que dans quatre mois de
tems il s'est fait trois Editions de
ce Livre.

M. MENKENIUS, Recteur
magnifique de l'Université de
Leipsik, m'a fait l'honneur de me
dédier ses deux belles Oraisons
de *Charlataneria Eruditorum*,
quoique je n'eusse point l'hon-
neur d'être connu de lui, & il ne
fait pas de difficulté de m'y ap-
peller *un homme incomparable & le*
Prince des Critiques de ce siecle.
VIRUM incomparabilem & Criti-
corum H. T. Principem.

M. de KRUYNINGEN, pour
qui il y a un si bel Article dans le
nouveau *Moreri*, m'a fait aussi
l'honneur de me dédier quelques-
uns de ses excellens Ouvrages.
Certains Poètes de *Hollande*, &
entre autres un nommé *Zeeus*,
l'ayant attaqué d'une maniere peu
respectueuse pour avoir dit que
VONDEL, célèbre Poète Hollan-
dois

Préface de la
dois, n'entendoit pas le Theatre.
Ce Seigneur crut qu'il devoit confondre par la plaifanterie l'audace impertinente de ces *Barboteurs* de l'*Hippocrene* & il m'adressa la Lettre où il les punissoit en se jouissant. Ce même Seigneur m'a encore dédié un autre Ouvrage, intitulé de *Zangberg ontzet*, c'est-à-dire, *le Parnasse délivré*. C'est un Poëme Héroi-comique, où *Zeeus* & ceux de sa clique sont drapés par des lambeaux tirés de leurs propres Ouvrages. Outre les titres de *Geleerden* & de *Roemruchtigen* que M. de KRUYNINGEN me donne, il m'appelle encore *la Gloire* & *le Phœnix de nos jours*.

ô Roem, ô Fenix onzer dagen.

Il a fait plus. Il a cru qu'une Lettre qui paroîtroit venir de moi, donneroit un nouvel éclat à ses excellens Ouvrages. Et
pour

Quatrieme Edition.

pour cet effet il a eu lui-même la bonté de se faire réponse en mon nom. Cette réponse se trouve imprimée à la suite de la Lettre qu'il m'avoit fait l'honneur de m'adresser.

A ce sujet je me souviens qu'un Auteur qui m'est inconnu, a fait aussi inserer dans le *Mercuré Galant* une Lettre qui n'est point de moi, quoi qu'elle paroisse sous mon nom. Je le dis ici afin qu'on ne la mette point au rang de mes Ouvrages.

Dans le tems que le Public rendoit ainsi justice au CHEF-D'OEUVRE & recevoit mes Remarques avec tant de bonté, quelques *Zoïles* oserent toutefois s'élever contre nous. *Livor summa petit.*

Madame du NOYER, qu'un grand Plénipotentiaire au Congrès d'*Utrecht* nomma avec beaucoup de justice l'*Illustre Ambassadrice de la Princesse Renommée*;

Préface de la
Madame du NOYER, dis-je, dont
nous avons de si beaux Ouvra-
ges, a bien voulu, dans *une de*
ses Quintessences, nous instruire
d'une dispute qui étoit arrivée à
Verdun au sujet du CHEF-D'OEU-
VRE.

Voilà la Copie fidelle du recit
qu'elle en fait.

Copie d'une Lettre écrite de Ver-
dun, à Sc.

„ Un Officier de la Garnison
„ ayant apporté ici le *Chef-d'œu-*
„ *vre d'un Inconnu*, avec les *Re-*
„ *marques* du Docteur MATA-
„ NASIUS, & vantant extrême-
„ ment cet Ouvrage, fut contre-
„ dit par un Critique, qui pré-
„ tendit lui prouver que ce Li-
„ vre ne valoit rien. La dispute
„ s'échaufa de part & d'autre;
„ chacun paria que son senti-
„ ment étoit le meilleur, & l'on
„ convint de s'en remettre là-
„ dessus à la décision d'un ami
com-

Quatrieme Edition.

„ commun , homme d'esprit ,
„ qui étoit en liaison avec M. de
„ FONTENELLE , & autres Sa-
„ vans du premier ordre , & qui
„ par conféquent étoit Juge
„ très-competent fur ces fortes
„ de matieres. On lui écrivit le
„ fait , & voici la réponse qu'on
„ en reçut. Elle est datée de
„ Paris , & adreffée à celui qui
„ foutenoit le parti du Livre.
„ Ta Lettre , MON CHER ,
„ a été vûe de plusieurs Savans ,
„ qui en ont été charmez. Ils
„ jugent tous comme toi du Li-
„ vre en question , & l'un d'eux ,
„ prenant la parole ; Vraiment ,
„ a-t-il dit ,

*Ce gentil Officier m'enchante ,
Il a le goût bon , l'esprit net ,
Et je vois bien que de sa Tente ,
Il a fû faire un Cabinet.*

*Quant à ce perroquet qui jase ,
Et se croit inspiré des Dieux ,
Eh ! mon ami juge un peu mieux ,
Ou bien que la foudre t'écrase.*

Préface de la

„ En mon particulier , ajoute
„ l'Auteur de cette Réponse ,
„ j'ai une vraye joye de voir nos
„ Savans de ton avis, & du mien
„ là-dessus : mais j'aurois souhai-
„ té que leur emportement con-
„ tre ton Antagoniste eût été
„ moins violent , quoi que fran-
„ chement parlant , il est très-
„ sûr qu'on n'a jamais mieux mé-
„ rité l'Anathême en matiere de
„ bel esprit ; car il est constant
„ que tout le monde approuve
„ MATANASIUS. L'idée seule
„ de ce Livre est charmante. Il
„ est écrit purement , & avec
„ beaucoup de legereté. Cet
„ Ouvrage fourmille de traits
„ qui font voir clairement que
„ son Auteur a une érudition
„ vaste & choisie , une imagina-
„ tion forte & brillante, & qui
„ plus est un sens extraordinairement
„ droit.

L'on voit par ce jugement que
l'envie n'a servi qu'à relever la
Gloire

Quatrieme Edition.

Gloire que le CHEF-D'OEUVRE s'est acquise. Dans l'*impromptu* que je viens de rapporter, quelle imprécation terrible contre le Censeur de cet Cuvrage? On a bien vû dans les disputes des Savans sur HOMERE, les défenseurs de ce Poëte, † vouloir faire passer pour ignorans, pour gens sans goût, sans pénétration, gens bouffis d'orgueil, fots, impudens, ridicules, temeraires, vanteurs d'eux-mêmes, ceux qui ont osé trouver quelques défauts dans ce grand Poëte. On a poussé la chose jusques à soutenir qu'ils étoient les séducteurs de la jeunesse, les pestes publiques d'un Etat, qu'ils ruinoient tout bon Gouvernement, en apprenant à la jeunesse qu'HOMERE peut avoir des défauts : mais jamais leur zèle n'a été jusques à souhaiter, du moins publique-
ment,

† Voyez le *Traité des Causes de la corruption du goût* par Madame DACIER.

Préface de la
ment, que la foudre exterminât
les *Critiques* d'HOMERE, com-
me on a souhaité que la foudre
écrasât ceux qui ont osé critiquer
le CHEF-D'OEUVRE *avec des Re-*
marques.

Eh, mon ami, juge un peu mieux,
Ou bien que la foudre t'écrase :

De forte que puis qu'il est passé
en règle qu'on juge de la bonté
d'un Ouvrage par l'ardeur que
ses partisans font paroître dans sa
défense, j'ose assurer qu'il n'a
point encore paru de Livre qui
mérite plus universellement l'ap-
probation du Public,

Ou bien que la foudre t'écrase.

La Modestie m'empêche d'en di-
re davantage, ainsi je finis après
que j'aurai dit un mot de ce qu'il
y a de particulier dans cette Edi-
tion.

Je

Quatrieme Edition.

Je ne rendrai aucun compte des retranchemens qu'on y a faits. Pour ce qui regarde les additions on verra qu'elles sont très-considerables. Outre quantité de nouvelles reflexions & de nouveaux passages tirés tant des Auteurs *Grecs & Latins* que des Auteurs *Anglois, François & autres*; on trouvera de grands Articles tous nouveaux sur le CHEF-D'OEUVRE en general, & sur les personnes de CATOS & de COLIN en particulier. On y trouvera aussi quelques Lettres sur des matieres très-importantes. Et de plus le CHEF-D'OEUVRE notté, tel que Madame d'AUS-SONNE le chantoit lors qu'elle eut la bonté de m'en apprendre les paroles. Le portrait de cette DAME se voit aussi auprès de cette admirable Chançon. Plût au Ciel, CHER LECTEUR, que j'eusse pu vous peindre sa voix, afin qu'en vous représentant les traits

Préface de la
traits de cette DAME, j'eusse pu
aussi vous représenter la douceur
des sons qu'elle formoit, lors
qu'elle m'apprit COLIN *Malade*.
Mais il en est d'elle comme de
CICERON, dont un savant *Je-*
suite a dit que personne ne pou-
voit représenter la voix.

Orà MYRON, humeros CHRYSIP-
PUS, lumina finxit
PRA XITELES, vocem fingere
nemo potest.

C'est-à-dire, MYRON a repré-
senté le visage de CICERON,
CHRYSIPPUS les épaules, PRA-
XITELES les yeux, personne ne
peut en représenter la voix.

Donné à *Pedanstadt*
le 12. Octobre de l'Ere
Chrétienne 1715. la qua-
rante-huitième de mon
âge, & la seconde de mon
Regne Scholastique.

PRE-



P R E F A C E

De la première Edition.

L'On fait qu'en 1577. PIERRE PITHOU fit imprimer à Paris chez *Mamert Patisson* un petit Poëme qu'il avoit découvert parmi des MSS. & qui a pour Titre *Pervigilium Veneris*. Cette découverte parut si heureuse à tous les Savans, qu'ils s'empresserent à l'envi l'un de l'autre à rétablir dans sa perfection ce petit Ouvrage, qui étoit corrompu en une infinité d'endroits.

JUSTE LIPSE, ce fin Critique, y travailla avec quelque succès dans le premier Livre de ses *Elect. cap. 5*. JANUS DOUZA, fils, & JEAN WEITZIUS, tenterent la même chose, mais tout cela auroit été peu sans un
nou-

Préface de la

nouveau Manuscrit, sur lequel CLAUDE SAUMAISE, & ensuite PIERRE SCRIVERIUS travaillèrent, & par le moyen duquel, s'ils n'ont pas entièrement rétabli les endroits defectueux de cet Ouvrage, ils en ont du moins eorrigé un grand nombre. SCRIVERIUS se chargea de le faire paroître, & le fit en effet, non seulement avec ses Notes & celles de SAUMAISE, mais encore avec celles de plusieurs autres, dans un petit Livre imprimé à la Haye. Ce Livre a pour Titre DOMINICI BAUDII *Amores, edente PETRO SCRIVARIO inscripti Th. Graswinkelio Equiti.* Quoi que le *Pervigilium Veneris* fût publié avec un grand nombre de Notes de PITHOU, de LIPSE, de SCRIVERIUS, de WEITSIUS, de SAUMAISE, & de plusieurs autres, ANDRE' RIVINUS fit encore sur ce Poëme un nouveau Commentaire, qui
parut

premiere Edition.

parut à *Leipsic* en 1664. Enfin un Savant, dont la modestie nous dérobe le nom, en a donné en 1712. une Edition nouvelle, où il a réuni toutes les autres avec beaucoup d'ordre & de netteté. L'Edition s'en est faite à *Amsterdam* pour *Henri Scheurleer*, Libraire à la *Haye*. On trouve à la fin du même Livre le *Cupido Cruci adfixus* d'AUSONE, accompagné des Notes de MARIANG. ACCURSIUS, d'ELIE VINET, de PIERRE SCRIVE RIUS, & d'un Anonyme, outre des Observations de JOSEPH SCALIGER & de GASPARD BARTHUS qu'on a ajouté à la fin de cet Ouvrage.

Les soins que tant de Grands Hommes ont pris pour donner au Public ces deux petits Poëmes, m'ont servi d'exemple pour lui offrir celui-ci, intitulé LE
CHEF-D'OEUVRE D'UN INCON-
**** NU.

Préface de la

n^o. Je me flatte que le Public le recevra avec autant de joie qu'il a reçu les deux autres, qu'il le lira avec autant de plaisir, & qu'il en tirera autant, ou même plus d'utilité.

Pour moi je n'en vois point qui soit plus propre à détromper du faux brillant de cette éloquence vaine, où la Raison épuisée s'efforce à surprendre l'imagination, & à étourdir ainsi l'intelligence d'un Lecteur. Toutes les Graces qui y paroissent y sont naturelles. L'Auteur n'y fait point glisser de pensées fausses sous des ornemens étrangers; si cette Piece plaît, c'est par un mérite qui lui est propre. *Ab*

Præf. Per-
vigil. Ven.
p. v. Ed.
de 1712.

omnibus longe accersitis ornamentis aliena, & nativâ pulchritudine placente.

La seule chose que le Public auroit à souhaiter, c'est qu'une plume plus habile & plus délicate
que

Premiere Edition.

que la mienne, eût travaillé à faire sentir l'excellence de cet Ouvrage. Car, difons-le ; malgré la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, le goût du fiecle est si corrompu, qu'il ne fuffit pas d'offrir au Public de belles choses, il faut encore lui défiller les yeux, trop obfcurcis pour être frapez du beau qu'on leur présente. La beauté, la douceur, les graces qui regnent dans ce CHEF-D'OEUVRE demandoient, pour être mises dans tout leur jour, un homme qui joignît au goût fin & délicat de la Cour, toute l'Erudition du College; un Docteur élevé dans la pouffiere de l'Ecole, n'a pas affez de ces sentimens vifs, où les personnes du Grand monde excellent, & qui leur fourniffent de ces expreffions heureufes qu'on n'apprend point dans les Univerfitez.

**** 2

Mais

Préface de la

Mais ce qui me console de l'imperfection qui se trouvera dans mes Remarques, c'est l'esperance que quelqu'un plus habile que moi viendra supléer à mon infufifance, & qu'un troisiéme fui vi encore de quelqu'autre, pourra faire enfin paroître ce CHEF-D'OEUVRE dans tout son éclat.

Je n'arrêterai pas l'impaticence du Lecteur par un plus long discours, je vais feulement lui apprendre, comment j'ai eu le bonheur de découvrir cette excellente Piece, & quels font les Poètes à qui des Savans du premier ordre l'ont attribuée.

Ce n'est point un vieux Manuscrit qui nous a confervé cet Ouvrage; il est venu jusqu'à nous par la voye de la Tradition. Madame d'AUSSONNE, qui aime sur toutes choses la *Poësie* & la *Musique* où elle réüffit également bien, aprit cette piece de M. BRI-

G N O L-

Premiere Edition.

GNOLLES de *Toulouse*. Comme la beauté des paroles les ont fait mettre en chant ; cette Dame faisoit de cette Piece sa chanson favorite. Un jour que je la lui entendis chanter, autant ou plus charmé, si j'ose le dire, de la beauté des Vers que de la douceur de la voix, je la priai de me les apprendre ; j'écoutai avec tant d'attention, que je fûs bien-tôt ce que je voulois favoir, & que j'en fus regaler six de mes amis, avec qui je devois souper. Ces Messieurs, plus respectables encore par leur grand favoir, que par la dignité de leurs charges, écouterent cette Piece avec des transports d'admiration que j'aurois peine à représenter ; l'applaudissement fut universel ; il falut la répéter plusieurs fois, & Monsieur le Docteur IXIXIUS, qui naturellement aime peu les Vers, ne pût s'empêcher de lui

*** 3 donner

Préface de la
donner les plus grands éloges.

J'avouë ingenuement que cette fois je commençai à avoir bonne opinion de mon goût, puis qu'il étoit conforme à celui de tant d'excellens personnages, car on doit dire que si j'étois du mérite de ces Messieurs, on auroit pû, en copiant leur conversation, faire comme **PLUTARQUE**, un *nouveau Banquet des sept Sages*.

Je leur fis part du dessein que j'avois déjà formé de donner avec des Remarques ce **CHEF-D'OEUVRE** au Public. Ils m'exhorterent fort à le faire, & chacun à l'envi m'offrit tous les Livres de sa Bibliothèque.

On rechercha ensuite quel pouvoit être l'Auteur de ce **CHEF-D'OEUVRE**. Quelques-uns crurent que c'étoit **GUILLAUME DE LORRIS** ou **JEHAN de MEUNG**, Auteurs du fameux
meux

Premiere Edition.

meux *Roman de la Rose*. D'autres pensoient que ce pourroit bien être GEOFROY RUDEL, PIERRE d'AUVERGNE, ou bien ANSEAUME ; mais après quelques reflexions l'on convint que la Piece étoit plus moderne, & que le tems le plus reculé où l'on devoit la rapporter étoit le regne de FRANÇOIS premier ; entre CHARTIER, VILLON, CEVES, CRETIN, BOUCHET, dont on parla, les sentimens ne furent guères partagez ; on l'attribua plutôt à CRETIN qu'à aucun autre ; mais il arriva encore un nouveau sujet de discussion. On me fit repeter la Piece, & quelques-uns crurent qu'on devoit encore la juger posterieure au Regne de FRANÇOIS I : & la rapprocher jusques à celui de HENRI IV. On parla de MALHERBE, de la JESSE'E, de

Préface de la

VAUQUELIN, & tout ce qu'on dit ne put faire conclure que cette Piece fût d'eux. Ainsi comme toutes les raisons qu'on apporta pour & contre, ne parurent que de simples probabilités, & que des probabilités ne peuvent jamais former un raisonnement même probable, (comme l'ont fort bien remarqué MM. les Auteurs *du Journal Littéraire* †) content d'admirer l'Ouvrage, on ne s'inquiéta plus de son Auteur. Et moi après avoir fait reflexion que tant d'habiles gens n'avoient osé décider sur cette affaire, je crus que je ne pourrois le faire sans témérité; qu'ainsi je devois me contenter d'appeler ce Poëme LE CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

Quelqu'extraordinaire que ce Titre paroisse, il convient parfaitement

† Tom. I. p. 152.

Premiere Edition.

ment à l'Ouvrage, car si quelqu'un demande comment l'on fait que cet Ouvrage est le **CHEF-D'OEUVRE** de son Auteur, puis qu'on ne le connoît pas, on lui répondra que quel que soit cet Auteur, ce **POËME** doit être son **CHEF-D'OEUVRE**, puis qu'on ne peut rien faire de plus beau. Ceux qui ne sont pas de mon sentiment peuvent se dispenser de lire ce Livre, je n'écris que pour les personnes qui ont de la connoissance & du goût, & qui en ont assez pour discerner, non seulement le bon d'avec le médiocre, mais encore, l'excellent d'avec le bon. Pour les autres, je les regarde comme des profanes indignes d'entrer dans le Sanctuaire des Muses.

*..... Cicer ingere large
Rixanti populo, nostra ut floralia
possint*

***** 5*

Apri-

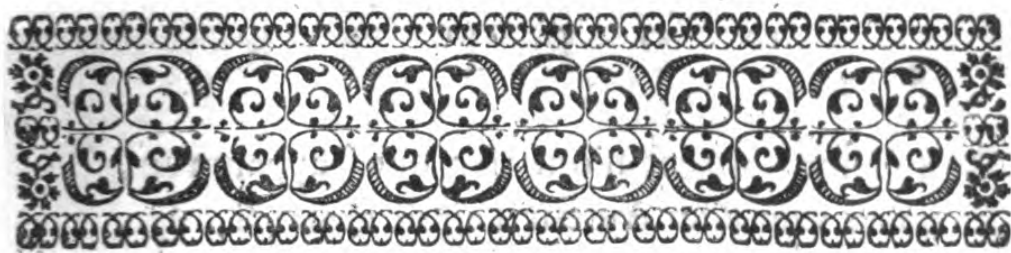
Préface de la Prem. Edition.

*Aprici meminisse senes. Quid pul-
chrius ?*

Donné à *Pedanstadt* le 15.
d'Août de l'Ere Chrétienne
1714. la 47. de *mon âge* & de
mon *Regne Scholastique* la pre-
miere.



E P I -



E P I T R E

D E

MONSIEUR CHLOEUS

A MONSIEUR

LE DOCTEUR

M A T A N A S I U S .

J'Apprends avec plaisir que ta savante plume ,
GRAND MATANASIUS , va produire un volume ;
Que tu vas mettre au jour le CHEF-D'OEUVRE accompli
D'un Auteur recelé dans l'ombre de l'oubli :
Ta main ravit au Temps une si belle proie ,
Mais le Temps se la voit arracher avec joie ,
Puisque malgré l'effort du Zoïle irrité ,
Tu vas la consacrer à l'immortalité.
Poursuis , SAVANT DOCTEUR , & qu'un beau Commentaire
Eclaircisse les yeux du stupide Vulgaire ,
Que son goût rétabli par tes belles Leçons ,
Préfère le bon sens à l'amas des vains sons.
Montre-lui que des mots rangez avec cadence ,

Du

E P I T R E.

Du sublime souvent n'ont rien que l'apparence,
Et qu'en vain d'un Auteur l'esprit abatardi,
Veut fixer avec art LA VÉRITÉ qui fuit.
La simple VÉRITÉ veut sans fard, sans parure,
Marcher par les sentiers de la belle nature.
Quiconque sent pour elle un véritable amour,
Ne doit point employer de ruses, de détour,
Il faut que simplement. . . mais quoi ? que vais-je dire ?
Oublai-je, ô DOCTEUR, que tu vas nous instruire,
Et si tu dis un mot, qu'il faut avec respect
Que ma Muse attentive arrête son caquet ?



O D E



O D E

A MONSIEUR LE DOCTEUR

M A T A N A S I U S ,

Sur ses Remarques sur le Chef-d'œuvre d'un Inconnu.

MUse, quel est ce feu divin,
Qui m'anime & qui me transporte?
Il ne faut point de voix si forte,
Pour chanter l'Amour & le Vin.
Je ne touche jamais la Lire,
Que pour les amoureux accords;
Si tu ne daignes me conduire,
En vain je ferai des efforts.



Inspire-moi pour célébrer
Le fameux nom de MATANASE:
Souffle-moi ta plus vive emphase,
J'en ai besoin pour le louer:
Malherbe, Despreaux, Homere,
Dans un sujet si grand, si haut,
N'auroient tous fait que de l'eau claire:
Le ferois-je comme il le faut?

Non

O D E.

Non, non, je me connois à fond,
Je fens trop bien mon impuissance :
Et je ne pourrois fans jactance
Ofer chanter un si grand Nom.
Prenne donc qui voudra ma place,
Je la lui cede fans regret ;
De plus , ma fougue qui se glace,
M'ordonne de finir. J'ai fait.



*Par son très-humble &
très-obéissant Servi-
teur.*

PAGNIOTES.

T E -



TEMOIGNAGES
DES SAVANS.

*Madame du NOYER dans la QUINT-
ESSENCE du 23. Août 1714.*

ON trouve chez la Veuve Uytwerf à la Haye un Livre nouveau intitulé **LE CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.** On trouve dans ce Livre un savoir & une érudition très-profonde avec un ingénieux badinage par lequel l'Auteur fait adroitement mêler l'agréable à l'utile.

Et dans une autre Quintessence.

Il est constant que tout le monde approuve **MATANASIUS**. L'idée seule de ce Livre est charmante. Il est écrit purement & avec beaucoup de legereté. Cet Ouvrage fourmille de traits qui font voir clairement que son Auteur a une Erudition vaste & choisie, une imagination forte & brillante & qui plus est un sens extraordinairement droit.

Mes-

TEMOIGNAGES DES SAVANS.

Messieurs les AUTEURS du Journal Littéraire dans les mois de Septembre & Octobre 1714.

On trouve de l'esprit répandu dans cet Ouvrage.

*Monsieur le FEVRE dans
Son Mercure du mois d'Octobre 1714.*

Tout Paris retentit du bruit du nom du GRAND CHRISOSTOME MATANASIUS, & bien des gens qui n'entendent ni le Grec ni le Latin, & qui par consequent ne lisent guere plus de la moitié de son Livre, s'imaginent que les Eloges qu'ils lui donnent leur établissent une réputation de Savans.

*Monsieur du SAUZET dans
Ses savantes Nouvelles Littéraires p. 74. T. I.*

Suivant le sentiment du Docteur MATANASIUS p. 176. de ses EXCELLENTEs Remarques sur le CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

*Monsieur MENKENIUS Recteur magnifique de l'Université de Leipsic dans
la*

D E S S A V A N S .

*la dédicace qu'il fait de deux Excel-
lens Discours à l'Auteur de ce Livre apel-
le cet Auteur*

**Virum incomparabilem , Criticorum
hujusce Temporis Principem. Homme
incomparable , Prince des Critiques.**

Et plus bas :

. Docteur MATANASI

*Parens optime dulcium leporum ,
Censor candidè , fautor & chorage
Phœbi , qui ausus es elegante vena
Doctum doctius explicare carmen.*

„ Savant MATANASE , pere excel-
„ lent des Graces les plus touchantes ;
„ Agreeable censeur , le protecteur &
„ l'appui d'APOLLON , vous qui avez
„ expliqué avec beaucoup d'élégance
„ un Poëme savant d'une manière enco-
„ re plus savante.

**Les RR. PP. AUTEURS des Memoires
pour les Arts & pour les Sciences qui
s'impriment à Trevoux en parlant du
CHEF-D'OEUVRE avec les Re-
marques.**

L'Idée

T E M O I G N A G E S

L'Idée de ce Livre a plu à tout le monde.

*Monfieur de KRUYNINGEN dans
la Lettre qu'il a adreffée à l'Auteur de cet
Ouvrage sur le Zangberg in gevaar, le
traite de Geleerde, Roemruchtige, Wyd-
vermaarde.*

„ Savant, Renommé,
„ Très-Fameux.

♣ à la page 9.

ô Geleerde MATANASIUS, die
reeds zulk eenen onfterfelyken Roem
behaalt hebt door uwe *Aanmerkingen op
het Meesterftuk van een onbekenden!*

„ ô Savant MATANASE, qui déjà
„ avez acquis un renom immortel par
„ vos Remarques sur le *Chef d'œuvre*
„ *d'un Inconnu.*

à la page 11.

Zal men eerlang by het uwe, be-
roemde MATANASIUS, als eene
held're *Morgenstar*, ja waarom niet als
een fchitterende *Middagzon*, in *Pindus*
Tempel-Koor heerlyk te pryk zien
ftaan.

„ Le

D E S S A V A N S.

„ Le comparera-t-on au vôtre, re-
„ nommé **MATANASE**, qui comme
„ une brillante étoile du **Matin**, oui
„ pourquoi point comme un **Soleil** en
„ son midi, êtes honorablement vu dans
„ le **Sanctuaire du Pinde**.

*Le même Monsieur de **KRUYNINGEN**
dans la Dedicace de son **Zangberg ontzet**, appelle l'Auteur de ce **Livre**,*

*ô **Roem**, ô **Fenix onzer dagen**.*

„ ô **Gloire**, ô **Fenix de nos jours**.

*Messieurs les **AUTEURS** du **Journal**
Hollandois, intitulé **Maandelyke Uittreksels**, lors qu'ils annoncent dans le
mois de **Novembre 1715**. la quatrième
Edition du Chef-d'œuvre.*

*P. **Huffon** den derden **Druk** van het
berucht **Chef-d'œuvre d'un Inconnu**, op
verscheide plaatsen verbeetert en veel
vermeerdert. De waard van dit **Werk**
is zo bekend, dat men niets tot des zelfs
lof behoeft te zeggen.*

„ *P. **Huffon** débitera dans peu la troi-
„ sième **Edition** du célèbre **CHEF-
„ D'ŒUVRE d'un Inconnu** considéra-
**** 2 ble-*

TEMOIG. DES SAVANS.

„ blement augmenté & corrigé. Le
„ mérite de cet Ouvrage est si connu,
„ qu'il est inutile de dire ici quelque
„ chose à sa louange.



E T



Et Nomine & Re

Doctōri Doctissimo Criticorum

INCLYTO PRINCIPI

CHRYSOSTOMO MATANASIO.

*Novam incogniti Apollinis cujusdam
Poematis Editionem præparanti.*

FAllitur cheu! nimium qui se putat esse beatum
Dummodo nugando nobile tempus abit.
Sed Tu callidior multo es, mi suavis amice,
Qui petis Aonias Doctus adire Domos.
Ergo age. Doctores doceas. Tibi plaudit Apollo
Et merito plaudet docta Caterva tibi.
Ergo age, sic pergas, nec te labor iste gravabit,
Præmia quo clarus non peritura feres.

Hæc vel invitâ Musarum Turba, in

τὸ τῆς Φίλιας σμῆιον

Amico amicus cecinit

F. S. C. DEVON.

*** * 3

TA-

T A B L E
D E S L I V R E S
E T D E S
M A N U S C R I T S ,

Dont il est parlé dans cet Ouvrage , sans avoir
marqué le nom des Auteurs.

A

A Madis de Gaule.

Anacreon du Poete sans fard.

Anti-Rousseau.

Atlas historique.

Atis.

B

Bible de Guiot.

C

Des Causes de la corruption du Gout.

Le Censeur.

Le Critique ou l'Apologiste sans fard.

D

*Dialogue des grands hommes aux champs Elisées ,
apliqués aux mœurs de ce siecle.*

Dictionnaire de l'Academie Française.

E

L'Europe Galante.

L'E-

TABLE DES LIVRES.

L'Etat de l'Homme dans le Peché originel.

H.

L'Heroïne incomparable, ou la belle Hollandaise.

Histoire Amoureuse & badine du Congrès d'Utrecht.

Histoire Mythologique des Dieux & des Heros de l'Antiquité.

Homere vangé.

I.

Idée generale des Etudes, choix qu'on en doit faire &c.

Journal Hollandois.

Journal Literaire.

Journal des Savans.

L.

Les trois Dames.

La juste balance de la Crainte & l'assurance Chrétienne.

M.

Memoires pour servir à l'histoire des Sciences & des beaux Arts.

N.

Nouveau Recueil de Chansons.

Nouveau Secretaire de la Cour, ou Lettres familières sur toutes sortes de sujets.

O.

Oeuvres diverses du Sr. D.

P.

Pastor fido.

Pervigilium Veneris.

Poëme

TABLE DES LIVRES.

Poëme sur la superstition, & les malheureux effets qu'elle produit.

Pseaumes paraphrasés en vers par M. D.

Pseaumes de Penitence paraphrasés en Sonnets.

R.

Rcflexions sur les Grans hommes qui sont morts en plaisantant.

Roman d' Alexandre.

S.

Salseleth Hakkabala.

Spectateur.

Suite des Nouvelles d' Amsterdam.

T.

Les Tablettes de l'homme du Monde.

Les Tours de Maître Gonin.

Traduction du Songe de Bocace.

Traité sur l'homme en quatre propositions.



Handwritten text, possibly a signature or name, oriented vertically on the right side of the page.

T
Poëme f
fets qu
Pseaume
Pseaume

Rcflexio
plaisa
Roman

Salselet
Spectate
Suite de

Les Tal
Les Tou
Traduc
Traité

3
Lon
Dmou

BASSE

à s veut
6

BASSE

aim

BASSE





*Celle par qui ce beau Chef-d'Oeuvre
S'est sauvé des mains de l'oubli;
Mérite bien que dans cet Oeuvre
Son portrait se rencontre icy.*

Cocinit mathanar



LE
CHEF-D'OEUVRE
D'UN
INCONNU,
POÈME.



L' Autre jour COLIN malade
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir,

A

5. De

2. LE CHEF-D'OEUVRE

5. *De trop songer à ses amours
Ne peut dormir ;
Il veut tenir celle qu'il aime
Toute la nuit,*



- Le Galant y fut habile ,*
10. *Il se leva ,
A la porte de sa belle
Trois fois frapa ,
CATIN, CATOS, BELLE BERGE-
RE, dormez-vous ?*
15. *La promesse que m'avez faite ,
La tiendrez-vous ?*



- La fillette fut fragile
Ell' se leva ,
Toute nue en sa chemise*
20. *La porte ouvra.*

Mar-

D'UN INCONNU. 3

*Marchez tout doux, parlez
tout bas,*

*Mon DOUX AMI,
Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.*



25. *Le Galant qui fut honnête
Droit se coucha,
Entre les bras de sa Belle
Se reposa.*

Ab! je n'ai pas perdu mes peines
30. *Aussi mes pas,
Puisque je tiens celle que j'aime
Entre mes bras.*



*J'entends l'Alouette qui chante
Au point du jour,*
35. *Amant, si vous est honête
Retirez-vous.*

A 2

Mar-

4 LE CHEF-D'OEUVRE, &c.

*Marchez tout doux, parlez tout
bas,*

Mon doux AMI,

*Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.*



REMAR-



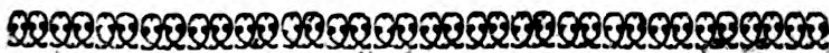
REMARQUES

SUR LE

CHEF-D'OEUVRE.

D'UN

INCONNU.



STROPHE I.

*L'autre jour COLIN malade
Dedans son Lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir,
5. De trop songer à ses Amours
Ne peut dormir;
Il veut tenir celle qu'il aime
Toute la nuit.*

REMARQUES.

POUR peu que l'esprit soit distrait,
on lit une petite Pièce sans savoir ce
qu'on a lû. L'habileté d'un Poëte dans

6 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

ces sortes d'Ouvrages, se peut donc connoître à la manière dont il rend d'abord son Lecteur attentif, afin qu'il ne perde rien de ce qu'il va lui chanter. C'est ainsi qu'HORACE commence ordinairement ses Odes par quelque chose de frappant :

*Descende cælo, & dic age Tibiâ,
Reginæ longum CALLIOPE melos :*

„ Descendez du Ciel, CALLIOPE,
„ & commandez-moi en Reine de jouër
„ un grand air sur ma flute. *Lib.3. Ode IV.*

*Cælo tonantem credidimus Jovem
Regnare. Ode V.*

„ Lors que JUPITER tonnoit, nous
„ avons crû qu'il régnoit dans les Cieux.

Voilà une MUSE qui descend du Ciel. Voilà JUPITER qui roule le Tonnerre. Quelles idées!

Pour s'attacher son Lecteur HORACE va quelquefois jusqu'à demander formellement silence, en promettant des choses nouvelles.

„ Faites silence, dit-il, *Ode I. Liv.*
„ 3. moi Ministre des Muses, je chan-
„ te pour les jeunes filles & pour les
„ jeunes

„ jeunes garçons des Vers qui n'ont
„ point encore été entendus.

*Favete Linguis, Carmina non prius
Audita, Musarum Sacerdos
Virginibus puerisque canto.*

Il continuë.

*Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari giganteo Triumpho,
Cuncta supercilio moventis.*

„ Les Rois sont à craindre à leurs
„ Sujets, mais JUPITER est le Maître
„ des Rois mêmes. Ce DIEU est fa-
„ meux par le Triomphe qu'il a rem-
„ porté sur les Géans. Tout se meut
„ au seul mouvement de son sourcil.

Et cela pour conclure qu'il ne change-
roit pas sa petite Vallée de Sabine, contre
des richesses plus onereuses.

*Cur valle permutem Sabinâ
Divitias operosiores?*

ANACREON, le tendre ANACREON,
dont on peut dire que l'Amour étoit l'a-
me, voulant parler de sa Lyre qui ne
respiroit que tendresse, va chercher les
ATRIDES & CADMUS pour réveiller
son Auditeur.

8 Le Chef d'Oeuvre a'un Inconnu,

Θέλω λέγειν Ἀτρείδας,
Θέλω δὲ Κάδμον ᾄδειν.
Ἀ βάρβιτθ' δὲ χορδαῖς
Ἐρωτᾶ μῦνον ἠχεῖ. Ode I.

*Je voudrois bien chanter les ATRIDES,
je voudrois bien chanter CADMUS, mais
ma Lyre ne veut chanter que l'Amour.*

Et M. DE LA MOTTE dans son Ode
intitulée l'*Académie des Médailles*, (dont
il dit que le Sanctuaire est consacré par un
noble orgueil) ne commence-t-il pas ainsi,

Docte Fureur, divine Yvresse,
En quels lieux m'as-tu transporté!
C'est ici qu'avec la Sagesse,
Préside l'Immortalité.

• Notre Poëte ne va point chercher
toutes ces idées extraordinaires, & si
étrangères à son sujet. Il va d'abord au
cœur du Lecteur exciter les sentimens les
plus capables d'attacher, je veux dire,
la compassion & la tendresse. COLIN
malade, & malade d'Amour: Qui ne s'in-
téresse à un pareil objet, & à tout ce
qu'on en va dire?

VERS I. *L'autre jour.*] Les moin-
dres circonstances sont intéressantes en
Amour. Elles ne peuvent manquer de
faire

faire un effet agréable, pourvû, comme le remarque M. DE FONTENELLE, * qu'elles ne soient pas absolument inutiles, ou prises de trop loin.

* Discours sur la nature de l'Eglogue.

C'est ainsi que cet habile homme dit lui-même dans une Pastorale:

Tantôt de leurs Amours l'Histoire est retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée,
Le LIEU, même l'HABIT que ZELIDE avoit pris,
Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris. *Egl. 2.*

Mais parmi les circonstances on voit bien que celle du *Temps* n'est pas du nombre de celles qu'on peut appeller *inutiles*. Aussi notre Poète l'a t-il marquée, & cela de la manière la plus convenable. S'il eût mis il y a *quelque temps, un jour*, ces expressions auroient été vagues, indéterminées; s'il eût mis le *quantième*, cela auroit senti le *Gazetier* ou le *Voyageur*; *L'autre jour* marque poëtiquement un jour fixe que le Poète a en vûë.

Dans un lieu solitaire & sombre
Je me promenois *l'autre jour*;

dit M. DE LA MOTTE, dans l'Ode Anacreontique, intitulée *l'Amour réveillé*.

M. BOILEAU dans l'Epigramme,
A 5 sur

10 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
sur ce qu'on avoit lû à l'Academie des Vers
contre HOMERE & contre VIRGILE,
ne dit-il pas

CLIO vint l'autre jour se plaindre au Dieu des Vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers
On traitoit d'Auteurs froids, de Poètes stériles,
LES HOMERES & les VIRGILES.

L'on voit que l'autre jour, certain lieu,
marquent un temps, & un endroit dé-
terminé que le Poète se représente.

Mais ce n'est pas seulement dans ce
qui regarde l'Amour, que la remarque
des circonstances fait un bon effet, c'est
encore dans le recit de toutes les choses
où il entre de la passion.

RACINE, gêné par la mesure du
Vers, qui ne lui permet pas d'employer
l'autre jour, pour déterminer un jour au-
quel il pense, a soin de le faire remar-
quer par les choses qui s'y passèrent.

Helas ! je m'en souviens ; le jour que son courage
Lui fit chercher ACHILLE, ou plutôt le Trépas,
Il demanda son Fils, & le prit en ses bras.
Chere Epouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes Armes ;
Je te laisse mon Fils, pour gage de ma foi.
S'il me perd, &c. ANDROMAQUE, *Act. 3. Sc. dern.*

On

On dira peut-être que ce jour dont parle ANDROMAQUE, étoit passé depuis si long-temps, que pour le désigner RACINE ne pouvoit pas se servir de *l'autre jour*, parce que cette expression marque un temps peu éloigné; j'avouërai que cela peut être, mais que cependant ma remarque subsiste.

II. *Colin.*] A mesure que nous nous éloignons des premiers siècles, notre corruption augmente. A la noble simplicité de la nature, nous faisons succéder une *fausseté* contagieuse qui se répand sur tout. L'homme ne se sentoît pas assez honoré d'être homme, quoi qu'il n'y ait rien de si grand dans l'homme, que l'homme même, selon la remarque de M. ABBADIE. Il a voulu être *Marquis*, Art de se *Comte*, *Duc*. On quitte le nom de ses connois- *Peres*, on se *Monseigneurise*, on appelle *tre*. *sa Femme Madame*, on se fait traiter par ses *Enfans de Monsieur*, comme s'il y avoit quelque nom plus respectable & plus doux que celui de *Pere* ou d'*Épouse*. Enfin nous avons porté jusques dans nos *Poësies Pastorales*, où l'innocence & la simplicité doivent toujours regner, cette marque de notre corruption & de notre orgueil. Nos *Bergers* n'oseroient plus s'appeller *PIERROT*,
HEN-

12 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

HENRIOT, COLIN; Il nous faut des *Tircis*, des *Celadons*, des *Ligdamis*; nos *Bergeres* doivent être des *Silvanires*, des *Delphires*, des *Florises*. Cependant RONSARD a appelé HENRI II. HENRIOT, & CATHERINE DE MEDICIS, CATIN. M. de FONTNELLE remarque même que c'est tout ce qui fait le Pastoral des Eglogues de ce Poëte.

Si l'on dit que ces noms de *Colin*, *Pierrot*, *Henriot*, ne sont pas doux à l'oreille, & que c'est pour cela qu'on leur en a substitué d'autres, je répondrai, qu'outre qu'il n'est pas vrai que ces mots ne sont pas doux à l'oreille, puis que COLIN est certainement plus doux que LICIDAS, PALEMON, DAMON, TIRCIS, LIGDAMIS, & n'est pas si romancier. C'est que même quand cela seroit vrai, on auroit tort de les rejeter, & de vouloir être plus délicats qu'HOMERE, le divin HOMERE qui n'a pas fait difficulté de nommer une Nympe A BARBARE'E.

Νηὶς Ἀβαρβαρήν τέκ' ἀμύμονι Βαχολίῳνι
Iliad. liv. 6.

Si un petit Poëte François avoit une
Maî-

Maître de ce nom , il la débaptiserait , je m'assure , plutôt que d'écrire jamais , *Stances à la belle ABARBARE'E*.
Fi , diroit-il , ABARBARE'E ! c'est un nom à *conjuré le farcin* ; puis prenant pour de bonnes raisons cette expression de Petit-Maître , il iroit fadement l'appeller *belle Iris , charmante Dorimène , & croiroit alors dire les plus belles choses du monde*. Ce n'est pas le goût d'un Petit-maître qui me surprend , ce qui m'étonne le plus c'est que Madame DACIER ait osé proscrire de son admirable Traduction de l'*Iliade* le nom d'*Abarbarée* , qu'elle l'ait trouvé *desagréable en notre Langue* , & qu'elle ait osé dire , *c'est une chose assez singulière qu'un nom qu'HOMERE n'a pas trouvé trop dur pour son Vers , ni mal né pour les oreilles , me paroisse trop dur pour ma Prose*.

Mais pour revenir au nom de COLIN ; JEHAN MOLINET , REMY BELLEAU , CLEMENT MAROT , & plusieurs autres s'en sont servis sans hésiter.

Le Roi Henri est ravalé,
In hac lacrimarum vallé ,
Omnesque nostros capit mors.

COLIN mon Frere vaut que mors,
dit MOLINET.

14 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
(tre ,
J'ai baisé des Chevreux qui ne faisoient que naître,
Le petit Veau de Lait, dont COLIN me fit maître,
L'autre jour dans ces Prez, &c.

dit BELLEAU.

Puistoi, COLIN, qui de chanter fais rage.
A PAN ne veut rabaisser son hommage...

MAROT.

Je trouve encore, que non seulement
on a dit COLIN, mais de plus qu'on a
dit COLINETTE.

COLIN en gardant son Troupeau,
Sur le temps du gai renouveau,
Auprès d'une Onde claire & nette,
Vid venir par les beaux herbis,
Un Troupeau laineux de Brebis,
Et derrière lui sa COLINETTE. *Cab. Sat. p. 128.*

Mais hélas!

Σοφία τὸ πρῶτον πατεῖται.

*Le savoir & les bonnes mœurs sont mé-
prisés.*

Au reste, j'ai dit dans les précédentes
éditions qu'il y avoit lieu de croire que
le nom de COLIN n'étoit pas un nom
de famille, parce qu'après plusieurs re-
cherches

cherches je n'avois pu trouver une généalogie suivie de la *Maison Colin* ; bien que j'aye découvert , que celui dont il s'agit ici descend de Souverains , comme on le verra à la remarque sur CATIN, CATOS. Mais comme je ne suis point du nombre de ces Docteurs , à qui un orgueil plus grand encore que leur ignorance ne permet pas d'avouer les plus petites méprises :

— *quas aut incuria fudit ,*

Aut humana parum cavit natura;

que loin de leur ressembler , je tâche au contraire de rendre ma modestie égale à mon savoir ; j'avouerais ici sans détour que j'ai peut-être été un peu trop vîte sur ce sujet. Un Maître de la Chambre des Comptes de Paris m'a dit , qu'il y avoit une très-bonne & ancienne Maison du nom de *Colin* , que cela étoit incontestable puis que COLIN-TAMPON & COLIN-MAILLARD , n'étoient que deux Branches de cette illustre Maison. Quoi qu'il en soit , peut-être que l'Homme , * connu par quelques Ouvrages que le public a bien reçus ; & qui travaille depuis plus de 20 ans à un Nobiliaire , choisi de la plus ancienne & de la plus

* V. Mémoires de Tre-voux. Octobre 1713. p. 1852.

16 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
plus illustre Noblesse du Royaume de France, nous donnera dans cet admirable Ouvrage quelque éclaircissement, dont je pourrai profiter.

III. *Malade.* | C'est à dire, *qui ne se porte pas bien*, ou comme MM. DE L'ACADEMIE FRANÇOISE le remarquent, *qui sent quelque dérèglement, quelque altération dans sa santé.* Ainsi COLIN étoit malade, non pas toutefois que sa santé fût dérangée, par la fièvre ou quelque'autre maladie, qui eût besoin d'un Docteur en Médecine. Il étoit proprement ce qu'on appelle dans le stile familier, *être tout je ne sai comment*, dans le stile bas, *être tout chose*, & dans le stile polisson, *être tout Evêque d'A....*

Cette maladie de COLIN rappelle en ma mémoire celle du fils de SELEUCUS *Nicanor*, ou *Nicator*, un des Capitaines D'ALEXANDRE le Grand. C'est ce même SELEUCUS, qui le premier de ce nom fut Roi de *Syrie*, qui fonda le Royaume des *Seleucides*, l'an du Monde 3742. & qui depuis soumit la *Perse*, la *Medie* & *Babylone*, comme nous l'apprenons d'APPIEN, de JUSTIN, & de quelques autres que je ne cite point ici, pour éviter un trop long détail. Je suis persuadé que le Lecteur équitable n'exige pas

pas de moi dans les citations l'exa titude qu'il exigeroit d'un autre.

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta.

Ce SELEUCUS eut de sa première Femme un fils nommé ANTIΟCHUS, qui dans la fuite fut surnommé Σωτήρ, c'est à dire, *Sauveur*. Ce Prince devint si  perdu ment amoureux de STRATONICE, que le Roi son Pere avoit épousée en secondes N ces, qu'il en tomba du moins aussi malade que nous voyons que COLIN l'a été d'amour pour CATIN. SELEUCUS allarm  de la maladie d'ANTIΟCHUS son fils unique, le confia aux soins d'un célèbre Médecin nommé LEPTINE, mais plus communément ERASISTRATE, & que SPON reconnoît pour Auteur d'une Secte de Médecine.

Cet habile homme prenant garde que le poux du Prince étoit extraordinairement déréglé, quand la Reine lui venoit rendre visite, connut que l'amour étoit la cause de sa maladie. Il en avertit SELEUCUS, & ce Roi, quoi que Pere, vieux & Epoux d'une jeune Femme, aima mieux la céder à son Fils, que de courir risque de le perdre. Heu-

B

reux

18 *Le Chef d'Oeuvre d'un Inconnu,*

reux (s'il n'eût pas aimé cette Reine) de se défaire d'une Femme, & de sauver en même temps les jours de son Enfant ! mais, quoi qu'il en soit, bel exemple de l'amour paternel, & de la justice qu'un Vieillard fût se rendre. **MITHRIDATE**, le fier & dissimulé **MITHRIDATE**, n'avoit garde d'en faire autant, lui qui dès qu'il connut les amours de **XIPHARES** & de **MONIME**, quoi qu'il ne l'eût pas encore épousée, dit,

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se jouïoit de nous,
Ah ! Fils ingrat, tu vas me répondre pour tous.

Tu périras.

Ensuite :

Perfide, je te veux porter des coups certains.

Et plus bas :

Qui suis-je, est-ce Monime ? & suis-je Mithridate ?

Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate,

Ma colére revient, & je me reconnois :

Immolons en partant trois ingrats à la fois,

Sans distinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime,

Allons & commençons par **XIPHARES** lui-même.

Et en effet, il les auroit fait périr si les blessures mortelles qu'il reçût des Romains,

mains, qui vinrent l'attaquer fort à propos pour les deux amans, n'eussent prévenu sa cruauté.

IV. *Dedans son Lit.*] Il n'étoit pas seulement *dessus*, il étoit *dedans*. Voilà pourquoi le Poëte s'est servi du composé *dedans*, au lieu du simple *dans*. Car quoi que ce dernier soit plus du bel usage que l'autre, il y a pourtant des occasions où *dedans* est plus expressif; il y en a même où il est de la règle de s'en servir. Par exemple, lors que le substantif, auquel il se doit rapporter, le précède, comme en ces Vers du *Papefiguiere* de la FONTAINE :

Raves, Navets, Carottes, tout est bon,
Dit le *Lutin*, mon lot fera hors terre,
Le tien *dedans*, &c.

Et en ceux-ci de l'*Ecole des Femmes*.

La douceur me chatouille, & là *dedans* remué
Certain je ne sai quoi dont je suis toute émuë.

Ce que M. DE LA MOTTE employe aussi fort éloquemment dans ce beau Vers de la fable intitulée : *Les Singes matelots*, qui est la 6. du 2. Livre,

Voulant fuir les rochers, ils vont donner *dedans*.

On doit absolument s'en servir en pareil

20 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
reil cas, mais LA FONTAINE ne fait
pas difficulté de l'employer d'une autre
manière.

J'ai sur les bras une Dame jolie,
A qui je dois faire franchir le pas.
L'Époux n'aura *dedans* la Confrairie,
Si-tôt un pied qu'à vous je reviendrai ;

dit encore *le Diable de Papefiguiere*. On
trouve dans un autre Conte, intitulé *le*
Cuvier, un Vers qui commence même
par ce mot *dedans*.

Dedans un Bourg ou Ville de Province.

Il est vrai que le stile de Conteur ne
veut pas cette scrupuleuse exactitude,
qui lui feroit perdre toute la naïveté,
& je ne doute pas que dans un Ouvrage
d'un autre genre M. DE LA FONTAINE
n'eût employé *dedans* avec plus de
précaution. Il savoit sa Langue tout au
moins aussi bien que BOILEAU, dans
les Vers duquel je ne crois pas qu'on
trouve une seule fois *dedans*, non plus
que dans ceux de M. DE FONTE-
NELLE.

Mais il n'est pas inutile d'observer ici
que l'usage du composé *dedans*, est plus
fréquent chez nos anciens Poètes, que
celui

celui du simple *dans*. On ne trouve presque jamais ce dernier dans leurs Ouvrages, c'est toujours *dedans* ou *en*, nous n'apporterons des exemples que du premier. THIEBAULT DE MAILLI qui a vécu après l'an MCLXXIII. dans sa Satire intitulée, *l'Estoire li Romans de Monseignor THIEBAULT DE MAILLI*, dit,

Bien se leffa veoir que sa Terre en guerpi,
Dedans une Forest en esfil s'enfoui,
Là devint Charbonniers i tel ordre choisi.

CHRISTIAN DE TROYES, au
Cayer de la Table ronde.

Et li cuers prent *dedans* le ventre
La voix qui par l'oreille y entre.

GUILLAUME DE LORIS, au
commencement *du Roman de la Rose.*

Ce Vergier en moult beau lieu fist,
Qui *dedans* mener me voulüst.

JEHAN OU JAN MAROT, dans
le *Doctrinal des Princesses*, IX. Rond.

Le contenir montre ce qui réside
Dedans le cuer.

CLEMENT MAROT, dans *ses*
Chançons.

22 *Le Chef-d'Oruvre d'un Inconnu ,*

Celle qui m'ha tant pourmené
A eu pitié de ma langueur ;
Dedans son jardin m'ha mené.

LA REINE MARGUERITE DE NAVARRE, dans *sa Farce de Trop, Prou, Peu, Moins*, fait dire à *Trop* :

Au fonds de vostre cœur *dedans*
Je voy, soit plaisir, ou regret.

Ainsi l'on voit que notre Poëte auroit pour lui un grand nombre d'Auteurs fameux qui ont employé le mot *dedans*, quand même la manière dont il l'employe ici n'autoriferoit pas l'usage de ce mot.

Je ne puis m'empêcher, pour égayer mes Remarques, de rapporter ce que j'ai oui conter sur *dans* & *dedans* à un Savant, dont j'honore infiniment le mérite. Il me faisoit l'honneur de me dire, qu'au commencement de chaque année un Monsieur de sa connoissance composoit des Vers pour une jeune Demoiselle. Parmi ceux qu'il lui présenta une fois il y avoit celui-ci.

Que puis-je vous donner *dedans* cette journée?

Ce, *dedans* déplut à la Demoiselle, elle

le s'en expliqua, le Monsieur passa condamnation, & fit les quatre Vers suivans.

Puis que *dedans*, Iris, déplaît,
Et que mon but est de vous plaire,
Rien d'offensant vous ne me verrez faire.
Non, je ne mettrai plus jamais *dedans*; soit fait.

J'ajouterai ici une observation, qui a échappé aux Grammairiens. C'est que *dedans* n'est pas seulement une preposition; mais encore un nom substantif. Car *dedans* signifie souvent l'intérieur d'une chose, & alors il se décline *le dedans*, *du dedans*, *au dedans*. C'est ainsi qu'on voit dans le quatrain fait par MELIN de SAINT GELAIS, sur *La Couverture des Heures de Mademoiselle de SAINT LEGER*.

Ce papier est moins honoré,
Que *le dedans* peint & doré
Mais ce n'est pas peu d'avanture
De vous servir de couverture.

On voit en cet exemple que *le dedans* est au nominatif, c'est comme s'il y avoit que *l'intérieur peint & doré*.

V. *Son Lit.*] Le lit est naturellement la place d'un malade. Témoins ces Vers des *Oeuvres diverses de M. D.*

24. *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

IRIS, ce Chef-d'Oeuvre des Cieux,
Est au lit toute languissante.

Et témoin encore ce que nous apprend
QUINTE-CURCE, d'ALEXANDRE
LE GRAND. Ce Prince, dans la ma-
ladie, dont il mourut, dit de son lit
adieu à tous les Soldats de son Armée,
*qui vinrent tous jusqu'au dernier lui faire
la révérence. . . . Trad de VAUGELAS,
Liv. 10.*

VI. *Lit.*] Ce mot a un grand nom-
bre de significations. On dit un *lit de
plume*, un *lit de repos*, un *lit de gazon*, un
lit de fleurs. Et *lit* dans ce cas se prend
pour la chose sur laquelle on couche; les
deux derniers sont fort en usage dans
les Opera. On dit un *lit de soye*, un *lit de
drap*; & *lit* alors se prend pour les ri-
deaux, ou autres choses sur lesquelles
on ne se couche point. On dit aussi un
lit à colonnes torfes, & alors *lit* se prend
pour le bois sur lequel on met le lit de
plumes, les matelats, &c. Et cela se
dit ainsi par la figure que les Rhéteurs
appellent *synecdoche*, lors que l'on prend
la partie pour le tout, *quando pars sumi-
tur pro toto*, ou par celle qu'ils appellent
metonymie; lors que l'on prend le conte-
nant pour le contenu, *conticens pro con-
tento*.

tento. C'est ainsi que dans un Voyage que je fis en Hollande, j'écrivis à une illustre Abbessè de mes Amies, que j'avois couché dans un *lit de fayence*, parce que le lit sur lequel j'avois couché étoit dans une espèce d'Armoire pratiquée dans la muraille de la chambre, & par tout, (excepté le guichet par lequel j'y étois entré) incrustée de carreaux de fayence. On dit de plus un *lit de vent*, mais alors *lit* a bien une autre signification, c'est une expression marine qui marque un air de vent distant du lieu de la route, par un intervalle de cinq à six Rumbs. Je passe sous silence plusieurs autres significations du mot *lit*, j'ajouterais seulement que ce que je viens de remarquer sur *lit de vent*, me fait souvenir que dans les Vaisseaux de Guerre les lits ne sont que de grands morceaux de Toiles suspendus, & dans lesquels on va se jeter pour dormir, on les appelle *Branles*. Le Chevalier DE LA FERTE' dans les paroles qu'il a faites sur la *Chaconne de PHAETON*, parle ainsi de cette maniere de coucher.

Coucher vêtu, sans draps,
 Parmi les Poux, les Rats,
 Dans un lit suspendu
 Comme un malheureux Pendu.

VII. *D'une grosse Maladie.*] Ce *Grosse* est bien choisi. Si cette maladie étoit petite, on ne s'en embarrasseroit pas, mais ce mot *Grosse* intéresse tout-à-fait. *Malade d'une Grosse maladie.* Ce pleonasme relevé par le mot *Grosse*, émeut la compassion du Lecteur, le touche. Car quoi que *malade de maladie* soit un *pleonasme décidé*, pour me servir de l'heureuse expression de M. HOUDART de LA MOTTE, cela ne dit pas pourtant pas tant que *malade d'une grosse maladie*. Cependant, j'ose avancer que ce *Grosse* n'est point original, je croi qu'on l'a substitué à *Grande*. Car il n'y a que depuis quelques années que l'adjectif *Gros* s'est fourré par tout en la place de l'adjectif *Grand*: ceux qui ont quelques lumières de la Critique ne l'ignorent pas; & ceux qui l'ignorent peuvent voir l'excellent Livre des *Mots à la Mode*, où pour se moquer de l'abus qu'on faisoit de ce mot, l'on trouve l'Épigramme suivante.

Edit. de
Holl. p.
157.

Une *Grosse* Beauté dérange la cervelle,
Et fait pousser de *Gros* soupirs;
La *Grosse* qualité peut flater nos desirs;
On se donne des airs, & l'on s'entête d'elle;
Mais avec un *Gros* bien l'on a ce qui s'appelle,
Un *Gros* bonheur, de *Gros* plaisirs.

Ainsi

Ainsi au lieu de *Grosse*, j'ose dire, *Meo periculo*, lisez *Grande*.

VIII. *Pensant mourir*.] Notre Poète auroit bien pû mettre, *croyant mourir*.] Mais *croyant* n'auroit signifié que la simple croyance, & l'on sait que cette croyance est si peu de chose, qu'elle ressemble tout à fait à une opinion légère qui n'a nul fondement, au lieu que *pensant* marque une croyance fondée sur la réflexion, une *croyance réfléchie*.

Mourir est ici dans le figuré, car *mourir* en terme d'amour, ne signifie point *rendre l'ame*, d'où vient qu'un Poète a dit :

Faudra-t-il de sang froid, & sans être amoureux,
Pour quelqu'I R I S en l'air faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujourns bien mangeant *mourir* par métaphore?

C'est pourquoi BENSERADE a très-judicieusement remarqué dans son Balet de *La puissance de l'Amour*, que

Ce n'est pas tout qu'aimer, il faut de la pâture,
Et bien des gens sont morts d'amour,
Qui réglent deux fois par jour
Ne laissent pas d'avoir besoin de nourriture.

IX. *Mourir*, en Amour marque seulement l'excès de la passion, soit que cet excès

28 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
excès jette l'ame dans une douleur ex-
cessive, soit même qu'il lui cause un
plaisir extrême: on le voit par cette
Chanson, que je fis autrefois en Grec
pour une belle personne, & pour qui je
la traduisis ensuite en François.

Ma destinée est de *mourir*,
En vous aimant, belle SYLVIE,
Vos rigueurs m'ôteront la vie,
Ou je la finirai par l'excès du plaisir,
Si d'un parfait retour ma tendresse est suivie.

Mais donnons-en un exemple plus é-
tendu. Voyons la première Scene de
la 3. entrée de l'*Europe Galante*, & nous
entendrons Dom PEDRO Cavalier Es-
pagnol chanter sous le Balcon de sa
Maîtresse,

Sommeil, qui chaque nuit jouissez de ma belle,
Ne versez point encor vos Pavots sur ses yeux,
Attendez pour régner sur elle,
Qu'elle ait appris mes tendres feux,
Je vais parler, c'est assez me contraindre,
C'est trop cacher les maux qu'elle me fait souffrir;
Du moins il est temps de m'en plaindre,
Lors que je suis prêt d'en mourir.

Ah! s'il plaisoit à l'objet que j'adore,
De soulager mon amoureux tourment,

Le

Le sort fatal que je déplore,
Deviendrait un destin charmant.

Mais ma mort est toujours certaine,
Quelque succès qu'Amour daigne me préparer,
Que LUCILE soit inhumaine,
Ou sensible à l'ardeur que je viens déclarer,
Il faudra toujours expirer
De mon plaisir ou de ma peine.

Les Espagnols, les Italiens, les Anglois, les Allemands, les Flamands mêmes se servent de cette phrase, & je ne doute pas que je n'en trouvassé des exemples dans la Langue des Chinois, si je la savoís aussi bien que l'illustre Auteur de la feu *Histoire Critique de la République des Lettres*.

Mais quoi qu'il soit vrai que *mourir en amour* ne signifie pas *rendre l'ame*, il faut pourtant remarquer que l'amour porte quelquefois à se donner la mort. On voit dans le *Spectateur*, Tom. 2. p. 24. qu'un jeune homme de grande esperance fut trouvé au dessous du Pont de Londres avec du plomb dans ses poches, qu'il y avoit mis dans le dessein de se noyer; & cela parce qu'une Femme qu'il aimoit (c'étoit la Maîtresse d'un Caffé) avoit voulu rincer la Tasse dans laquelle elle avoit bû du Thé, avant que
d'en

d'en laisser boire à ce jeune homme dans cette même Tasse. Je rapporterai les propres paroles par lesquelles on nous a assuré de cette Histoire. *Certain it is, that a very hopeful young man was taken with leads in his pockets below Bridge, where he intended to drown himself, because his Idol would wash the dish in which she had just before drank Tea, before she would let him use it.* Et ne voyons-nous pas dans les anciennes Histoires que **M A C A R I U S** se tua avec sa sœur **C A N A C E** dont il étoit passionément amoureux & aimé, de même qu'il arriva à **P A P Y R I U S** avec sa sœur **C A N U L I E**. L'Amour porta **M A R C A N T O I N E** à s'ôter la vie lorsqu'il crut que **C L E O P A T R E** l'avoit perdue. **J U L I E** femme de **P O M P E E** fut si faisie de l'idée d'avoir perdu son mari qu'elle en fit une fausse couche & qu'elle en mourut. **P O R C I A** privée du secours du fer pour se priver du jour après la mort de Brutus ne craignit pas d'avaller des charbons ardents. Pillules assurément qui doivent être très-difficiles à prendre. **P A N T H E E** la femme d'**A B R A D A T**, se tua sur le corps de son mari, comme fit **T H I S B E** sur celui de son cher **P Y R A M E**. **P H I L A** femme de Demetrius, avala du poison. La femme de **L I G A R I U S**

RIUS se laissa mourir de faim dans sa maison, LEODAMIE ne tomba-t-elle, pas comme morte au départ de PROTESILAS pour l'armée, & ne mourut-elle pas effectivement dès qu'elle aprit qu'il n'étoit plus? LUCRECE CAMILLE, dont ÆNEAS SILVIUS a écrit les amours, ne mourut-elle pas de douleur après le départ de son cher EURYALE, qui eut la bassesse de s'en consoler & d'épouser une Dame Allemande, de même que le perfide ENE'E qui épousa la fille du Roi des Latins, après que l'aimable DIDON eut noyé son amour dans son propre sang,

S'enferrant du présent que lui fit le parjure,

pour me servir de l'expression de Jodelle, ou pour parler comme un autre vieux Poëte,

Ayant percé son pis avec une Alumelle.

IPHIS & ATYS furent plus généreux qu'EURYALE & qu'ENE'E. IPHIS se pendit galamment à la porte d'ANAXARETTE en lui disant que c'étoit avec de belles fleurs qu'elle aimoit que sa porte fut ornée.

Hac tibi ferta placent, crudelis & impia, dixit.
OVID. Metam. Lib. XIV. 736.

Après

32 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Après qu'ALECTON eut par l'ordre de CYBELLE *inspiré au cœur d'ATYS la barbare fureur*, & que dans ses transports furieux ce fidèle Amant eut *fait perir ce qu'il aimoit*, ne fait-on pas, qu'il se poignarda lui-même? Rien n'est plus touchant que ce qu'il chanta en rendant les derniers soupirs.

Je meurs, l'Amour me guide
Dans la nuit du trépas;
Je vais où sera SANGARIDE,
Inhumaine, je vais où vous ne serez pas.

Il eut encore la force d'ajouter,

Il est doux de mourir avec ce que l'on aime.

Que cela est touchant!

— *quis talia fando*
Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulyssæ
Temperet à lacrymis.

Æneid. II. 6.

Est-il Dolope assez pendard,
Myrmidon, d'Ulyffe gendarme,
Qui soit assez chiche de larme,
Pour n'en verser pas un petit,
A ce pitoyable recit?

SCARRON, *Virg. Trav.*

Ces

Ces exemples prouvent assurément qu'il n'est pas impossible qu'on ne puisse mourir d'amour & justifie bien ces deux Vers par lesquels EST. JODELLE finit sa *Tragedie de Didon*

Nul vivant ne se peut exempter de furie,
Et bien souvent l'Amour à la Mort nous marie.

X. *De trop songer à ses Amours.*] Trop parce que lors qu'on n'y songe qu'un peu, cela ne va pas jusques à *causer du dérangement*, jusques à rendre malade. Ceux qui ont le mieux étudié le cœur de l'homme, assurent que *lors qu'on ne songe qu'un peu à ses amours*, on est bien prêt à n'y plus songer du tout. Un Amant qui n'y songeoit qu'un peu fit cette Chançon pour sa Maîtresse :

Depuis que j'ai vu vos apas
Je ne fais que quatre repas,
Lon lon la derirette,
Je ne dors que jusqu'à midi,
Lon lon la deriri.

Ceci comparé avec l'état où se trouvoit COLIN fait admirablement sentir la différence du *peu* ou du *trop* lors que l'on *songe à ses amours*. Il y a des personnes qui prétendent que *le trop* marque l'ex-

cès & que tout excès est vicieux ; je n'entrerais point en discussion sur ce sujet ; mais certes il me semble en amour & en amitié, qu'il est beau de pécher ainsi !
Et si, quid faciam, nunc quoque quæris, amo. D'ailleurs, par ces paroles, *de trop songer à ses amours*, le Poète rend raison de la maladie de COLIN, il en découvre la cause, ce qui fait voir qu'elle étoit différente de celle qui rendit malade un autre du même nom, dont il est parlé dans le *Cabinet des Vers Satiriques* imprimé à Paris pour la seconde fois en 1620. avec Privilège du Roi, lequel Privilège est datté du huitième jour de Juin 1618. on lit à la page 139. de ce Livre,

Le bon COLIN étoit au lit couché,
 Atteint au vif de Fièvre continuë,
 Et pour avoir aux Dames trop touché,
 Au bon COLIN la Fièvre étoit venuë.

Notre COLIN étoit malade du contraire.

XI. *Songer.*] L'Esprit de l'homme sans doute, est fait pour quelque chose de plus solide que la bagatelle. Dans les Ouvrages même qui sont purement de bel Esprit, ce qui attache, ce qui plaît, c'est une certaine réflexion, un certain senti-

sentiment moral caché sous les choses les plus badines.

Qu'est-ce qu'Esprit? Raison assaisonnée.

Or un seul mot fait quelquefois cet effet qui charme, qui attache.

Un Galant dans un Conte *DE LA * La
FONTAINE, surpris du stratagême, Confidante.
dont une Dame s'étoit servie pour lui
faire connoître sa passion, demande à
cette Dame,

Qui vous a fait aviser de ce tour?
Car jamais tel ne se fit en Amour.
Sur les plus fins je prétens qu'il excelle;
Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit, & n'en fut que plus belle.
Sur son Esprit, sur ses traits, sur son zèle
Il la loua, ne fit-il que louer?

Quelles belles réflexions ne fait pas faire cet *elle rougit*? Ne dit-il pas que quelque violente que soit une passion, on a tort de chercher les moyens de la satisfaire, puis qu'ils nous causent de la honte, devant ceux même qui deviennent nos complices? Et cette expression, *Ne fit-il que louer*? Que ne donne-t-elle pas à penser?

Le charme des Ouvrages de M. DE

36 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

FONTENELLE qui ne seront jamais
attaqués par l'envie vient de ce que ces
Ouvrages sont pleins de sentimens ; ceux
qui se plaignent qu'il y a trop d'esprit &
de délicatesse sont eux-mêmes à plaindre
de ce qu'ils trouvent du trop, lorsque ce
sont des choses dont on ne peut avoir
assez. DELIE voulant cesser d'aimer un
Amant qu'elle croit volage, dit,

Poësies
Pastorales
Eglogue
3.

Venez *remplir* ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amusemens utiles,
Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tran-
quiles ;

Ah ! ne me laissez pas le loisir de songer,
Que l'on puisse avoir un Berger.

Ce *remplir*, pour ne faire ici attention
qu'à ce mot, marque bien que lorsque
le cœur se trouve faisi d'une grande pas-
sion, quelque chose qu'on fasse, elle a
bien-tôt repris le dessus si on lui donne
le moindre moment pour se faire enten-
dre. On peut ici remarquer en passant la
grande différence qui se trouve entre la
façon de penser de DELIE & la façon
de penser de Madame DURAND. Celle-
ci croit que le plus grand des malheurs,
c'est de ne point aimer. Elle apelle la
tranquilité d'un cœur qui n'aime plus *un*
vide affreux que rien ne sauroit remplir.

Rien

Rien ne fauroit remplir le vide affreux, que laisse
L'oïveté d'un cœur qu'occupa la tendresse.

Elle ajoute :

D'un rigoureux pouvoir mon ame est affranchie,
Mais que ferai-je , ô Ciel ! du reste de ma vie ?
De l'Amour tous les jours je regrette les maux
Moins à craindre cent fois qu'un si cruel repos.

Et en finissant cette belle Elegie qui se
trouve sous le nom de cette Dame dans
le 2. Tom. d'un nouveau Recueil de
Vers, imprimé à Paris chez de Witte,
elle s'écrie,

Trop fortunez Amans, vous qui malgré les peines
Du Dieu qui fait aimer portez encor les chaines ,
Laissez à la mort seule à finir vos amours.
Il faut n'aimer jamais , ou bien aimer toujours,

Quoi qu'on aperçoive , quand on y re-
flechit bien, que le fonds du sentiment
est le même dans DELIE & dans Ma-
dame DURAND , il est cependant vrai
de dire que ce sentiment est si différem-
ment modifié chez l'une, & si diffé-
remment chez l'autre qu'on a peine à re-
connoître qu'il soit le même. Cela doit
être aussi , car entre une Bergère & une
Dame de Paris la différence est du tout
au tout.

Je ne cite point ici d'exemples tirez des Poëtes Grecs, ni des Poëtes Latins, tout le monde fait que leurs Langues sont beaucoup plus expressives que la François. Le droit qu'on a dans les Langues Grecque & Latine de joindre une ou même plusieurs épithètes à un substantif, leur donne le moyen d'exprimer en peu de mots un très-grand sens. Traduisez, par exemple, en François l'*Aurea Libertas* d'HORACE & le Στήθεσιν λαοιοίσι d'HOMERE, & vous sentirez dans quelle difette est cette Langue par la suppression des épithètes. RONSARD, qu'ADRIEN TURNEBE reconnoît pour un Poëte qui chantoit des Vers dignes des MUSES & d'APOLLON même, qui répandoit dans ses Ecrits les graces des Muses Grecques & Latines;

*RONARDUS Carmen Musis & Apolline
dignum*

*Qui pangit, qui Grajugenæ Latineque
Carmenæ*

Ornamenta suis aspergit plurima chartis.

RONSARD, dis-je, surnommé le PRINCE DES POETES FRANÇOIS, a bien connu l'importance des Epithetes, il a voulu en rétablir l'usage dans sa
Lan-

Langue, mais les François privez de ce bon goût, que Madame DACIER nous assure être originaire d'Egypte, ont d'abord abandonné RONSARD. Ils ont mieux aimé se dédire des grands Eloges qu'ils lui avoient donnez, & des Proverbes qu'ils avoient faits en son honneur, que de conserver dans leur Langue l'usage des Epithetes. Je dois pourtant en excepter quelques Poètes qui ont reconnu avec RONSARD combien il étoit utile d'imiter en cela les Grecs & les Romains, & parmi ces Poètes je n'en vois point qui m'en fournisse de plus beaux exemples que GARNIER. Ce fameux Tragique commence ainsi le premier Acte de sa PORCIE.

Des Enfers ténébreux les gouffres homicides,
N'ont encore faoulé leurs cruautéz avides,
Encores my-deserts, les Champs Tenariens
Demandent à PLUTON de nouveaux Citoyens.

Et dans le second Chœur de l'Acte 4. de
CORNELIE ;

O beau Soleil qui viens riant
Des lieux perleux de l'Orient,
Durant cette journée
De clairté rayonnée.

Voyez combien ces Vers sont expressifs,

combien d'idées ils présentent à l'esprit ;
& quels Eloges ne mériteroit pas GAR-
NIER, si nous n'avions point abandon-
né cette manière d'écrire. Aussi BAÏE
lui disoit,

Si la Muse Gregoise est encor écoutée,
La tienne pour mille ans ne s'amortira pas.

Mais revenons au verbe de notre Re-
marque.

Ce verbe *songer* est admirable en cet
endroit ; car si l'on a dit que la vie de
l'homme est un songe perpétuel, *Tota
vita somniatio est* ; à plus forte raison
doit-on traiter de rêverie toutes les pen-
sées où se plonge un Amant, lors qu'il
abandonne son cœur à la Tendresse. C'est
toujours le cœur qui séduit l'esprit, il
est le fonds de toutes les illusions qui
nous occupent, qui nous font *songer*,
c'est ce que ce mot fait entendre.

Mais, dira-t-on, pourquoi le Poète
choisit-il un sujet plein de rêveries ? N'en
pouvoit-il trouver d'autre ? hélas ! si l'on
brûloit tous les Livres écrits sur l'A-
mour, quels Livres ne brûleroit-on pas ?
On pourroit produire des endroits des
Livres les plus révérez, où l'Amour est
peint avec toute sa force & sa délicatesse.
Plus circonspect que d'autres Commen-
tateurs,

tateurs, je n'entreprendrai pas de justifier une chose profane par des exemples tirez de ces Livres. Je me contente pour justifier COLIN de rapporter ces beaux Vers de la Traduction du Songe de BOCACE.

Le Soleil ici bas ne voit que vanité,
D'ignorance & d'erreur toute la Terre abonde;
Mais aimer tendrement une jeune beauté,
C'est la plus douce erreur des vanitez du monde.

XII. *A ses Amours.*] COLIN peu semblable à ces gens qu'on nomme *faux dévots*, gens pétris d'orgueil, d'hypocrisie & de curiosité, ne s'inquiétoit point des intrigues du tiers & du quart. Il ne s'échauffoit pas non plus comme les SCUDERIS à mettre des Heros à la Sauce douce; ainsi qu'on a fait du Grand CYRUS & de plusieurs autres. COLIN n'étoit occupé que de ses Amours. *Ses* qui vient du pronom possessif, *suus, sua, suum*, fait clairement voir que les Amours dont il s'occupoit, n'étoient point des Amours étrangères.

XIII. *Ne peut dormir.*] NE PEUT, il n'est pas en son *pouvoir* de dormir. Je suis persuadé qu'il n'y a personne qui ne sente que *peut* dans cet endroit vaut infiniment mieux que *sauroit*, car soit que

42 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
ce dernier vient de *sapere*, *sapio*, ou de
scire, *scio*, il n'a point la force de *pouvoir*,
je puis, *il peut*, qui vient de *posse*, *possum*,
avoir la *puissance*, la *faculté*.

Peut d'ailleurs est fort usité, nos meil-
leurs Auteurs s'en sont servis. *Il est vrai*
qu'elle a été écrite avec quelque sorte de
gayeté, dit M. de BALZAC, mais elle
peut être lue par les Tristes mêmes. Mr.
RACINE dit dans MITHRIDATE,
Act. I. Sc. I.

Ou MONIME à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétens lui faire,
Ou bien quelques malheurs qu'il en puisse avenir,
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.

XIV. *Dormir.*] Il n'y a point de si
mauvais Auteur qui n'ait quelque expres-
sion heureuse, c'est l'effet du hazard &
non de l'habileté. Ceux qui ont bien vou-
lu perdre du temps à lire COTIN, ont
trouvé des exemples de ce que je dis, ne
fut-ce que celui-ci, tiré de *l'apparition du*
Comte DE LA SUSE.

La nuit tombe du Ciel, la nuit qui lui présente
L'image de LISIS pompeuse & triomphante,]
Et telle qu'il étoit, quand malgré les hazards,
Il arrachoit la foudre à l'Aigle des Césars.

Ce

Ce dernier Vers est d'une beauté extrême, mais comme je viens de le dire, c'est l'effet du hazard, & non de l'habileté.

La différence qu'il y a donc entre un Auteur habile & un ignorant, c'est qu'un Auteur habile se soutient également par tout, comme fait le nôtre. *Songer* avoit été mis pour nous amener l'idée de *Songer*, il falloit par conséquent mettre *ne peut dormir*, & non pas, *ne peut sommeiller*. Car il auroit pû sommeiller & *songer*, rêver, tout à la fois. Les Songes sont ordinaires dans le sommeil. Mais lors que l'on *dort*, c'est à dire, lors que l'on est profondément assoupi, (car c'est ce qu'emporte avec soi le verbe neutre *dormir*) on ne rêve point. Ceux qui se connoissent à la force des expressions sentiront bien la justesse de cette remarque.

XV. *Il veut.*] Ce verbe marque très-bien l'ardeur de COLIN, il ne *souhaite* pas seulement, il n'est pas simplement dans les *dispositions* de tenir celle qu'il aime; dans des *velleitez*, comme on parle en Théologie, mais il *veut*. Sa volonté est absolument déterminée. Si c'étoit par prémotion physique ou non, c'est ce que je laisse à examiner aux *Thomistes*

44 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
mistes & aux *Molinistes* ; je déclare donc
à ces Messieurs, que par cet *absolument*
déterminé je ne prétens point prendre de
parti en leurs quérelles, & pour l'amour
des uns ou des autres, devenir ou persé-
cuteur ou persécuté. J'aime mieux dire,
selon l'expression de l'Apôtre, *ô altitudo*
divitiarum, que de déclarer auquel des
deux Partis je donne raison.

XVI. *Il veut tenir celle qu'il aime.*]
Voici encore un exemple de la force &
de la beauté du choix dans l'expression,
ce verbe *tenir* qui est à l'*infinitif*, exprime
parfaitement que COLIN ne veut pas
que celle qu'il aime, soit seulement au-
près de lui, mais qu'il veut s'en assurer
d'une manière indubitable, d'une ma-
nière tout à fait forte. C'est ce que si-
gnifie le verbe Latin, *Tenere*, *teneo*,
d'où vient *tenir*, *je tiens*. Aussi l'Abbé
DANET dans le Dictionnaire *Latino-*
Gallicum, qu'il a composé pour l'usage
de feu M. le Dauphin, interprète ce ver-
be *Tenere* par ces expressions Françoises,
tenir, *avoir en ses mains*, *occuper*, *être le*
maître d'une chose, *la posséder*, *en jouir*,
comme on peut le voir au titre TEN de
la page 442. col. 2. Edit. de Holl.

XVII. *Celle qu'il aime.*] Ces paroles
font bien voir, que l'Auteur de ce CHEF-
D'OEUVRE

D'OEUVRE est aussi habile à peindre un caractère, qu'à choisir une expression. COLIN est *malade* jusques à *mourir* pour trop penser à *ses Amours*. Il doit donc sentir une si forte passion pour l'objet qu'il aime qu'aucun autre ne puisse faire diversion dans son cœur, ni ne puisse le dédommager de l'absence de sa Maîtresse.

Quand on aime parfaitement, de bonne foi, le cœur ne souffre point de partage. La Coquetterie seule le permet, parce qu'elle n'est animée que par la fourberie & le goût pour le plaisir.

On lit dans JEHAN MONIOT :

Qui aime sans tricherie,
Ne pense n'a trois, n'a doz,
D'une seule est desiroz,
Cil que loyax amors lie,
Ne voudroit d'autre avoir mie,
Ses vouloir tot a estros,
Car nuls solas n'a sa vie,
Guerd ami s'il n'a amie,
Celuy qui tient a favoros,
Qu'il contient par druerie.

Ainsi que faut-il à COLIN? *celle qu'il aime.*

D'ailleurs, par ces paroles le Poëte
fait

46 *Le Chef d'Oeuvre d'un Inconnu,*
fait connoître que cet Amant n'est pas
un *Cynique*, qui n'aime les biens de la
vie que pour l'usage ; mais qu'il est un
homme délicat, qui veut qu'un certain
goût, qu'une certaine volupté, dont la
source est dans le cœur, assaisonne tous
ses plaisirs. Un *MECENAS* qui ne
voudroit pas troquer, pour toutes les
richesses du monde, un cheveu de sa
chère *LYCYMNIÉ*.

*Num tu, quæ tenuit dives Aethæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Lycymniæ*

Plenas aut Arabum domos: HOR. lib.

2. Od. 12.

On objectera peut-être que ce que je
dis ici de *COLIN*, tombe, ou qu'il
faut corriger le Texte ; puis qu'on y voit
que cet Amant n'étoit pas occupé d'un
Amour, mais de *plusieurs Amours*.

De trop songer à ses Amours.

A cela je répons deux choses. La
première que l'usage veut que l'on dise,
songer à ses Amours, plutôt que *songer à
son Amour*. La seconde que cette diffi-
culté marque en ceux qui la font une
grande ignorance de la chose dont ils
veulent

veulent parler. S'ils étoient habiles, s'ils avoient lû ANACREON, ils y auroient appris qu'un *seul Amour* devient (si je puis me servir de ces termes) *une legion d'Amours*. Voici l'Ode dans laquelle ANACREON nous l'apprend. Elle est adressée à l'*Hirondelle*.

Εἰς Χελιδόνα.

Σὺ μὲν, φίλη χελιδών,
 Ἐτησίη μολοῦσα,
 Θέρει πλέκεις καλιήν,
 Χειμῶνι δ' εἰς ἄφαντ'
 Ἡ Νείλον ἢ 'πὶ Μέμφιν
 Ἐρως δ' αἰεὶ πλέκει μευ
 Ἐν καρδίῃ καλιῶ.
 Πόθ' δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
 Ὁ δ' ὦόν ἐστιν ἀκμῶ,
 Ὁ δ' ἡμίλεπτι ἤδη.
 Βοή δὲ γίνετ' αἰεὶ
 Κεχηνότων νεοτῶν.
 Ἐρωτιδεῖς δὲ μικροῦς
 Οἱ μείζονες τρέφουσιν.
 Οἱ δὲ τραφέντες εὐθύς,
 Πάλιν κύουσιν ἄλλους.
 Τί μῆχ' ἔν γένηται;
 Οὐ γὰρ θένω τοσοῦτος
 Ἐρωτας ἐκβοῆσαι.

48 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

En voilà la Traduction par le Poëte
sans fard. Cette traduction suffit pour
faire entendre la pensée d'ANACREON,
à ceux qui n'entendent pas le Grec, &
à leur faire comprendre en même tems
la justesse de l'expression dont se servoit
COLIN.

Chère HIRONDELLE, tous les ans,
Tu reviens d'une aîle légère;
Tu fais ton nid dans le Printemps,
Pendant l'Eté tu deviens Mere;
Et lassé de tant de travaux,
Tu vas l'Hyver aux Païs chauds.
Ah! que n'ai-je ta destinée?
Mais CUPIDON pour mon malheur,
Pendant tout le cours de l'année,
Fait son nid au fond de mon cœur.
A peine hors de la Coquille
Les premiers Amours sont sortis,
Que pour augmenter sa Famille,
Il songe à de nouveaux petits.
L'un sous le duvet est encore,
Que l'autre est sur le point d'éclorre:
Les jeunes, dont j'entens les cris,
Par les plus âgez sont nourris,
Et les plus forts ne tardent guere
A suivre l'exemple du Pere.
En un mot, je sens tous les jours
Renaître en mon cœur tant d'Amours,

Que

Que malgré cette amitié tendre
 Que j'ai pour des hôtes si doux ;
 Je ne sai plus comment m'y prendre,
 Pour les pouvoir contenir tous.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que cette Ode d'ANACREON fit naître à LYSIS l'idée du commencement d'un Billet doux qu'il écrivit à la belle CHARITE, on trouve ce Billet à la page 289. du 4. Livre de son Histoire. LYSIS y badine sur le double sens du mot *Poulet*, qui signifie quelquefois un jeune *Coq*, & quelquefois un *Billet doux*. Il y déguise la pensée d'ANACREON, & la tourne ainsi selon ses vûës.

Billet de LYSIS à la belle CHARITE.

Depuis que l'Amour, qui est un des plus légers Oiseaux du monde, est venu faire son nid dedans mon sein, il s'est trouvé si gros de germe, qu'il a fallu que je l'y aye laissé pondre. Il lui est sorti un œuf du ventre qu'il a couvé long-temps, & à la fin il en a fait éclore ce petit Poulet que je vous envoie. Il ne vous coûtera guère à élever: il ne faut rien pour le nourrir que des caresses & des baisers. Il est si bien instruit qu'il parle mieux que ne sauroit faire un

D

Perro-

50 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
Perroquet, & vous apprendrez aussi bien
de lui que de moi-même les peines que je
souffre pour vous, &c.

Voilà ce que c'est que de savoir imiter les Anciens. Quelle agréable idée l'Ode d'ANACREON n'a-t-elle pas fait naître à LYSIS? L'on voit par là que les Anciens ne sont pas seulement la source du bon & du beau, mais aussi de l'agréable; & qu'à tous égards on doit suivre ce précepte d'HORACE:

———— *Vos exemplaria Græca*
Nocturna versate manu, versate diurna.

Feuilletés nuit & jour les Auteurs Grecs.

NB. *les Auteurs Grecs*, dit HORACE, car si on ne fait qu'en lire des imitations ou des copies, on ne parvient jamais à cette beauté, qui doit être puisée dans la source même. Les Livres modernes fournissent mille preuves de cette vérité, & je n'en apporterois point d'exemple s'il ne s'en présentoit un à ma mémoire extrêmement analogue avec le Billet de LYSIS, & par conséquent, quoi qu'un peu de loin, analogue aussi avec l'Ode d'ANACREON. Ce sont des Vers qu'une Demoiselle Françoisse ajouta à la fin d'un Billet qu'elle écrivoit à un Ministre du S.
Evan-

Evangile de la Haye, où elle est réfugiée. Elle croyoit badiner comme SAPHO, ou comme ASPASIE, mais si je ne me trompe, elle se trompa. Voici ces Vers.

Ne prenez pas ce Billet
Pour être un petit poulet ;
Je suis la poule qui l'a fait ;
Et cela vous doit suffire.
Vous savez bien en un mot
Que je ne puis vous en écrire ;
Car vous n'êtes pas mon cocq.

On ne peut pas nier que cela ne soit très-ingenieux & délicat, cependant il faut avouer que ce n'est point encore cette mignardise Greque, dont cette Demoiselle, quoi qu'elle ait beaucoup d'esprit, n'a vu que des Copies.

XVIII. *Toute la nuit.*] Je trouve ici deux choses à remarquer. La première que COLIN veut la nuit. La seconde qu'il la veut toute. D'où l'on peut juger que cet Amant réunit en lui deux choses presque incompatibles, *la raison & l'amour*. Si l'amour, selon la définition qu'en donne un Pere d'Afrique, est *le desir de s'unir à l'objet qu'on aime*; il est naturel de ne vouloir perdre aucun des momens qu'on peut employer à cette u-

St. Augustin.

nion. Si le jour nous est donné pour vaquer aux affaires & au travail, il est raisonnable de ne le pas perdre entre les bras d'une Maîtresse. Ainsi pour s'unir à ce qu'il aime, l'Amant raisonnable doit souhaiter de n'employer que la nuit, mais il doit souhaiter de l'employer toute entière.

Une difficulté se présente naturellement sur ce sujet; c'est de savoir quelle étendue on doit donner à cette nuit. Si l'on doit, par exemple, fixer son commencement au moment que le Soleil passe sous l'autre Hemisphere, & sa fin lors qu'il reparoit avec l'Aurore. Je ne doute point que les sentimens ne soient partagez sur cette difficulté. Les uns voudront sans doute que la nuit ne commence qu'à dix heures du soir, & tireront leurs preuves de la coûtume de se mettre au lit environ cette heure-là. D'autres, dont la pratique est opposée à cette coûtume, prétendront qu'on ne doit déterminer le commencement de la nuit qu'environ une heure après les douze heures du soir. D'autres fondez sur ce que ces douze heures s'appellent *minuit*, diront qu'il faut compter les heures qui suivent depuis minuit jusqu'au lever du Soleil, & qu'un nombre égal d'heures
pris

pris de celles qui auront précédé minuit, étant ajoûté à celles qui ont suivi jusqu'au lever du Soleil, fera la nuit toute entière. Mais bien que cela fasse la nuit toute entière, & que ceux qui le soutiendront ne soient point d'un sentiment différent de celui que nous avons rapporté d'abord : on dira qu'il n'est pas possible de déterminer ainsi la nuit en question, vû la différence des nuits selon les divers Climats, & les différentes Saisons. Pour moi, sans entrer plus avant dans la discussion de toutes les difficultés qu'on peut faire sur ce sujet; je dirai simplement que cette nuit doit commencer dès qu'après avoir légèrement soupé, la commodité permet qu'on la commence, & j'ose me flater que tous ceux qui en auront passé de cette espèce, feront de mon sentiment. Qu'on me pardonne cette digression, l'importance de la matière m'y a insensiblement engagé.

Si cependant l'on trouve que je n'ai pas déterminé cette nuit avec assez de précision, je veux bien m'en rapporter au R. P. BONJOUR, lui qui par ses supputations admirables, a fait voir que le Monde a été achevé le 21. d'Avril, & qu'ainsi il avoit été commencé le 15.

54 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
lequel sentiment du Pere BONJOUR,
pour le remarquer en passant, est con-
forme à celui de VIRGILE. Ce Poète
tout privé qu'il étoit des lumières de l'E-
vangile, après avoir fait une belle des-
cription du Printemps, dit au second
Livre des *Georgiques*, v. 336.

*Non alios primâ crescentis origine Mundi,
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem,
Crediderim: ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis & hybernis parcebant flatibus Euri;
Cum primum lucem pecudes hausere, virûmque
Ferreâ progenies duris caput extulit arvis;
Immissæque feræ sylvis, & sydera cælo.*

Ce que M. de SEGRAIS exprime ainsi
dans la Traduction des *Georgiques*, qui
n'est pas, à dire vrai, la plus belle Tra-
duction du monde.

Ce fut ce beau Printemps, cette clarté féconde
Qui sans doute éclaira la naissance du Monde;
Le Printemps regnoit seul, Ame de l'Univers;
L'Eure ami des Glaçons, languissoit dans les fers,
Lors que les Animaux ce doux air respirèrent,
Que dans les Forts épais les Bêtes se cachèrent.
Et que l'homme inhumain éclos du champ pier-
reux,
De l'Olympe étoilé vit resplendir les feux.

Je

Je passe a la seconde Strophe de ce CHEF-D'OEUVRE, après que j'aurai fait les deux Remarques suivantes. Ce Vers

De trop songer à ses Amours,

est placé avec tant d'art au milieu de la Strophe, qu'on ne peut précisément dire s'il se rapporte au commencement ou à la fin, ou plutôt qu'on doit dire qu'il se rapporte parfaitement à tous les deux, puis qu'il leur convient également. Ce sont là de ces traits où l'on reconnoît une main de Maître, de ces traits qu'une main du commun ne doit point hazarder.

Je dois d'ailleurs remarquer à l'honneur de notre inconnu qu'il y a dans le *Pastor fido* un passage qui est imité de la première partie de cette Strophe, dont il n'est que le Commentaire.

*Che s' in un sol pensiero,
L'anima imaginando si condensa,
E troppo in lui s'affisa,
L'amor, ch' esser dovrebbe
Pura gioia e dolcezza,
Si fa malinconia,
E quel ch' è peggio, al fin morte ò
pazzia. Act. 3. Sc. 6.*

56 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
Que si l'ame est ensévelie
Dans cet unique souvenir,
Et qu'elle veuille entretenir
Cette ingénieuse folie,
C'est alors que l'Amour qui ne devoit avoir
Que Joye & que Plaisir, que Douceur & qu'Espoir,
Dégénère en mélancolie,
Qui par un insensible effort
Nous ôte la Raison, ou nous donne la Mort.



SECON-



SECONDE STROPHE.

Le Galant y fut habile,
 10. *Il se leva,*
A la porte de sa belle
Trois fois frapa,
 CATIN, CATOS, BELLE BERGE-
 RE, *dormez-vous?*
 15. *La promesse que m'avez faite,*
La tiendrez-vous?

REMARQUES.

XX. **L**E Galant] Galant est un de ces termes tellement originaux & propres à la Langue Françoisse, qu'aucun terme dans les autres Langues n'y répond bien. Il est même si expressif, que je ne voi pas qu'il y ait quelque périphrase qui puisse parfaitement le faire entendre. Le seul moyen d'y parvenir, c'est de faire une grande attention à tous les différens usages où il se trouve employé. En effet Galant ne signifie pas

seulement *honnête, civil, sociable, de bonne compagnie, de commerce agréable*; mais encore un homme *qui entend bien les choses dont il se mêle, qui a du jugement, de la conduite, de l'agrément, &c.* pris substantivement, comme il l'est ici, il marque encore un *homme amoureux*. Ainsi le Poëte pouvoit-il choisir un mot plus heureux pour désigner COLIN?

XXI. *Y fut habile.*] Je n'ai jamais oui d'expressions qui présentent plus de choses à l'esprit que celles-ci : *Le Galant y fut habile.* Nous venons de voir combien de choses emporte le mot de *Galant*: Cet *y* quel beau sens ne renferme-t-il pas! Il nous fait connoître qu'on n'est point habile pour bien penser, pour songer creux. Mais que l'habileté consiste à prendre par réflexion un parti convenable aux sentimens où l'on est, & à suivre ce parti. *Un homme qui est habile dans ses pensées, pour dire un homme qui pense & qui se détermine à faire ce qui lui convient,* qu'on médite bien cette expression. Sa beauté & sa force échaperont aux esprits superficiels, mais pour moi, plus j'y pense, plus je l'admire. Si SCALIGER a dit de la 3. Ode du 4. Livre d'HORACE, qu'il aimeroit mieux l'avoir faite que d'être Roi d'Arragon, si NICOLAS

COLAS BOURBON auroit préféré d'être l'Auteur de la Paraphrase des Pseaumes par BUCHANAN à l'honneur d'être Archevêque de *Paris*. Si PASSE-RAT estimoit l'Ode que RONSARD a faite pour le Chancelier de L'HÔPITAL, plus que le Duché de *Milan*, & si MENAGE auroit voulu donner le meilleur de ses Benefices pour être l'Auteur de ce beau Vers de M. REMI contre les Hibernois Logiciens,

Gens ratione furens & mentem pass a chimeris;

j'avouë que j'aimerois mieux avoir fait ce Vers

Le Galant y fut habile;

que d'avoir fait

I. *L'Anti-Rouffseau.*

II. *Examen de deux Traitez nouvellement mis au jour par M. DE LA PLACETTE, dont le premier a pour titre, Réponse à une Objection qu'on applique à divers sujets, &c. Et le second, Eclaircissement sur quelques difficultez, &c par PH. NAUDE.*

III. *Voyage du Tour de la France, par feu M. DE ROUVIERE, Conseiller du Roi, &c. & Apoticaire de Sa Majesté.*

IV.

60 *Le Chef-d'Œuvre d'un Inconnu,*

IV. *Dialogues des grands Hommes aux Champs Elisées, appliquez aux mœurs de ce Siècle, &c.*

V. *Réflexions sur les grands Hommes qui sont morts en plaisantant, &c.*

VI. *La juste Balance de la crainte & de l'Assurance Chrétienne, &c.*

VII. *Idée générale des Etudes, choix qu'on en doit faire, &c.*

VIII. *L'Etat de l'Homme dans le péché originel.*

IX. *Discours sur l'origine de la Poësie, sur son usage, & sur le bon goût, par le Sieur FRAIN DU TREMBLAY.*

X. *Traité sur l'homme, en quatre Propositions importantes, avec leurs dépendances.*

XI. *Les tours de Maître GONIN.*

XII. *Histoire mythologique des Dieux & des Heros de l'Antiquité, où l'on a ajouté diverses Histoires anciennes & véritables, enrichie de figures.*

XIII. *Pseaumes paraphrasez en Vers, ptr M D****

XIV. *Le Critique, ou l'Apologiste sans fard.*

XV. *Le Gazetier menteur.*

XVI. *Le Nouveau Secretaire de la Cour, ou Lettres familières sur toutes sortes de sujets, &c.*

XVII.

XVII. *De Causes de la Corruption du Goût, &c.*

XVIII. *Les Pseaumes de penitence paraphrasez en Sonnets.*

XIX. *Les Tablettes de l'Homme du monde.*

XX. *L'Homere vangé.*

Peut-être même les *Remarques sur le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, sans parler de quelques Livres tels que l'*Histoire amoureuse & badine du Congrès d'Utrecht*, de l'*Heroïne incomparable*, ou de la *Belle Hollandoise*, ni d'une certaine Feuille nommée le *Censeur*, ou d'un *in folio* appelé l'*Atlas Historique*.

XXII. *Il se leva, à la porte de sa belle, trois fois frappa.] Difficile est propriè communia dicere, dit HORACE, dans l'Art Poétique; Il est difficile de dire des choses communes, d'une manière qui n'ait rien de bas. Notre Poète nous en va dire; mais remarquez le choix de ses expressions. Il se leva. Par ce seul mot il nous donne l'idée d'un homme qui sort du lit, & qui se met en état d'aller en quelque part. Cette action est une suite des réflexions que COLIN avoit faites, & le commencement de ce qu'il va faire, pour soulager le mal que son amour lui cause. Il fa-voit sans doute ces Vers d'ALCE'E.*

Où

Οὐ χρὴ κακῶσιν θυμὸν ἴππυρέπειν
 Προκόφουμι γὰρ ἔδ' ἐν ἀσάμφοι
 Ω ΒΑΚΧΙ. Φάρμακον δ' ἄριστον,
 Οἶνον ἐνειαμέναις μεθυοθῆναι.

Il ne faut point s'abandonner au mal, car nous n'avancions rien, lors que nous nous laissons accabler de tristesse; mais, ô BACCHUS! il y a un remede sûr, c'est d'apporter du vin & de s'enyvrer. Ce n'étoit pas le vin qui convenoit à COLIN, puis que cette liqueur est véritablement le Lait de Venus, Lac Veneris; mais il lui fut aisé d'appliquer le sens de ces Vers à l'état où il se trouvoit, & d'en conclure qu'il devoit suivre cette maxime que Madame DU NOYER rapporte de la Présidente DROUILLET, pour vaincre la tentation, il faut y succomber.

Que l'Amour est une chose charmante, l'attente même de ses faveurs est un très-grand bien. De quelles idées agréables COLIN ne se flatoit-il pas, lors qu'il se levoit, & qu'il n'étoit pas encore à la porte de sa Maîtresse? Avec quelle joye ne se répétoit-il pas à lui-même jusques au fond du cœur ce Vers d'OVIDE

Collaque & os oculósque illius ore premam.

„ que

„ que je baiseraï vivement & sa gorge &
„ sa bouche & ses beaux yeux.

Mais après avoir considéré dans les deux précédentes Remarques l'art & la force des expressions, examinons un peu quel raisonnement se trouve renfermé dans ces paroles,

Le Galant y fut habile ;
Il se leva.

Ceci, qu'on y prenne bien garde, renferme plusieurs syllogismes. Car premièrement, c'est comme si l'on disoit par un Argument en DATISI.

DA. *Tout habile homme doit prendre un parti conforme à ses inclinations & le suivre.*

TI. COLIN est habile.

SI. *Donc il prendra un parti conforme à ses inclinations, & le suivra.*

Plus, par un syllogisme complexe & disjonctif, qui réduit, se trouve en CAMESTRES.

CA. *Puis que COLIN n'a pas CATIN laquelle il aime, & qu'il est conforme à ses inclinations de la tenir entre ses bras, on il doit la faire venir ou aller la chercher.*

MES. *Il ne peut la faire venir.*

TRES. *Donc il doit l'aller chercher.*

Plus

64 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Plus en D A R I I.

D A. *Lors que l'on est couché, & qu'on veut aller chercher quelque chose, il faut se lever.*

R I. *COLIN est couché & veut aller chercher sa Belle.*

I. *Donc COLIN doit se lever.*

Et enfin,

Or on a remarqué que COLIN étoit habile, &c. & qu'il étoit couché, &c. Donc COLIN s'est levé; puis que ces deux choses sont relatives dans le cas où est COLIN.

Voyez quelle suite de raisonnement. Voyez combien de choses sont renfermées dans ces deux Vers;

*Le Galant y fut habile;
Il se leva.*

Certes, si c'est une louange (comme il n'y a pas lieu d'en douter) d'être prodigue de sens & avare de parole, où est le Poëte qui ait mieux mérité cette louange que notre INCONNU ?

Tout ce qu'on peut dire contre ce raisonnement de ce grand Poëte, c'est de distinguer la Majeure du premier Argument, & par conséquent la Majeure du second,

second, en niant, par exemple, que ce soit en COLIN *habileté* que de se lever pour aller chercher CATIN. Car, dirait-on, si elle ne lui avoit pas ouvert la porte il auroit fait un acte inutile, & un acte inutile ne procède point d'habileté. Mais sans m'étendre à faire voir à combien d'égards cette Objection est fautive, je me contente de dire simplement, que dans l'état où étoit COLIN, il étoit certain qu'il ne tiendrait pas sa belle entre ses bras, s'il restoit dans son lit *pensant mourir*, & qu'en allant la prier de le recevoir chez elle, il rendoit au moins l'événement incertain, or en pareil cas l'*incertain* est préférable au *certain*. Rester sans sa Belle étoit le pis qui pût arriver à notre Amoureux.

La vérité de ce que je dis, se trouve fort bien expliquée dans une Epigramme de M. l'ABBE' REGNIER DESMARAIS. Voici cette Epigramme,

E P I G R A M M E.

Un Amant, pénétré d'Amour
 Pour une belle & noble Dame,
 N'osoit lui parler de sa flamme;
 Enfin il se hazarde un jour,
 Et lui déclare qu'il soupire
 Depuis deux ans, sans l'oser dire.

66 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
Hé pourquoi perdre ainsi deux ans,
Dit-elle, à souffrir sans vous plaindre !
En parlant qu'aviez-vous à craindre,
Que de perdre au plus votre temps ?

L'Italien va plus loin, car il dit :

———— *chi troppo savia*
Tace il suo male, al fin da pazza il grida.

Quand on cache ses maux, loin de les faire voir,
Ce silence forcé produit le desespoir.

XXIII. *A la porte.*] Quoi que pour
aller voir sa Maîtresse on entre quel-
quefois par la fenêtre, & même par la
cheminée; il est pourtant plus ordinaire
d'entrer par la porte. On pourroit le
prouver par plusieurs endroits des His-
toires que nous ont données M. de
BUSSI RABUTIN, M. de SCUDE-
RI, Madame de VILLEDIEU, Ma-
demoiselle de la ROCHE-GUILAIN,
Mesdames DU NOYER & MANLEY.
L'on peut montrer par quantité de pas-
sages tirez d'HORACE, d'OVIDE,
de THEOCRITE, d'ARISTOPHA-
NE, & de plusieurs autres, que les A-
mans prioient leurs Maîtresses d'ouvrir
leurs portes pour qu'ils pussent entrer
chez elles, & même qu'ils enfonçoient
ces

ces portes avec des leviers, si on ne les ouvroit pas. Ainsi je ne dirai rien pour prouver qu'il est très-probable que COLIN voulant entrer chez sa Maîtresse, fut frapper à sa porte.

XXIV. *De sa Belle.*] Sa. DE SA BELLE, & non d'une autre. Quand l'Amour conduit on ne se trompe point de porte.

XXV. *Belle.*] Quel terme heureux! pour nous donner une idée avantageuse de la Maîtresse de COLIN. C'est dire en un seul mot ce que plusieurs Poètes n'ont pas eu l'adresse de bien dire en cent Vers.

XXVI. *Trois fois frappa.*] Un fameux Prédicateur de Louis XIII. a soutenu en Chaire, que le nombre de dix étoit le plus parfait. *Le nombre de DIX est le plus parfait, disoit-il, & représente la perfection où tout nombre aboutit, car étant parvenu au nombre de DIX on recommence à compter; de sorte que ce nombre de DIX est le nombre de perfection.* Quelques-uns donnent cet avantage au nombre de sept, que les Grecs appellent ἑβδομή. Ils croient que ce nombre a plus de force dans la nature qu'aucun autre, comme M. VARRO l'a fait voir *in Hebdomadibus*, MACROBE dans le Songe de

63 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
 SCIPION, *Liv. I. Chap. 5. & suiv.* Et nous apprenons d'APULE'E, *lib. II. Miles.* que c'est PYTHAGORE qui le premier a fait joindre l'idée de *Sainteté* a celle du nombre *Sept.* *Septiesque immerso fluctibus capite : quod eum numerum precipue Religionibus aptissimum divinus ille PYTHAGORAS prodidit.* „ Et il le plongea *sept fois* dans l'eau, parce que PYTHAGORE, cet Homme divin, avoit découvert que ce nombre convenoit extrêmement aux Cérémonies religieuses“. Sur quoi je remarquerai que HORNIUS dans le 3. Liv. de son *Hist. Philos.* p. 166. croit que le *Diable* avoit inspiré ceci à PYTHAGORE, & qu'il l'avoit tiré du 2. *Livre des Rois, Chap. V. vers. 10. & 14.*

Pour moi, je croi, s'il y a quelque nombre parfait, que c'est ou celui de TROIS, ou celui qui comprend tous les autres nombres : or il n'y en a point qui comprenne tous les autres nombres, puis qu'il n'y a point de nombre qu'on ne puisse doubler ; il reste donc à dire (selon mon sentiment) que celui de TROIS est le plus parfait, ce que je crois par les raisons suivantes.

I. *Parce que le nombre impair a toujours été agréable aux Dieux.*

II. *Parce*

II. Parce que les plus grands Hommes ont toujours affecté de s'en servir, & qu'il semble en effet qu'il y a quelque chose de naturel & de surnaturel qui nous y porte.

Que le nombre impair soit le plus agréable aux Dieux ; on le fait assez par cette Maxime, qu'on peut regarder comme un Axiome touchant la nature des nombres.

Numero Deus IMPARE gaudet.

Et cela est fondé sans doute sur la remarque que MACROBE a faite au Ch. 6. du 1. Liv. du Songe de SCIPION ; Que le nombre impair est le nombre mâle, & le pair le nombre femelle, d'où vient, continuë-t-il, que les Arithméticiens appellent ce nombre impair, le *Pere*, & qu'ils appellent l'autre la *Mere*, *Impar numerus mas est, par fœmina vocatur. Item Arithmetici imparem Patris, & parem Matris appellatione venerantur.*

En effet, quiconque oseroit douter de cette vérité, que le nombre impair est agréable aux Dieux, prétendroit avoir non seulement plus de raison que tous les Anciens qui l'ont universellement admise, mais encore que les Modernes qui la confirment en une infinité de cho-

Suite des
Nouv.
d'Amst.
du 30.
Avril
1715.

ses. Nous en avons un bel exemple dans ce qui se passa en Angleterre, au sujet du *Committé secret*, qu'on nomma pour tirer des *Extraits des Papiers* touchant les *Négoziations de la dernière Paix*. M. le Général STANHOPE étoit d'avis que ce *Committé* fut composé de 20. Membres, personne ne s'y opposoit, mais M. HUNGERFORD, *Membre Tori*, remarqua judicieusement, que *le nombre de vingt étoit malheureux*, & proposa qu'on y en ajoutât un; ce qui fut approuvé.

Je n'apporterai pas ici d'exemples sur le nombre impair en général. Je vais particulièrement m'attacher à celui de 3. qui est principalement mon but.

A l'égard de la Religion l'on voit;

Que les Anciens établissoient TROIS DIEUX pour le gouvernement du Monde, JUPITER, NEPTUNE & PLUTON.

Que DIANE avoit TROIS NOMS & TROIS EMPLOIS différens, étant PHOEBE' au Ciel, DIANE sur la Terre, PROSERPINE, dans les Enfers. D'où vient l'HECATE TRIFORMIS.

Que MINERVE étoit aussi considérée comme TRIPLE, sur tout chez les Egyptiens. D'où vient qu'elle s'appelloit

pelloit TRIGEMINA, GLAUCOPIS, SAIS.

Que TROIS Juges, EACUS, MINOS, & RHADAMANTE occupoient le Tribunal où l'on devoit être jugé après la mort.

Qu'il y avoit TROIS MUSES, comme on l'a vû par les anciennes Peintures qu'on découvrit à Rome le Siècle passé, dans le Sepulchre de la Famille NASONIA. Elles étoient représentées tenant chacune un Pot à la main autour du Cheval *Pegase*, qui faisoit sortir de la Terre la Fontaine d'*Hippocrene*.

Les Anciens avoient de même TROIS Graces, TROIS Sibylles, TROIS Sirenes, TROIS Hesperides, TROIS Destinées, TROIS Parques, TROIS Furies, TROIS Gorgones, TROIS Harpyes.

Les Divinitez appellées *Matres* ou *Matræ*, & celles qu'on appelloit *Sulevæ* & *Campeltes*, dont M. FABRETTI nous a donné un Bas-relief, dans son Livre de *Aquæductibus*, sont représentées trois de compagnie.

On ne voit aussi que TROIS Nymphes à côté de DIANE, dans un Marbre de la Vigne MATTHEI, & dans un autre Bas-relief que M. SPON nous a expliqué, l'on voit que les Nourrisses de

72 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu ,*

BACCHUS sont au nombre de TROIS.

Si l'on trouve le nombre des *Muses* ou des *Sibylles* augmenté, cette augmentation-là même fait pour moi; car remarquez qu'elles sont multipliées par TROIS, de manière qu'elles n'excèdent pas le nombre de *neuf*, qui fait TROIS fois TROIS

L'on fait que dans les tours que les Prêtres faisoient à l'Autel, que dans les élévations des mains, dans les invocations, dans la manière de frapper, ou de disséquer les Victimes, le nombre de TROIS étoit ordinairement consacré; que plusieurs Fêtes se celebroident pendant TROIS jours, & se renouvelloient tous les TROIS ans.

*Thyas ubi audito stimulant Trieterica BACCHO
Orgia, nocturnusque vocet clamore cytheron.*

L'on fait que la Prêtresse du plus fameux Temple de toute l'Antiquité pour les Oracles, les rendoit sur un TREPIED, & que les Augures regardoient le *Butor*, comme l'Oiseau du plus heureux Presage, parce qu'il a TROIS de ce que les autres n'ont que deux, d'où vient qu'il est nommé *Τριόγχης*. TRIORCHEN, *vero, cui principatum dedere augures*

gures & falconem felicitatis eventus, futurique maximi boni spem habere, augurio expertissimo compertum est, est autem TRIORCHES, quem bulconem antiquitas dixit, quod TRES testes habeat, TRIORCHES Edit. *dictus. Alex. ab Alexand. dier. Genial. lib. Francof. 5. p. 273. b.*

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ce que nous venons de remarquer, pourront consulter l'Idylle onzième d'AUSONE, où il étale fort au long toutes les remarques qu'on pourroit faire sur le nombre de TROIS, dans les mystères de l'Antiquité. Et si l'on veut un passage d'un ancien Auteur Ecclesiastique, je rapporterai les paroles de DIDYME qui dit : *Trium appellatio ad id quod est perfectius & divinius referri solet.* Le nombre de TROIS se rapporte à ce qu'il y a de plus parfait & de plus Divin.

Parmi les Modernes, les Assemblées religieuses se font ordinairement TROIS fois par jour, les Sermons sont composés de TROIS parties, les benedictions se répètent TROIS fois.

Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nuë, Boileau,
Benit TROIS fois les noms, & TROIS fois les remuë. Lutrin,
Chant I.

Les Proclamations se répètent aussi par TROIS fois. Les Salutations dans

74 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu* ,
les Cérémonies Ecclesiastiques , comme
dans les Civiles , se font au nombre de
trois. LE P A P E a une T R I P L E Cou-
ronne, la Croix d'un Archevêque est à
T R I P L E S croifillons , & les R R. P P.
Jesuites n'ont que trois Cornes à leur
Bonnet , comme étant Vicaires nez du
S. Siège , & devant par cette raison se
conformer aux modes d'Italie , où les
Bonnets n'ont que trois Cornes. C'est
ce qui a fait appeller les R R. P P. Jesui-
tes *Tricornigeri*.

Santol.
pend.

*Ecce T R I C O R N I G E R I veniunt nigro
agmine Patres.*

De même qu'à cause de la Barbe , on a
appellé les R R. P P. Capucins *Barbiferi*.

*Tu male compositam gaudebas pectere
Barbam ,
Cui cedant Capra , B A R B I F E R I Q U E
Patres.*

Vous , dit S A N T E U I L , en faisant par-
ler le petit Chien P L U T O N à Madame
la Princesse , *Vous aimiez à peigner mon
poil mal rangé , & alors je l'emportoais sur
les Chèvres & sur les Peres Porte-Barbe.*

Si j'avois voulu entrer dans un certain
détail ,

détail, j'aurois pû augmenter ces Remarques d'une infinité d'exemples; mais je me contente d'indiquer des choses générales. Ceux qui voudront s'instruire plus à fonds de ce que peut le nombre de trois en fait de Religion, n'ont qu'à lire *les Voyages de Cyrus*, par M. le Chevalier RAMSAY. Ils y verront avec étonnement les progrès surprenans & toujours suivis qu'a fait le nombre de TROIS chez toutes les Nations & depuis le commencement du Monde jusqu'à nous. Montrons encore que ce nombre de TROIS est aussi employé chez les Anciens & chez les Modernes, dans les choses qui regardent & la Justice & les Cérémonies civiles.

Nous ne disons rien sur l'obligation où l'on étoit dans l'Empire Romain, de publier pendant TROIS jours de marché les Loix qu'on vouloit établir, ni sur ce que le Parlement d'Angleterre observe aussi de faire approuver dans TROIS Séances, & de faire confirmer par TROIS Voix différentes, savoir celles du Roi, des Seigneurs, & des Communes, les Bills qui doivent avoir force de Loi. Nous passons de même sous silence plusieurs choses qui ont rapport à ceci, & qui feroient pour nous. Nous remar-

Macr.
Satur.
Lib. 1.
p. 230.

76 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
 remarquerons seulement que dans la
 Guerre qu'eurent les *Romains* avec ceux
 d'*Albe*, l'on choisit de chaque côté
 TROIS hommes qui devoient combat-
 tre les uns contre les autres, & dont les
 Victorieux aqueroient à leur Patrie le
 droit de Souveraineté sur celle des Vain-
 cus. LES TROIS HORACES combat-
 tirent pour *Rome*. LES TROIS CURIA-
 CES pour *Albe*. Aussi chez les Perses,
 les femmes qui étoient Meres de TROIS
 enfans mâles avoient le droit de tester
 du vivant même du Pere, & celui de
 disposer de leurs biens, & d'agir dans
 toutes les affaires sans Curateur.

Pour ce qui regarde les choses de Cé-
 rémonies, nous voyons qu'aux Jeux dont
 ACHILLE voulut honorer les Funé-
 railles de PATROCLE, il y eut TROIS
 Prix pour la Course.

ΠΗΛΕΙΔΗΣ δ' αἶψ' ἄλλα τίθει ταχυ-
 τῆτος ἄεθλα,

Ἀργύρεον κρητῆρα τετυγμένον...

Δευτέρῳ αὖ βοῦν θῆκε μέγαν ἢ πίονα δημῷ

Ἡμίταντον δὲ χρυσῶ λοιδοῆι ἔθηκε.

Iliad. Lib. 23.

*Alors le Fils de PELEE fit mettre au
 milieu de l'Assemblée les Prix de la Course.*

Le

Le premier étoit une Urne d'argent admirablement bien travaillé. Le second étoit un Taureau sauvage bien engraisé, & d'une beauté surprenante. Le troisiéme étoit un demi Talent d'or. L'on voit que dans les Festins solemnels on en distinguoit la somptuosité par un Service à TROIS plats, ces TROIS plats étoient, l'un de *Lamproye*, l'autre de *Loupmarin*, le troisiéme d'une certaine mixtion de Poisson, que je soupçonne être du foye de *Cabeliau* assaisonné de foya (comme j'espère quelque jour le faire voir.) Ces plats étoient servis par TROIS personnes couronnées de fleurs, & ils étoient apportez au son des Instrumens. *Quin etiam vetusti moris erat, fercula exquisita & lautiora à Ministris coronatis cum cantu & tibicine in cænis solemnibus afferri, poculisque coronatis bibere, summamque cænarum lautitiam tripatina distinguere, una murænorum, altera luporum, tertia mixtionis piscis, Alexand. ab Alexand. Dierum Genialium Lib. 5.*

On voit dans la 19. Ode du 3. Liv. d'HORACE qu'il veut qu'on vuide TROIS OU NEUF Cyathes.

——— *Tribus aut novem,
Mifcentor Cyathis pocula commodis.*

Je suis la leçon de M. BENTLEY, qui a fort bien vû après RUTGERSIUS & NIC. HEINSIUS que *miscutor* est préférable à *miscentur*. J'ajouterais encore sur ce passage que *Cyathus* ne signifie point ici *un Verre*, comme M. DACIER l'explique dans ses Remarques. CYATHE est une espece de Mesure. Voyez les Notes de M. BENTLEY sur cette même Ode.

Je viens aux pratiques des Modernes sur le nombre de TROIS dans les choses qui regardent la Justice & les Cérémonies civiles.

L'on fait que les Etats de plusieurs Royaumes sont composez de TROIS Corps; savoir, des *Ecclesiastiques*, de la *Noblesse* & du *Peuple*. TROIS Puissances forment le Gouvernement de la Grande Bretagne. La Puissance *Royale*, celle de la *Chambre haute*, & celle de la *Chambre basse*. Les Anglois prétendent que ces TROIS Puissances sont si nécessaires pour le maintien des Loix & la conservation de la Liberté, qu'ils disent que les Loix sont sans vigueur, & la Liberté éteinte, dans toutes les Monarchies où cela n'est plus.

J'ai cru autrefois qu'en effet le nombre de TROIS conservoit la Liberté
&

& la Justice ; mais plus de lumiere me force d'avouer que ce nombre sert souvent moins à maintenir les Loix & la Liberté qu'à entretenir la corruption & la licence. Cependant cela ne diminue point la perfection du nombre de *Trois*, puisque ce mal ne vient que de l'abus qu'on en fait. Après si de grands exemples, je n'ai pas besoin de parler ni des Sommations, ni des Publications qui se font toujours en Justice au nombre de **TROIS**.

Pour ce qui regarde les Cérémonies civiles, on fait que dans les plus éclatantes, par exemple dans celle de l'entrée d'un Ambassadeur, les Cours où cet Ambassadeur arrive le régaler pendant **TROIS** jours de suite. Et si l'on jette les yeux sur ces Talismans de l'orgueil humain, par lesquels les Sots s'éblouissent & éblouissent les autres; je veux dire sur les Armoiries, l'on verra que le nombre de **TROIS** est principalement affecté dans les Pièces dont on charge l'Ecusson.

Il ne me reste plus qu'à faire voir qu'il y a quelque chose de naturel & de surnaturel qui porte au nombre de **TROIS**, & pour le prouver je ne rapporterai que deux ou trois exemples.

80 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

OVIDE nous fournit le premier. En parlant de son départ pour le lieu, où il étoit exilé, il dit de la maniere du monde la plus touchante :

*TER Limen tetigi, TER sum revocatus
ab illa.*

L'autre exemple qui n'est pas moins touchant que le premier, nous sera fourni par la Femme du Perruquier L'AMOUR. Cette Femme se voyant abandonnée de son Mari, qui alloit placer un Pûitre dans la *Sainte Chapelle,*

Boileau,
Lutrin,
Chant 2.

Demeure le teint pâle & la vûë égarée,
La force l'abandonne, & sa bouche TROIS fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.

A l'égard du surnaturel on n'a qu'à lire dans la *Pharmaceutria* de BARLEICE que LODIPPE, la plus grande Magicienne qui ait jamais été, conseille à un Amant de faire pour forcer celle qu'il aime à l'aimer

———— *Spumantia littora NEVÆI
Noctivagus spectator adi, dumque obvia lustras
Et modo suspensum miraris in aere terram,
Inde catenatum objecta tellure profundum,
Conspue TER, TER lacte novo consperge
procellas,*

TER

TER nivei mellis tumidis affunde liquorem
Fluctibus, & veteris fragrantia munera

BACCHI.

TER conversus, aquis fluidos **TER** tinge ca-
pillos ;

Et tandem, in bibulâ demisso poplite avenâ,

TER tibi dilectæ nomen percurrere puella,

Et magna **TER** voce voca. Dumque ultima faris

Oceani vicina subi, vestesque recinctas

Abjice, **TER**que tuos undis fluitantibus artus

Prolue, **TER** salsa madeant aspergine lumbi,

TER fluctus littusque feri. Solennia **VIRGO**,

Ista tibi, dic, sacra pro. mitesce roganti,

Nec porro gravis esse velis. **TER** sulphure,

flamma,

TER Lympha lustratus abi, &c.

Et après lui avoir défendu l'usage de
certaines choses froides & ordonné au
contraire celui de quelques autres extré-
mement chaudes & veneneuses, elle a-
joute,

—— at postquam steterit tibi succus &
omnes

Fient gluten aquæ, levam **TER** inunge ma-
millam

Et lumbos oculosque & cor violabile telis,

Et partes, quas poscit amor.

Ensuite

*Et TER cinge caput , rursus TER deme
corollas ,*

*Et dic Virgo , tuo triplex sub pectore vernet
Gratia.*

Je fai bien que PALÆMON prétend que tout cela ne sert de rien pour forcer le cœur d'une Belle , mais je fai bien aussi qu'il n'en avoit point fait l'expérience. J'ose même assurer qu'il se seroit convaincu du contraire s'il l'avoit faite, & je ne crains point de dire que tout Amant malheureux qui fera exactement tout ce que LODIPPE prescrit se verra tendrement & violemment aimé de la personne naturellement la plus insensible. La même chose peut servir aux Belles qui se trouvoient tendrement disposées pour quelque farouche HYPOLYTE. En effet selon PALÆMON la Magie & les Sortileges seroient donc une chimère. Mais avec quelle hardiesse pourroit-on soutenir une telle proposition ? Puisque la pratique de la Sainte Eglise Catholique Apostolique & Romaine, qui a plusieurs formulaires d'excommunications & de conjurations, outre les ordinaires contre les Sorciers, puis que sa doctrine

fi

si clairement énoncée dans ses Conciles, & dans les Livres de ses Docteurs, prouve le contraire. Je n'en raporte point tant de faits historiques; qu'on peut voir dans BODIN & autres; aussi bien que ceux qui se trouvent dans les Histoires les plus graves; je n'en appelle pas à témoin les cendres de tant de malheureux que la sainte Inquisition a fait & fait encore brûler tous les jours pour sortilège, non plus que les tortures & les buchers où ont expiré tant d'hommes, de femmes & de filles de toutes Nations, par les Arrêts des Parlemens ou autres Tribunaux de Judicature.

Dire qu'il n'y a point de Magie ni de Sortilège, c'est donc dire que non seulement l'Eglise Oecumenique peut se tromper & dans ses Conciles & dans ses Docteurs; mais de plus, c'est dire, qu'il y a des opinions erronées qui sont universellement reçues de toutes les Nations, & en conséquence de quoi, de l'aveu des Ecclesiastiques & des Princes, les Magistrats font souffrir les plus cruels supplices, à des gens qui ne seroient tout au plus que des imbeciles ou des fous. Le Ciel nous preserve d'avoir une si mauvaise opinion des hommes & de douter que les choses qui sont cruës générale-

84 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
ment & depuis long-tems, ne soient pas
si vrayes que c'est même une impieté que
de les revoquer en doute,

— *pro magno teste vetustas*
Creditur, acceptam parce movere fidem.

Mais pour revenir plus particulièrement
au nombre de trois, comme je me pique
de sincérité, j'avouë de bonne foi qu'il
y a une chose où le nombre de
TROIS gâte tout. C'est en galanterie:
il n'est pas nécessaire que je m'explique
sur cela fort au long; cette petite Chançon
suffit :

Un & un font deux,
C'est le nombre heureux
En galanterie.
Mais dès qu'une fois,
Un & un font TROIS,
C'est la Diablerie.

XXVII. *Frappa*.] Afin que CATIN
prêtât l'oreille du côté de la porte, qu'elle
fût attentive pour venir l'ouvrir. Re-
marquons toujours l'heureux choix de
l'expression: d'où vient que le Poëte
s'est servi de *frappa* au lieu de *heurta*,
qui pouvoit aussi bien entrer dans le
Vers? C'est que *heurta* n'auroit signifié
qu'un

qu'un certain bruit fait à la porte, au lieu que *frappa* réveille l'idée de *Frere FRAPART*, dont le nom convient fort au *Rolle* que *COLIN* venoit jouer.

Je laisse à penser quelle chère
Faisoit alors *Frere FRAPART*....

Les Corde-
liers deCa-
talogne.

LA FONTAINE.

XXVIII. *Catin, Catos, belle Bergere.*]

COLIN traite ici sa Maîtresse comme une Divinité, car c'étoit la coûtume des Anciens de donner plusieurs noms à leurs Dieux, afin de n'en point oublier qui leur fussent agréables, on le prouve par plusieurs passages d'*HORACE*, de *CATULLE*, d'*ESCHYLE*, de *PLATON* & des *SIBYLLES*. Je me contenterai de rapporter celui-ci du *CRATYLUS* de *PLATON*. C'est *SOCRATE* qui parle; ὡσαυτερ ἐν ταῖς ἐυχαῖς νόμος ἐστὶν ἡμῖν εὐχεσθῆαι, οἵτινες τε καὶ ὁπόθεν χαίρουσιν ὀνομαζόμενοι, ταῦτά καὶ ἡμᾶς αὐτοὺς καλεῖν, ὡς ἄλλο μηδὲν εἰδότες. *De même que dans nos Prières nous avons une Loi qui nous ordonne d'invoquer les Dieux sous les noms qui leur sont agréables, comme si nous n'en connoissions point d'autres.*

Les Allemands ont d'ailleurs un Proverbe qui convient tout-à-fait ici, *Sieb*

*finner haben viel nähmen | les enfans cheries
ont plusieurs noms.*

J'avois dessein de faire maintenant connoître CATIN-CATOS, mais je différerai jusques à la fin, parce qu'après avoir vû dans le reste de cette Ode ce que cette Belle va faire, on sera plus en état de juger de la certitude de mes conjectures.

XXIX. *Dormez-vous?*] Par interrogation. COLIN après avoir frappé à la porte de sa Belle, parle pour lui faire connoître qu'il est au Rendez vous. Et ceci est une grande marque de sa prudence, puis que c'est rendre CATIN d'autant plus certaine, que celui qui frappe à la porte est son Amant. Il faut remarquer qu'à ces mots *dormez-vous*, on doit pour la mesure du Vers ajouter la dernière syllabe du mot qui finit le Vers précédent, & dire

CATIN, CATOS, BELLE BERGERE?
dormez-vous?

C'est ainsi qu'on trouve dans HORACE.

———— *Vagus & sinistrâ*
Labitur ripâ, Jove non probante UX-
ORius amnis. Ode 2. lib. I.

*Omnes eodem cogimur : omnium
Versatur urna : serius , ocys ,
Sors exitura : Et nos in ÆTER-
NUM exsilium impositura cymba.
Ode 3. lib. II.*

*Grosphæ , non gemmis , neque purpura VE-
NALE nec auro.
Ode XVI. lib. II. v. 7, 8.*

*Mugiunt vaccæ ; tibi tollit binni-
tum apta quadrigis equa.
Ibid. v. 34, 35.*

M. PERRAULT dans ses *Paralleles*, s'est moqué de cette versification, & pour la tourner en ridicule , il fit la Chanson suivante.

L'autre jour dans nos Bois , le Berger TIR C I S ,
qui
Endure de PHILIS cent rigueurs inhumaines,
Lui faisoit une longue Ki-
rielle de ses peines
rielle de ses peines.

Si cet Académicien avoit vû le C H E F-
D'ŒUVRE que nous donnons aujour-
d'hui au Public , il auroit appris à respec-
ter dans H O R A C E une chose qu'un ex-
cellent Poète François n'avoit pas dédai-
gné de mettre en œuvre.

88 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Dans le Voyage de *Munik* de feu M. REGNIER DESMARAIS, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, on trouve ces Vers :

Mais le chemin devient moins sale ,
En approchant du Village , où
La brave Noblesse d'Anjou
Fut une nuit troussée en male
Par une Troupe Impériale.

Cet *où*, par exemple , qu'en doit-on dire ? il est vrai qu'il n'est pas une partie d'un mot, comme *re* dans *bergere*, mais il est vrai aussi qu'il est si fort lié avec ce qui suit que c'est à peu près la même chose , toutefois je ne connois personne qui ait critiqué cet *où*, si ce n'est peut-être quelque *Grammatiste*, quelque un de ces Génies froids, qu'on nomme *Puristes*, qui ne voyent pas comme les honnêtes gens , que ne point s'assujettir à certaines Régles , marque qu'on est au dessus des Régles mêmes. Ces personnes devroient bien faire la même reflexion que fit LAINEZ, un jour que s'attachant à parler selon certaines regles Grammaticales il s'écria tout d'un coup

Je croi que je deviens Puriste ,
J'arrange au cordeau chaque mot.

Je

Je suis les DANGEAUS à la piste
Je pourrois bien n'être qu'un sot.

Mais que diroient d'ENNIUS ces Censeurs téméraires. ENNIUS qui a osé separer un mot en deux, non pour transposer une syllabe d'un Vers à un autre; mais pour placer un autre mot entre les syllabes du mot divisé. Car ce grand Poète a dit,

Nam cere comminuit brum.

XXX. *La promesse que m'avez faite la tiendrez - vous.] Au lieu de tiendrez - vous la promesse que m'avez faite. Cette construction que les Rhéteurs appellent hyperbate, est ici admirablement bien employée; car l'Hyperbate, comme BOI-Trait, du LEAU l'a fort bien traduit de LONGIN, Sub. Ch. est une figure qui porte avec soi le caractère 18. & notis, véritable d'une passion forte & violente.*





TROISIÈME STROPHE.

*La fillette fut fragile
Elle se leva,
Toute nue en sa chemise
20. La porte ouvra.
Marchez tout doux, parlez
tout bas,
Mon DOUX AMI,
Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.*

REMARQUES.

Ana-
creon.
εις ἔρωτος.

X Αλεπὸν τὸ μὴ φιλεῖσαι,
Χαλεπὸν δὲ καὶ φιλεῖσαι,
Χαλεπώτερον δὲ πάντων,
Αποτυγχάνειν φιλεῖν τε.

Il est dur d'aimer, il est dur de n'aimer pas ; mais il n'y a rien de si dur que d'aimer sans jouir de ce qu'on aime.

XXXI. *Fillette.*] C'est un diminutif qui est encore du bon usage. Il marque assez

assez bien l'âge de 14 à 15 ans. C'est-là le bon âge pour les COLINS. Si l'on s'étonne que CATIN encore si jeune, ait néanmoins tant de courage, de prudence & d'habileté (comme on le verra dans la suite) qu'on se souviene de ces Vers de M. LE NOBLE dans sa Comédie d'*Esope*.

Dans ce Siècle rusé l'on ne voit plus d'enfans,
Une Fille à quinze ans
Pénètre jusqu'au fond de l'amoureux mystère
Les secrets les plus curieux;
A cet âge elle en fait tout autant que sa Mere,
Et l'exécute beaucoup mieux.

Un autre Poète ne veut pas même l'âge de 15 ans, celui de douze lui suffit.

A douze ans aujourd'hui plus d'AGNE's à cet âge.

Il est vrai que je ne sai point dans quel Siècle vivoit CATIN, mais quand je fais attention à ces paroles de Saint JERÔME, *Diaboli virtus in lumbis est*, je suis obligé de penser comme MONTAGNE, que „ l'habileté des Femmes en „ amour est une discipline qui naît dans „ leurs veines,

Et mentem Venus ipsa dedit.

„ que

„ que ces bons Maîtres d'Ecole , natu-
 „ re , jeunesse , & santé , leur soufflent
 „ continuellement dans l'ame : elles
 „ n'ont que faire de l'apprendre , elles
 „ l'engendrent , *T. 3. p. 126. edit. de Pa-*
ris in 12. Il en est de même des hom-
 mes. On lit dans la Pièce intitulée *les*
Fureteurs.

Ce métier que nous exerçons ,
 Nous fut appris par la Nature ,
 Comme il n'est point de Créature
 Qui n'en retienne les Leçons.

XXXII. *Fut fragile.*] Il ne faut pas
 ici prendre *fragile* comme signifiant la
disposition vers le plaisir , la fragilité habi-
tuelle (pour parler en Theologien) car
 en ce sens il n'y a point de moment où
 une Fille ne soit fragile. Mais il faut pren-
 dre ce mot comme marquant un *Acte de*
fragilité. Or en ce sens , ce temps *fut* don-
 ne une belle idée de CATOS , il fait en-
 tendre qu'elle n'étoit point ordinaire-
 ment fragile , mais qu'elle le devint dans
 ce moment.

Le penchant le plus vif que nous
 ayons reçu de la Nature est sans doute
 celui de l'Amour , & ce penchant est é-
 gal dans les deux Sexes ;

*Omne adeo genus in terris hominumque fe-
rarumque,
Et genus aquoreum, pecudes, pictæque vo-
lucres
In furias ignemque ruunt : amor omnibus
idem.*

L'homme avec sa Raison qui gouverne le Monde,
Et les Oiseaux dans l'air & les Poissons dans l'onde,
Les Bêtes dans l'horreur d'un sauvage séjour,
Sentent également les fureurs de l'Amour.

Ainsi, comme le dit un Pere, *quæ spon-* S. Cypr.
te corrui, quid faciet si fuerit impulsæ? Serm. de
Celle qui tombe d'elle-même, que fera-t-elle ^{spect.}
si on la pousse?

Je ne conseille à aucune Prude de ve-
nir s'inscrire en faux contre ce que je dis
ici, & prendre de là occasion de déchirer
CATOS. Je ne doute pourtant pas
qu'il n'y en ait qui l'entreprennent, car
on ne voit que trop de ces personnes,
dont la vertu cruelle dégoûte le fiel &
l'orgueil sous un manteau d'hypocrisie,
qui (semblables aux Tigresses) *s'enflent
d'un triste orgueil*, selon l'expression de
M COWLEY, & font sortir de tous cô-
tez leurs taches, c'est à dire, le venin
qu'elles renferment au dedans.

They

94 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

*They swell with angry pride,
And call forth all their spots on every side.*

Mais je leur appliquerai d'abord cette petite Chançon.

Flatant son orgueil extrême ;
La Prude ose me damner,
L'hypocrite vient condamner
Ce qu'en secret son cœur aime.
Ah Prude ! tais-toi ;
J'en connois, j'en connois,
J'en connois des Prudes
Qui font pis que moi.

Ensuite je prouverai ce que je viens d'avancer, par des Vers d'OVIDE, qui ont eu l'approbation de tous les Siècles, & qui sont assez bien paraphrasés en François dans les *Oeuvres diverses du Sr. D.....* Voici les uns & les autres.

*Prima tuæ menti veniat fiducia, cunctas
Posse capi ; Capies : tu modo tende plagas.
Vere prius volucres taceant, æstate cicadae ;
Mænalius Lepori det sua terga Canis :
Fœmina quam juveni blande tentata repugnet,
Hæc quoque , quam poteris credere nolle,
volet.*

De Arte amandi. Lib. I. v. 270.

Tiens

Tiens pour grande maxime autant qu'indubitable,
Qu'il n'est point en amour de belle inexorable ,
Où les plus fiers objets s'humanisent enfin ,
Et l'Amour les écrit au Livre du Destin ;
Ce Dieu brûle leurs cœurs aussi bien que les nôtres,
Et triomphe à la fois & des uns & des autres.
Mais ce Sexe accessible aux amoureux soupirs,
Prend plus de soin que nous à trahir ses desirs ;
S'étudie avec art à sauver l'apparence ,
Et de tous ses transports cache l'impatience ;
Car enfin puis qu'il faut l'avouer entre nous ,
Si vos cœurs n'aimoient pas , belles , que feriez-
vous ?

Un jeune homme entraîné par son bouillant cou-
rage

Va du métier de Mars faire l'apprentissage ,
La Chasse ; les Chevaux , & mille autres emplois,
De l'amour sur son cœur affoiblissent les droits.
Mais à de tels emplois votre Sexe est contraire,
Aimez, belles, c'est tout ce que vous pouvez faire,
Votre ame d'elle-même incline à la douceur,
S'ouvre plus aisément à l'amoureuse ardeur ;
Votre tempérament produit votre tendresse,
Et vous réglez vos mœurs sur sa délicatesse.
Ainsi donc toi qui veux être heureux en amour ,
Aime , & sois assuré d'être aimé quelque jour.

PENELOPEN IPSAM, PERSTA MODO, OVID.
TEMPORE VINCES. de Arte
amandi l.

Eh, I. V. 479.

Eh, Mesdames les Prudes, souvenez-vous de ce petit Couplet de l'Abbé REGNIER :

Qu'à chaque Femme qu'on rencontre,
On pût parier pour ou contre;

Je le crois bien :

Mais que des deux côtez pariant même somme,
Bien tôt l'un des paris ne put ruiner son homme ;
Je n'en crois rien.

Et après avoir fait vos réflexions là-dessus, pour amortir un peu cet orgueil qui est la source de votre *Pruderie*, écoutez ce que dit *Uranie* dans la Scene 3. de la Critique de l'Ecole des Femmes.

„ L'honnêteté d'une Femme, dit-elle,
„ n'est pas dans les grimaces, il sied
„ mal de vouloir être plus sage, que
„ celles qui sont sages. L'affectation en
„ cette matière est pire qu'en toute au-
„ tre ; & je ne vois rien de si ridicule, que
„ cette délicatesse d'honneur qui prend
„ tout en mauvaise part, donne un sens
„ criminel aux plus innocentes paroles,
„ & s'offense de l'ombre des choses.
„ Nous voyons que celles qui font tant
„ de façons n'en sont pas estimées plus
„ Femmes de bien : au contraire leur
„ sévérité mystérieuse & leurs grimaces
affec-

„ affectées, irritent la censure de tout
 „ le monde contre les actions de leur
 „ vie; on est ravi de découvrir qu'il y
 „ peut avoir à redire. Et celles qui font
 „ plus les précieuses ne font pas tou-
 „ jours les plus sages“. En effet, ne fa-
 vons-nous pas, toutes réflexions faites,
 ce qu'on dit communément, quoi que
 trop généralement, *qu'il n'y a point d'hon-
 nête femme qui ne soit lasse de son métier,*
*que les belles femmes sont comme les gran-
 des Villes aisées à prendre & difficiles à
 conserver*; & que les vieilles & les lai-
 des, qui sont celles dont le corps des Pru-
 des est composé, ne sont ce qu'on ap-
 pelle communément *Sages*, que parce
 que la nécessité les y oblige. Il en est de
 même des hommes, car il y a aussi par-
 mi les hommes des Prudes, de ces gens
 qui font parade de Christianisme. J'en
 connois ici un entre autres, qui sous un
 grand Manteau pendant n'est Chrétien
 que pour insinuer des calomnies contre
 son prochain & pour le détruire, & de
 qui l'on peut bien dire ce que LA FON-
 TAINÉ dit de son *Hermite*.

— Sous sa houpelande

Logeoit le cœur d'un dangereux Paillard.

La différence c'est qu'il n'est pas si jeu-

G

ne

98 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
ne que Frere LUCE, mais laissons-là
ces sortes de gens.

Il n'y a courtoisie ne sen
En plait d'oïseuse maintenir,
Toujours doit li fumier pür,
Et Tahons poindre & maloz bruire;
Envious, envier & nuire.

CHRISTIAN de Troyes.

XXXIII. *Elle se leva.*] *Elle* pour *elle*.
Ce retranchement de l'*e* est ordinaire à
nos plus grands Poètes. RONSARD
a dit,

Madame but à moi, puis me bailla sa Tasse,
Beuvez, dit-elle, le reste où mon cœur j'ai versé.

C. MAROT, dans l'Épître de la belle
MAGUELONE, à son Ami PIERRE
de Provence.

— O Fortune indécente

Ce n'est pas or, ne de l'heure presente
Que tu te prens à ceux de haute Touche;
Et aux loyaux, qu'elle rancune te touche?

Et l'on voit dans le *Vergier d'honneur*
d'OCTAVIEN DE SAINT GELAIS
& d'ANDRY DE LA VIGNE, que
le premier *e* du mot *elle* est retranché,
pour éviter l'hiatus.

Pour.

Pourquoi vers nous soit en pleurant venuë
Sera'tle pas encore soûtenuë.

sera'tle pour sera elle.

XXXIV. *Ell' se leva.*] Voyez la remarque sur ce même mot dans la Strophe précédente.

XXXV. *Toute nuë en sa chemise.*] L'on voit ici un empressement qui montre que CATOS étoit, non seulement très-amoureuse, mais encore très-prudente; car si elle avoit perdu du temps à s'habiller, peut-être que quelque passant auroit appercû COLIN à sa porte, & jugez ce qu'on auroit pensé de cette BELLE BERGERE.

Non peccat, quacumque potest peccasse negare: Ovid.
Solaque famosam culpa professa facit. Amor.
lib. 3.

Celle-là ne péche point qui peut nier avoir péché, on n'est coupable qu'autant que ce qu'on a fait est connu. D'où vient le Proverbe François, Péché caché est à moitié pardonné. Et la maxime,

Aimez, mais d'un amour couvert
Qui ne soit jamais sans mystère;
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
C'est la manière de le faire.

On pourra dire avec quelque apparence de raison , que CATIN auroit mieux fait de n'aller point du tout ouvrir la porte à son Amant , & que sa prudence en cette occasion ne faisoit que l'exposer à un plus grand péril. Je l'avouë. Mais cependant , outre qu'il ne faut pas porter ses idées jusques où elles pourroient aller , c'est qu'elle avoit promis à COLIN de le faire entrer.

LA PROMESSE que m'avez faite
La tiendrez-vous ?

CATIN savoit qu'il n'y a rien de plus indigne ni de plus criminel , que de manquer aux promesses qu'on a faites , que si quelque chose doit être inviolable dans le commerce de la vie , c'est l'engagement de sa parole. En effet , ne la pas tenir , c'est être tout à la fois , & perfide & menteur. C'est pourquoi PINDARE dit dans un fragment que STOBE'E nous a conservé. *Le fondement de la plus grande vertu , ô Souveraine Vérité , c'est d'être fidèle à mes engagements , de ne les violer par aucun mensonge.* Je ne puis traduire la force du Grec ; ce sont peut-être les deux plus beaux Vers qui nous restent de toute l'Antiquité.

Αεχαι

Ἀρχὰ μεγάλας ἀρετᾶς ὄνασ' ἀλάθεια,
Μὴ πᾶσις ἐμὴν σύνθεσιν τραχεῖ πόλιν ψεύ-
δει!

Ainsi quel parti CATIN pouvoit-elle prendre, que celui de faire entrer COLIN? Car enfin c'est un crime évident que de violer ses promesses, & ce n'en est pas toujours un que d'avoir un homme dans sa Chambre, fût-ce la nuit. Je m'en rapporte hélas! à une infinité de femmes qui ont un homme même dans leur Lit, sans qu'il s'y passe la moindre chose, bien que ces hommes-là soient leurs *Maris*, c'est à dire, qu'ils ayent un droit dont les Amans sont privez, qu'on leur accorde par devoir ce que les Amans n'obtiennent que par faveur. En effet, pourquoi ne pas croire COLIN aussi pur dans ses affections pour CATOS, que l'étoit cet Amant dont il est parlé dans l'Idylle II. de THEOCRITE, lequel Amant dit à sa Maîtresse,

Καὶ μ' εἰ μὴ κὲ δέχεσθε τάδ' ἧς φίλα, ἢ
γὰρ ἐλαφρὸς.

Καὶ καλὸς πάντεσσι μετ' ἠθέοισι καλεῦμαι.
Ἐᾶδον τ' εἶκε, &c.

*Si vous m'eussiez reçu, j'aurois été satis-
fait;*

102 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
fait ; car de tous les jeunes gens , il n'en est
point de meilleur ni de plus facile que moi ,
& je me serois endormi paisiblement après
n'avoir fait que baiser votre belle bouche ,
mais si vous m'eussiez repoussé , & que la
porte ne m'eût point été ouverte ; assurément
vous auriez vû voler sur vous les flambeaux
& les haches.

Ne croiroit-on pas COLIN aussi pur
parce qu'il est un Amant moderne , &
que l'autre vivoit du temps des anciens
Grecs ? En vérité cette raison ne me pa-
roît point bonne. Je croi que les passions
inspirent par elles-mêmes certaine déli-
catesse ou certaine brutalité qui regne
dans l'homme indépendamment des Sié-
cles , & qu'ainsi COLIN pouvoit fort
bien ressembler au Berger de THEO-
CRITE. Enfin vû l'engagement où étoit
CATIN , il est évident par toutes les
circonstances du tems , du lieu , des per-
sonnes , sans compter les raisons qu'avoient
ces deux Amans d'être ensemble ; il est ,
dis-je , évident que si l'alternative étoit
mauvaise , CATIN prit du moins le parti
le moins mauvais. On n'a qu'à réfléchir
sur les différentes suites de cette alterna-
tive , pour être convaincu de ce que je
dis. Si CATIN n'ouvre pas la porte à
son Amant , voilà une Fille inquiète,
agi-

agitée, qui ne pourra dormir de toute la nuit. Son imagination lui fera regretter la douceur dont elle se prive & qu'elle auroit goûtée entre les bras de ce qu'elle aime. Sa tendresse lui fera craindre les effets que son refus aura pu produire. Voilà un Amant infidèle ou désespéré, quel trouble dans l'ame de CATIN ! en faut-il tant pour tomber dans des vapeurs terribles ? D'un autre côté COLIN prêt à mourir d'amour se trouve abandonné au plus violent désespoir. Le Diable toujours aux aguets, *circuit quærens quem devoret*, se servira peut-être de cet instant fatal pour porter COLIN à se pendre. S'il le fait n'est-ce pas un crime que CATIN aura sur sa conscience ? n'est-ce pas assez que de faire souffrir un Amant, faut-il encore avoir à se reprocher d'être la cause de sa mort ? Non, non, je le repete, CATIN a pris le meilleur parti, & si elle a fait une faute elle a pu dire

Forma mali levis est, & dum peccare necesse est

Molle nefas meditor.

XXXVI. *Toute nue en sa Chemise.*]
Quoi qu'il ne soit ici parlé que de *chemise*,
il ne faut pas croire que CATOS fut

104 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
 pieds nus & déchevelée. Ainsi le Père
 BOUHOURS auroit critiqué ce Vers par
 la même règle qu'il avoit critiqué l'Épi-
 taphe du Maréchal de RANTZAU. Je
 veux bien ici rapporter cette Epitaphe,
 pour la satisfaction des Lecteurs qui ne
 la sauroient pas. Il faut, avant que de
 la lire, être informé que ce Général a-
 voit perdu à l'Armée un de tout ce qu'un
 homme peut avoir deus.

Epitaphe du Maréchal de RANTZAU,

A U T O M B E A U.

Du corps du Grand RANTZAU tu n'as qu'une
 des pars,
 L'autre moitié resta dans les plaines de Mars,
 Il dispersa par tout ses membres & sa gloire,
 Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur,
 Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
 Et MARS ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

*La Ma-
 nière de
 bien pen-
 ser dans
 les Ou-
 vrages
 d'Esprit.
 Dialog.
 I. p. 84.
 Edit. de
 Holland.*

Le délicat *Jesuite* trouve la pensée
 fausse, „ parce, dit-il, qu'outre le cœur
 „ on lui laissa le poumon & le foye en-
 „ tiers, *sans parler du reste*“. Ainsi, au-
 roit dit cet admirable Critique, cette
 expression, *toute nuë en sa chemise*, ne dit
 pas tout; puis que CATIN avoit sans
 doute pris ses mulles pour aller à la por-
 te, & qu'elle n'étoit pas sans avoir du
 moins

moins un petit bonnet sur la tête; voila ce que c'est que de savoir *la Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit.*

XXXVII. Nuë.] *Quo nudus magis est, hoc minus alget amor.* „Plus l'amour „ est nud, moins il a froid“. D'ailleurs, je ne doute pas que CATIN ne fût comme Madame YSABEAU DE NAVARRE dont CLEMENT MAROT dit dans une Epigramme,

Soit en Drap d'or entier ou découpé,
Soit son gent corps de toile enveloppé,
Toujours sera sa beauté maintenuë;
(Mais il me semble (ou je suis bien trompé)
Qu'elle seroit plus belle toute nuë.

On voit aussi par ces Vers, que le Feminin adjectif *nuë* étoit en usage du temps de CLEMENT MAROT. Son adjectif masculin, c'est *nud*, qui vient du Latin *nudus*.

XXXVIII. *En sa chemise.*] Puis que l'habile homme qui a eu soin à Paris de l'Edition de BOILEAU, faite en 1713. a marqué que *la Fontange est un nœud de ruban que les femmes mettent sur le devant de la tête, &c. p. 78. de l'Ed. de Holl.* je n'ai garde d'oublier ici que *la Chemise est un vêtement de toile qu'on met d'ordinaire immédiatement sur la peau, & qui n'est pas*

tout-à-fait le même pour les femmes que pour les hommes Je dis que c'est un vêtement de toile qu'on met d'ordinaire sur la peau. *D'ordinaire*, parce qu'on porte quelquefois sous la chemise de petites camisoles de fine flanelle qui est extrêmement douce ; cela se pratique sur tout en Angleterre & en Hollande, pour se préserver des Rhumatismes. J'ajoute qu'il n'est pas tout à fait le même pour les femmes que pour les hommes. Ce qui est si vrai, que les Anglois ont deux termes pour exprimer cette différence ; ils appellent *Shirf* la Chemise d'un homme, & *Smoak* ou *Sbift* celle d'une femme ou d'une fille.

Il y a des Pais où on couche avec la chemise, d'autres où on la quitte pendant la nuit, & où quelquefois même on ne la reprend point pendant le jour. C'est de cette manière qu'en usent plusieurs femmes Allemandes en Hiver, parce que la doublure de leurs habits est une peau de Lapin velue & bien passée. Les Parisiens prononcent le *che* de *chemise*, comme ils le prononcent dans *cheval*, dans *cheminée* : mais les Normands le prononcent comme si le *ch* avoit la valeur de la consonne *K*. ainsi ils prononcent *Kemise*, de même que les Parisiens prononcent *question*.

Nos Kemises étoient trop courtes,
L'on voyoit nos affutjeaux;

dit M. LE MERCIER, dans la Chan-
son qui précède celle de *Madame SAINTE ELISABETH*.

On dit pour marquer l'extrême pau-
vreté d'un homme, il n'a que *la chemise sur le dos*. Et pour faire connoître qu'on ne veut rien épargner pour poursuivre une affaire, on dit, *j'y mangerai jusques à ma chemise*. C'est ainsi que s'étoit exprimée une Sœur de SCARRON, & c'est sur cette expression que ce Poëte fit contre cette Sœur l'Epigramme suivante.

Grand nez digne d'un camouflet,
Belle au poil de couleur d'Orange,
Machoire à recevoir soufflet,
Portrait de quelque mauvais Ange;
Face large d'un pied de Roi,
Gros yeux à la prunelle grise,
Tu veux donc plaider contre moi,
Jusques à manger ta chemise ?
Ah ! si tu gardes ton serment,
Soit que je gagne ou que je perde,
Que j'aurai de contentement
A te voir manger de la merde.

On voit par cette Epigramme quel avan-
tage il y a d'être Poëte Burlesque, il n'y
a rien qu'on ne puisse mettre en œuvre,

Au

Au reste, ceux qui voudront s'instruire plus à fond des usages où l'on employe le mot *chemise*, n'ont qu'à lire ce que MM. DE L'ACADEMIE FRANÇOISE en rapportent dans leur Dictionnaire, & ce que le Critique de cet Ouvrage a dit sur ce mot.

XXXIX. *La porte ouvra.*] COLIN étoit bien plus heureux qu'OVIDE, qui nous dit, dans la 8. *Elegie*, du 3. Livre des *Amours*, v 23.

*Ille ego Musarum purus Phœbique Sacerdos,
Ad rigidas canto carmen inane fores.*

„ Moi chaste Ministre d'APOLLON
„ & des MUSES ; je chante inutile-
„ ment des Vers devant une porte qu'on
„ me tient impitoyablement fermée.

COLIN étoit encore plus heureux que THEOCRITE, qui après avoir achevé sa Chanson, dit à sa Maîtresse.

Idyll.
III.

Αλγέω τὰν κεφαλάν, τίν δ' ἔ μέλει, ἔκει
αἰδῶ,
Κεῖσεῦμαι ᾗ πεσῶν, καὶ τοὶ λύκει ᾧδε μ'
ἔδονη.

*La tête me fait mal, mais vous vous en inquiétez peu ; je ne chante plus. Je vais
me*

me coucher à votre porte, & assurément que les Loups me mangeront.

Voyez la Remarque sur le mot *porte*, de la Strophe II.

XL. *Ouvra*.] C'est ici que les envieux vont triompher, *ouvra*, diront-ils, quel barbarisme ? Quelle ignorance dans l'Auteur, de ne savoir pas qu'on doit dire *ouvert* & non *ouvra* ? A ces gens-là, je ne répons rien, je me contente de les renvoyer à leur Patriarche *Zoile* d'impertinente mémoire, qui fut brûlé tout vif, ou lapidé, ou tout au moins mis en croix pour avoir critiqué HOMERE.

*Ingenium Magni livor detrectat HOMERI,
Quisquis es ex illo, ZOILE, nomen habes.*

Pour les honnêtes gens qui pourroient blâmer l'usage de cette terminaison, je dirai,

I. Qu'*ouvra* est un mot François, mais de l'idiome Parisien & Savoyard, qui aime, de même que le *Dorien* chez les Grecs, à faire dominer l'*A* par tout.

II. Que les plus grands Poètes n'ont pas fait difficulté de se servir de différens idiomes, mais encore d'allonger des mots, de les raccourcir, de changer leurs terminaisons, leurs genres, de faire

faire même de nouveaux mots, comme on peut le voir, je ne dis pas chez les Grecs & les Latins, qui en fourniroient mille exemples, sur tout les premiers, mais je dis chez les plus fameux Poètes François; qu'on lise les SAINT GELAIS, HEROËT, LE MAIRE, les MAROTS, il n'y a point de pages où l'on ne trouve des exemples de ces nobles hardiesses.

Il est vrai que depuis le Règne de Louis XIII. la Poësie Françoisë ne s'est plus donnée tant de licence. BOILEAU louë MALHERBE de ce qu'on lui en a principalement l'obligation; j'avouë que la Poësie un peu plus châtiée qu'elle ne l'étoit dans ce temps-là, n'en est que plus belle, mais aussi il faut convenir que nous avons donné dans un excès vicieux; & qu'à l'égard de la rime, sur tout, nous avons poussé le scrupule jusques au déraisonnable, & au puéril. Avons-nous de la Raison de trop, je vous prie? Pour asservir nos pensées les plus justes à la bizarrerie d'un son, devons-nous préférer les oreilles à l'Esprit? Par une règle dont l'usage a d'abord quelque chose d'agréable, mais qui à la longue rend la Poësie fade & ennuyante; je veux dire la règle de mêler les

Vers

Vers masculins avec les féminins, nous nous privons de faire des Poèmes Épiques, qui sont pourtant ce que la Poësie peut produire de plus beau ; en effet, la Poësie n'étant qu'une espèce de Musique, il est naturel que ses cadences toujours égales, finissant toujours de même, deviennent à la fin désagréables. Conservez les mêmes mesures, mais que les terminaisons varient. Privez déjà de l'inversion des mots, ne voyons-nous pas que le retour des rimes nous jette dans une uniformité fade & désagréable, dans une monotonie ennuyeuse ? Il ne faut pas croire que ce que je dis ici touchant les Poèmes Épiques, soit sans fondement, l'expérience le prouve assez, & un homme de bon goût, je croi que c'est l'Abbé de BELLE-GARDE, l'a remarqué comme moi. Feu M. l'Archevêque & Prince de Cambrai étoit aussi de ce sentiment, M. de LA MOTTE, qui malgré son Iliade, ses Fables, ses Tragédies &

Les Roques corneurs de leurs Vers incommodes,

a une Cour qui l'honore comme le Prince du Parnasse François, M. de LA MOTTE, dis-je, dont *l'esprit comprend tous les Esprits*, pense la même chose. Et
il

il y a quelque temps que chez Mylord TABULATI le Docteur PONGHIUS foûtint auffi, & prouva fort bien contre l'*Auteur du Misanthrope*, que ce feroit un grand avantage à la Poësie Françoisè de bannir la rime de chez elle. On cita l'exemple des Anglois qui ont délivré leur Poësie de cet esclavage. N'y a-t-il donc, que l'*Angleterre* où la liberté ait droit de perfectionner toutes choses?

Il est vrai que les plus grands Hommes de notre Siècle, ont bien senti que la Poësie Françoisè étoit plus propre à des Ecoliers qu'à des gens raisonnables. C'est pourquoi ils ont mieux aimé ou prendre le parti de ne point faire de Vers, ou celui d'imiter le stile de MARROT.

LA FONTAINE, par exemple, n'a pas crû qu'une syllabe de plus ou de moins, qu'un son foible ou entier dans un mot, dût pour une demie heure inquiéter un homme de bon sens, & arrêter tout court sa Raison & ses pensées. Quelle folie en effet ! qu'un I ou qu'un A puisse interdire toute l'imagination d'un Poète ?

Je fai qu'on peut m'objecter l'autorité de MM. de PORT-ROYAL, qui ont dit que la rime étoit une des plus grandes

des

des beautez de la Poësie Françoise, mais je fai aussi (si je puis me servir d'un Proverbe,) que tout ce que ces Messieurs ont dit, n'est pas mot d'Evangile, témoin cent & une Propositions qu'on vient d'extraire d'un de leurs Livres, & parmi lesquelles, s'il s'en trouvoit une seule qui fût conforme à l'Ecriture Sainte, il faudroit brûler la Constitution qui les condamne.

Voyons la peinture que les Anciens nous font d'un Poëte.

———— Putes hunc esse Poëtam

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus hono-
rem.

HORAT.
Sat. 4.
Liv. I.

Croyez celui-là Poëte qui joint à un heureux génie un Esprit sublime, & qui manie tous ses sujets avec dignité. C'est celui-là qu'on doit honorer du nom de Poëte. On voit par cette définition que le Poëte n'est pas celui qui va se refroidir sur une syllabe ou sur le son d'un mot, mais celui qui s'affranchit de ces minuties où les BOILEAUX ont trouvé leurs suplices & tant d'autres, qui sans ce qu'ils ont pris des Anciens, auroient plutôt été des rimailleurs que des Poëtes.

H

Je

114 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Je demande , par exemple , ce qu'on doit penser de l'Epithete qui finit le 3. de ces Vers.

Boileau ,
Discours
au Roi.

Et j'approuve les soins du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit souffrir qu'un Artisan grossier
Entreprît de tracer d'une main *criminelle*
Un Portrait rétervé pour le Pinceau d'APELLE.

Que veut dire là ce *criminelle* ? Quoi, parce qu'un Peintre n'est pas aussi habile qu'un autre, sa main est *criminelle* d'*entreprendre* (prenez garde à ce mot) de tracer un Portrait ; assurément si cette Epithete a quelque sens qui doive empêcher de la condamner, il faut un Commentaire pour le faire entendre ? Voilà ce que produit la rime. En voici encore un autre effet. Dans les Bergeries de RACAN, un Berger rencontrant celle qu'il aime dans un Bois, lui dit :

Quel miracle de voir en ce lieu triste & sombre,
Une Déesse en Terre, & le Soleil à l'ombre !

Peut-on voir quelque chose de plus pitoyable ? Mais RACAN avoit besoin de deux Vers feminins , le Bois lui présente l'idée de *sombre*, *ombre* est admirable pour y servir de rime, allons, coufons-les ensemble, *faciam bene venire*.

On

On ne finiroit jamais si l'on vouloit s'étendre sur les mauvais effets que la rime a produits ; terminons cette remarque en justifiant par des exemples l'usage d'*ouura*.

Tout le monde fait que les terminaisons en *ai* pur, dans les verbes, se prononcent comme *é*.

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en a'allumai.

RACINE, *Andr.* Sc. 4. Act. 1.

Au lieu que dans les substantifs, *ai* garde sa prononciation naturelle.

Cependant T. CORNEILLE, dans la Comédie intitulée *l'Amour à la Mode*, dit,

Le coup à mon amour sera rude, il est VRAI,
Mais dussai-je en mourir, je vous OBEÏRAI.

Et plus bas,

Encor qu'en croyez-vous tout de bon ?

R. Je ne SAI,

Mais il est excusable enfin s'il m'a dit VRAI.

D'où vient que T. CORNEILLE a fait ainsi rimer ces deux mots, c'est qu'il a parlé comme on parle dans son País, qu'il a suivi l'idiome *Normand*.

116 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Mais, dira-t-on, dans les Vers que vous venez de rapporter, il ne s'agit pas du changement d'une lettre comme dans *ouura*, où *i* est changé en *a*. Je prétens que puis que la rime dépend de la prononciation, ce que je viens de dire, fait absolument à ma cause, mais s'il ne faut que donner l'exemple d'une lettre changée en une autre lettre, en voilà :

Mortuus est Papa PAULUS,
Qui estoit grand & espaulus.

dit JEHAN MOLINET à Maître DAVID WALLE; & plus bas,

Si vis vivere honeste
Tant en Yver comme en Esté,
Fuge fatuos cum quibus
On te tiendra pour *Coquibus*.

L'on voit dans ces Vers que *Espaulus* est mis pour *Espaulé*, & *Coquibus* pour *Coquin*; de sorte que dans le premier l'*e* est changé en *us*, & dans le second l'*n* est changée en *bus*. Et pour réfuter ici l'autorité de MOLINET, duquel CRETIN a dit que *les impulsions bruyent en formes de Canon*, on diroit en vain que les Vers que je viens de citer sont macaroni-

roniques, car quand même j'en conviendrois, il fera aisé de voir par la Pièce même d'où ils sont tirez, que le second Vers doit être tout François, comme le premier doit être tout Latin, ainsi qu'ils sont en effet l'un & l'autre dans tout le reste de la Pièce. Ce qui prouve indubitablement, que c'est par une licence indépendante de la licence Macaronique, que MOLINET a changé ainsi les dernières lettres de *Espaulé*, & de *Coquin*. Mais je veux que cela ne soit pas, que répondra-t-on à l'exemple suivant :

Non, l'amour que je sens pour cette jeune VEUVE
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui

TREUVE.

dit M O L I E R E dans la plus belle de Le Mi-
santhrops
ses Pièces. . . M O L I E R E, que B O I - Act. I.
Sc. I.
L E A U même reconnoît pour un rare & Sc. I.
fameux Esprit, pour un homme que la
rime venoit chercher, & qu'on ne vit jamais
broncher au bout du Vers. Sat. 2.

Or, si ce grand Homme n'a pas fait difficulté de changer un *o* en *e*, de mettre *treu* pour *trou*, pourquoi notre Poëte n'aura-t-il pû mettre *a* au lieu d'*i*? Il l'a pû sans doute, & ceux qui le condamnent ignorent ce beau mot de C I -

118 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
CERON Orat. Cap. 23. p. 478. *Non in-
grata negligentia hominis de re, magis quam
de verbis, laborantis.* Ils ignorent aussi
qu'il y a moins de gloire, à suivre les
Modernes qu'à imiter les Anciens.

*Quorum in hac re imitari negligentiam ex-
optat,
Potius quam istorum obscuram diligentiam.*

TERENCE. Prol. de l'Andr.

Enfin, quand même notre Auteur ne
feroit pas justifié par tout ce qu'on vient
de lire, toujours ne peut-on pas dire
qu'*ouvra* est un *Solecisme*, puis qu'un
Solecisme est, selon la définition de
CRENIUS, dans ses Notes sur un Dis-
cours de BUDE'E, „ Une construction
„ vicieuse des Parties d'Oraison con-
„ traire aux règles de la Syntaxe, &
„ condamnée par l'usage de ceux qui
„ parlent bien“. *SOLOECISMUS est
vitiosa partium Orationis constructio, regu-
lis syntacticis contraria, nec usu recte lo-
quentium adprobata.*

XLI. *Marchez tout doux, parlez tout
bas.*] Remarquez combien ce stile est
simple & naturel.

————— *Ille profecto*
Reddere personæ scit convenientia cuique.

Art.
 Poët.
 HORAT.

Quand je me représente ici CATIN ouvrant la porte à son Amant, il me semble voir la Beauté que *Loris* nous peint sous le nom d'*Oyseuse*, & qui ouvre aussi la porte du Verger à l'Amant qui cueillit la Rose. Cet Amant dit,

Me l'ouvrit une Pucelette,
 Qui assez étoit cointe & nette,
 Cheveux eut blons comme ung bassin,
 La chair plus tendre qung Pouffin,
 Front reluysant, sourcils vœultis,
 L'entreœil si n'estoit pas petit,
 Ains fut assez grand par mesure,
 Le nez eut bien fait par droicteure,
 Les yeux eut vers comme faulcons,
 Pour faire l'envie à tous homs,
 Douce allaine eut & favourée;
 La face blanche & coulourée,
 La bouche petite & grosseite,
 Et au menton une fossette,
 Le col fut de bonne moyson,
 Gros assez & long par raison,
 Si n'avoit tache ne malon,
 N'y eut jusques en Ihierusalem,
 Femme qui si beau col portast,
 Poly estoit semblant au tast,

120 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

La gorge elle avoit auffi blanche,
Comme la noix est deffus branche,
Quand il a freschement negé:
Si eut le cueur bel & rengé;
Ne convenoit en nulle terre,
Nul plus beau corps en femme querre.

ou celle dont il dit,

Tendre eut la chair comme rosée,
Simple fut comme une Epousée,
Et blanche comme fleur de lys,
Visaige eut bel, doux & alis;
Elle étoit gresie, alignée,
N'étoit fardée ne pignée,
Car elle n'avoit pas métier,
De soi farder ne affaitter.

Au reste de ces deux expressions, *Marchez tout doux*, *parlez tout bas*, la dernière est encore en usage, & la première a vieilli. On dit *marchez doucement* & non pas *tout doux*. Parce que *Doux*, qui anciennement étoit pris adverbialement, de même que *bas* l'est encore aujourd'hui, n'est plus à présent pris que substantivement. Surquoi il est bon de remarquer que quoi qu'on dise *bassément*, *bassément* n'est pas un synonyme de *bas* adverbe, on ne pourroit pas dire *parlez bassément*, comme on dit *parlez doucement*.

cement. Il faut dire *parlez bas*. *Bassement* est bien un adverbe qui vient du substantif *bas*, en Latin *humile*, *serpens*, *reptans*; mais *bassement* est un adverbe technique. On ne l'emploie qu'en morale, où l'on dit fort bien, *c'est un homme bassement flateur*. C'est *un homme bassement livré à la Cour*. Et on ne pourroit pas dire, *c'est un homme bas flateur*, *bas livré*. Je pourrois sur ce sujet entrer dans une discussion très-curieuse, où je rendrois raison de choses dont les Grammairiens ordinaires ne rendent aucune que l'autorité de l'usage. Ils croient qu'ils ont dit la chose du monde la plus sensée, quand ils ont cité un

si volet usus

Quem penes arbitrium est & jus & norma loquendi;

sans faire attention que cela ne prouve que leur ignorance, puis qu'en effet,
 „ il y a lieu de douter, ainsi que le re-
 „ marque le R. P. DU CERCEAU,
 „ *Reflex. sur la Poës.*, si le principe de
 „ l'usage auquel on raporte tout dans les
 „ bizarreries prétendues de la Langue,
 „ ne suppose pas lui-même un principe
 „ ultérieur, & s'il n'est pas fondé sur
 „ quelque raison. . . . Je suis persuadé,
 „ ajoute ce R. Pere, que les irrégulari-

„ tez même les plus bizarres , en fait de
 „ langage , ont un principe caché que
 „ peu de gens pénètrent“. C'est ce prin-
 cipe que je pourrois développer ici ; mais
 il y auroit tant de choses à dire que ce se-
 roit plutôt une Dissertation qu'une re-
 marque.

XLII. *Mon doux Ami.*] Ce *doux* est
 bien choisi. En effet, qu'un Amant est
 un *Ami* bien *doux* ! quel bonheur ! s'il
 étoit aussi un *Ami* bien solide. Mais il
 est très-difficile que l'amitié succède à
 l'amour , d'ordinaire l'*Ami* disparoît
 quand l'Amant se retire. C'est un mal-
 heur , je voudrois qu'on eût assez de rai-
 son pour faire d'un amour expirant une
 amitié éternelle.

Ce qui en empêche, je croi, c'est que
 la nature de l'amitié est bien différente
 de celle de l'amour. Pour faire connoi-
 tre ceci, je vais rapporter un fragment
 d'une belle Lettre, qui m'est heureuse-
 ment tombée entre les mains. „ L'a-
 „ mitié n'est autre chose qu'une incli-
 „ nation, qu'un penchant qui vient de
 „ la conformité des mœurs qui se trou-
 „ ve entre deux personnes, d'où il faut
 „ remarquer que l'amitié ne se forme or-
 „ dinairement que par l'usage de la con-
 „ versation, quoi qu'il se trouve de si
 „ belles

„ belles phyfionomies , que le premier
 „ coup d'œil fait presque tout en leur
 „ faveur. *L'amour* au contraire , fans
 „ rien examiner , se glisse impercepti-
 „ blement dans le cœur. Pour donner
 „ quelque'idée de la rapidité avec la-
 „ quelle il y pénètre , il faut s'imagi-
 „ ner que le cœur est composé de par-
 „ ties très-combustibles , & que depuis
 „ les yeux , fans parler des autres sens ,
 „ il y a jusques à lui comme une trai-
 „ née de poudre ; de sorte qu'il ne faut
 „ qu'une étincelle ou qu'un petit rayon
 „ de beauté , qui venant à frapper l'œil ,
 „ fait bien-tôt du cœur un incendie.
 „ *L'amour* entre donc , comme vous
 „ voyez , par les sens , c'est ce qui fait
 „ qu'il est accompagné de troubles , de
 „ transports. Au contraire , la manié-
 „ re dont l'amitié entre dans le cœur est
 „ douce & tranquille , parce qu'elle
 „ passe auparavant par l'esprit , & que
 „ toutes les opérations du jugement ne
 „ se font que dans le sein d'une paix
 „ profonde.

Cette Lettre avoit dit auparavant ,
 „ que l'amitié est fille de deux Meres ,
 „ l'estime & la *sympathie* , qu'elles tra-
 „ vaillent ensemble avec une si grande
 „ dépendance pour la produire , que
 „ l'ami-

124 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

„ l'amitié ne peut être ni tendre ni so-
„ lide sans la coopération de l'une & de
„ l'autre. *Que* de même que l'estime
„ est stérile en matière d'amitié, si la
„ sympathie ne la rend féconde, par le
„ rapport qu'elle lui fait sentir entre la
„ personne qui doit être aimée, de mê-
„ me la sympathie n'est qu'un accord de
„ mauvaises humeurs, si l'estime n'en
„ a jetté les premiers fondemens; qu'en
„ un mot, l'estime sans la sympathie
„ n'a rien de tendre, la sympathie sans
„ l'estime n'a rien de bon, puis qu'on
„ ne peut aimer avec justice, tout ce
„ qu'on ne peut estimer avec raison.

Ceci fait voir combien ces paroles,
mon doux ami, nous marquent de per-
fection dans la tendresse de COLIN &
de CATOS. Qu'ils étoient heureux!
puis qu'ils réunissoient l'un pour l'autre
tout ce que l'estime, la sympathie, la
beauté peuvent produire de meilleur, de
plus agréable. On ne pouvoit leur ap-
pliquer la Maxime qui dit, que *de deux*
personnes qui s'aiment, il y en a toujours
une qui est la dupe de l'autre; l'on voit
par ce qu'ils font qu'ils s'aimoient d'a-
mour, & par ce que CATOS dit, qu'ils
s'aimoient d'amitié. Ainsi toute super-
cherie étoit bannie de leur commer-
ce.

ce. C'est ainsi que nos devanciers aimoient.

Dans ce bon temps qu'un train d'amour régnoit,
Qui sans grand art & dons se démenoit.

Ce qui se voit par l'usage qu'ils faisoient du mot *ami* & du mot *amie*, ils employoient toujours l'un & l'autre pour marquer l'Amant & la Maîtresse. C'est de cette manière que MAROT dit dans un Rondeau, où il incite une jeune Dame à faire Amy.

A mon plaisir vous faites feu & flame,
Parquoi souvent je m'étonne, Madame,
Que vous n'avez quelqu'amy par amours,
Au Diable l'un qui fera ses clamours.
Pour vous prier quand ferez vieille lame.

Dans la Comédie d'EUGENE, faite par
JODELLE, GUILLAUME dit
d'ALIX,

Monfieur, pour elle, grand mercy, Act. dern.
M'amie faites bien ainsi.

Mais on ne peut en donner un plus bel exemple que celui-ci, pris d'un Poème d'HEROËT qui a même pour titre de la parfaite Amie, c'est du Livre I.

Puis

Puis que l'*amy* qui l'Esperit possède,
 Corps & beauté de moy s'*amie* cède,
 A qui n'en chault.

Au reste, la propriété du terme *Doux*, pour marquer combien le cœur aime, & combien il est ravi d'aimer, se peut remarquer, en ce que les *Mystiques* le conservent toujours dans les expressions même d'où l'usage ordinaire l'a banni.

XLIII. *Car* *si*.] MM. DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, ne disent point dans leur excellent Dictionnaire, ce que c'est que *car*, s'il est de la nature des prépositions, ou des particules. Il semble même qu'ils ne veulent pas le reconnoître pour un mot, puis qu'ils se contentent de dire, **CAR**, *qui sert à marquer la cause, la raison, les conséquences dans la suite d'un discours, d'un raisonnement,* au lieu de dire **CAR**, *mot qui sert,* &c. On auroit espéré, puis que **CAR** est si utile, que ces Juges du beau Langage l'auroient traité plus honnêtement. Il n'y a que cinq ou six lignes sur son chapitre, au lieu qu'il y a plusieurs grands articles sur *si*, que ces MM. ont soigné de faire connoître pour une *conjonction & particule conditionnelle*. Cela fait voir que les Ouvrages des plus grands Hommes
 ne

ne sont pas exempts de partialité.

XLIV. *Mon.*] De même que *son*, *sa*, *ses*, *leurs*, viennent du pronom possessif Latin, *suus*, *sua*, *suum*, ainsi *mon*, *ma*, *mien* ou *mienne*, viennent du pronom *meus*, *mea*, *meum*; comme on peut le voir dans DANET, TACHARD, CALEPIN, &c.

D'ailleurs, on peut faire une Observation très-curieuse sur ce pronom, je croi que je suis le premier qui l'ai faite, du moins ne sai-je personne qui en ait écrit avant moi. C'est que dans presque toutes les Langues vivantes ce pronom commence toujourns par une M., par exemple, on dit en Latin, *meus*, *mea*, *meum*, en François, *mon*, *ma*, *mien*, *mienne*, en Italien *il mio*, *la mia*, *il mio*, en Espagnol, *el mio*, *la mia*, *lo mio*, en Anglois, *my*, *myne*, en Hollandois, *myn*, *myne*, en Allemand, *mein*, *meine*.

XLV. *Papa.*] Terme enfantin qui veut dire *Pere*, mais qui amene avec lui une certaine idée de douceur, de complaisance & de bñignité.

XLVI. *Vous entend*] VOUS: afin que COLIN songeât particulièrement à lui.

XLVII. *Morte je suis.*] CATIN donne ici l'idée d'un Pere sévère, jusqu'au

qu'au parricide ; MORTE JE SUIS, il ne se donnera pas le temps d'écouter la moindre raison, apprendre que sa Fille est avec un Amant, & tuer cette Fille, c'est une même chose pour ce Pere cruel. D'où vient se fert-elle donc du mot PAPA ? C'est pour mitiger cette idée de cruauté. Afin que son Amant ait toute la prudence & toute l'attention qu'il doit avoir, elle est obligée de lui faire connoître l'extrême sévérité de son Pere ; mais parce que c'est de son Pere dont elle parle, il faut qu'en bonne Fille elle tâche d'affoiblir l'impression desavantageuse qu'elle en pourroit donner. Admirez comme le Poète observe les bienfécances, comme il mêle utilement des préceptes pour les mœurs. Mais l'on voit par ce que fait ici CATIN combien l'amour a de pouvoir sur le cœur d'une fille, puis qu'au risque (cela fait trembler) d'être tuée par son propre Pere, elle reçoit de nuit son Amant dans sa Chambre. *Proprium est Virginis metuere semper*, dit St. AMBROISE: ce Pere ne s'y connoissoit pas, ou CATIN avoit un courage bien au dessus de sa condition: peut-être aussi étoit-ce la cruauté de son Pere qui la rendoit plus entreprenante, car l'on
fait

fait qu'on néglige souvent de faire ce qu'on a le pouvoir de faire, & que la gêne irrite les passions.

Cui peccare licet, peccat minus, ipsa potestas OVID.
Semina nequitiae languidiora facit. Amor.
 lib. 3.
 Eleg. 7,

Cependant quel parti prendre ? Si on laisse une fille dans une entière liberté, il se trouve trop d'occasions d'échouer pour qu'elle puisse les éviter toutes; si on lui laisse une liberté médiocre, elle saisit avec d'autant plus d'avidité le moment favorable, que ce moment est rare pour elle; si elle est enfermée, son imagination travaille tant, & le Diable est si fin, qu'il lui fait bien trouver quelque moyen de perdre une chose, de la perte de laquelle on lui fait avoir une si grande idée par la captivité même, où on la retient.

La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles, Le Rossignol.
 Les surveillans, les verroux & les grilles,
 Sont une foible digue à leur tempérament.
 A douze ans aujourd'hui, point d'AGNES à cet âge.
 Fillette nuit & jour s'applique uniquement
 A trouver les moyens d'endormir finement
 Les argus de son pucelage.

130 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Aussi dans les Vers Latins que nous venons de citer, OVIDE ne dit pas qu'une fille qui n'est point gênée *non peccat*, ne péche point, mais seulement *peccat minus*, péche moins. De sorte qu'on peut dire des Peres, ce qu'un Jurisconsulte dit des Maris.

Conte de
la Fontai-
ne, le
Mître
d'Ecole,

Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit
De garder du Loup leur Oüaille,
Un Berger en a cent; des hommes ne sauront
Garder la feule qu'ils auront.

Le meilleur parti qu'on puisse donc suivre à cet égard, c'est d'inspirer à une fille de vrais sentimens d'honneur, & bien faire attention à ce que dit ARISTE dans l'*Ecole des Maris*.

Act. I. S. I. Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté,
On le retient fort mal par trop d'austérité;
Et les soins défiants, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes & des filles;
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.

Que si par malheur cela manque, il ne faut pas toutefois qu'un Pere tuë sa fille, ni un Mari sa femme, car si cela étoit, la femme au moins prétendroit avoir le même droit à l'égard de son
Mari,

Mari, eh! que deviendrait alors la Société? Il faut donc seulement plaindre les cœurs dont l'amour se rend Maître, & pardonner ce qu'en pareil cas on auroit peut-être fait soi-même.

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être,
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,

Se regarde soi-même en sévère Ceuseur.

Mais graces à l'humanité qui regne parmi des Peuples aussi polis que nous le sommes, je n'ai pas besoin de m'étendre là-dessus, l'expérience prouve assez que les Peres sont indulgens & les Maris benins.



QUATRIÈME STROPHE.

25. *Le Galant qui fut honnête*

Droit se coucha,

Entre les bras de sa Belle

Se reposa.

Ab! je n'ai pas perdu mes peines,

30. *Aussi mes pas,*

Puisque je tiens celle que j'aime

Entre mes bras.

R E M A R Q U E S.

XLVIII. **L** *E Galant.*] A ce que j'ai déjà dit de ce mot dans mes dernières Remarques sur la seconde Strophe, l'on peut ajouter ce qui suit. C'est que bien que *Galant* soit en quelque manière synonyme avec *honnête*, comme néanmoins il emporte quelque chose de plus, je n'approuve pas trop qu'on le joigne aux noms propres des Savans, en disant, par exemple, le *Galant BENTLEY*, ou bien comme on le lit à la page 151, de *l'Hist. Crit. de la Répub.*

Répub. des Lett. du Docteur BENTLEY qui est trop Galant homme pour, &c. Il me semble que *Galant & Docteur* ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à moins que par *Docteur* on n'entende ces petits Abbez qui ont pris un Bonnet de Sorbonne, & qu'on appelle *Doctores non docti* : mais lors que par *Docteur* on entend un homme qui fait le Grec, le Latin, l'Hebreu, qui fouille dans l'Antiquité, qui connoît mieux Rome & Athenes qu'il ne connoît Paris ou Londres, je ne puis souffrir qu'on joigne à son nom l'Epithète de *Galant*. Il me semble que ce mot, qui par tout ailleurs nous donne une idée avantageuse de la personne à qui on le joint, ravale ici l'idée qu'on a d'un Savant, & je crois que de dire le *Galant BENTLEY*, le *Galant MASON*, le *Galant GRONOVIVS*, le *Galant BURMAN*, c'est tomber dans une faute plus grossière que celle où tomba cet étourdi de Colonel, qui disoit que *Monsieur de Turenne étoit un fort joli homme*, & qui pour cette impertinente expression, mérita que son Pere lui répondit, & vous, mon Fils, *vous êtes un fort joli Sot*, de parler ainsi d'un des plus grands Hommes que la France ait produit. En effet, le nom seul d'un grand

134 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
Homme en fait l'Eloge. Aussi voyons-
nous que dans l'Épître que BOILEAU
adresse à Mr. ARNAULD, ce Poète
n'ajoute aucune Épithète au nom de ce
Docteur.

Oui, sans peine, au travers des Sophismes de
CLAUDE,
ARNAULD, des Novateurs tu découvres la fraude.

En un autre endroit :

N'en doutons point, ARNAULD, c'est la honte
du bien.

Plus bas encore :

Moi-même, ARNAULD, ici qui te prêche en
ces Rimes.

XLIX. *Qui.*] C'est un de ces pro-
noms que les Grammairiens appellent
relatifs. QUI, se met fort bien pour le-
quel, laquelle, lesquels & lesquelles ; ain-
si l'on voit qu'il est aussi bien en usa-
ge pour le masculin & le neutre, pour le
nombre singulier, que pour le nombre
plurier.

Je te laisse à penser si sur cette matière,
Il voudroit me tromper, lui QUI me considère.

MOLIERE.

Le

Le voilà au masculin & au singulier.

Je la voi (*la satire*) qui pleine d'audace,
Chassant mille Auteurs du Parnasse.....

LA MORTE.

Voilà *qui* au féminin & au singulier.

.... Que verrois-je, & que pourrois-je apprendre,
QUI m'abaisse si fort au dessous d'Alexandre..

RACINE.

Le voilà au neutre, & encore au singulier, au lieu que dans les exemples suivans il est toujours au pluriel dans tous les trois genres.

J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux,
QUI portent vers le Ciel leurs regards effroyables.

SANLEC.

Pour le masculin.

Il voit fuir à grands pas ses Naiïades craintives,
QUI toutes accourant vers leur humide Roi..

BOILEAU.

Pour le féminin.

Pour ce qui regarde le neutre pluriel il ne s'en presente point maintenant d'exemple à mon Esprit, mais je suis per-

136 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
suadé qu'on en peut trouver un très-grand
nombre.

L. *Fut.*] Il est là mis pour *étoit*. C'est
ainsi, selon la Remarque de M. DA-
CIER, qu'Horace dit dans l'Ode 8. du
Liv. 4. *obstaret* pour *obstitisset*.

———— *Quid foret I L I Æ*
M A V O R T I S Q U E p u e r , s i t a c i t u r n i t a s
O b s t a r e t m e r i t i s i n v i d a R O M U L I ?

Il est vrai qu'on peut avec assez de
raison douter de la vérité de cette Re-
marque ; mais , quoi qu'il en soit, ces
changemens de temps sont ordinaires
aux Poètes. En voici un exemple incon-
testable. Il est tiré d'un très-beau Poë-
me, qu'un Savant de ma connoissance
prépare sur *la Superstition & sur les mal-*
heureux effets qu'elle produit. Après avoir
parlé des grandes Croisades, & dit,

Rois, Sujets acharnez aux Projets d'outre-Mer,
Une Indulgence en poche, & l'Oriflame en l'air,
Inondant l'Univers d'un deluge de crimes,
Et de l'orgueil Papal execrables Victimes,
Se ruoient pêle-mêle à l'autre du Lion,
S'alloient faire empâler pour la Sainte Union, &c.

Il ajoûte sur les cruautez qu'on a exer-
cées sur les *Vaudois*.

Il faudroit un HOMÈRE & plusieurs ILIADES,
 Pour tracer les exploits des nouvelles Croifades ;
 D'un VIRGILE allarmé réunir les cent voix ,
 Pour peindre un Monstre horrible égorgeant les
 Vaudois.

D'affreux Moines poussez de fureurs infernales,
 Marchoient en Colonels sous les Aigles Papales ,
 Dans la crasse du Froc , volant de rang en rang ,
 Respiroient , Croix en main, le carnage & le sang,
 On eût vû chaque jour les Villes faccagées ,
 De morts & de mourans les Campagnes jonchées ;
 Et l'innocent Agneau qui fuyoit son Boucher ,
 Consumé par la faim , ou conduit au bucher.

On eût vû , des NERONS reffuscitant la rage ,
 Ces Prêcheurs mesurer le supplice au courage ;
 Et des Chrétiens souffrez par ces pieux Bourreaux ,
 Exposez dans la nuit pour servir de fanaux.

On eût vû , d'un Rocher rouler dans les Vallées
 Maris , Enfans , aux yeux des Meres empâlées.
 On eût vû fendre en l'air des corps humains mi-
 nez ,

D'autres encor vivans à la broche tournez.

On eût vû des François devenir des Sauvages,
 Des Chrétiens l'emporter sur les *Anthropophages*.

Le Catholique (on tremble à ces affreux recits)

Manger du *Huguenot* , & le mettre en hachis.

Tant d'autres faits hideux séans à l'*Atheisme* ,

O Ciel ! ô juste Ciel ! sont les jeux du *Papisme*.

L'habit rouge est pour lui l'habit de tous les jours ,

Mais Tigre en negligé qu'est-il en ses atours ?

Il est aisé de remarquer que ces *on eût vu*, sont mis pour *on voyoit*, nous ne rapporterons point d'autre exemple de ces changemens de temps.

L I. *Honnête.*] C'est un *adjectif* qui vient du Latin *honestus*. *Honnête* en François signifie un *homme complaisant, poli, qui sait vivre, qui fait ce qu'il fait avec décence, avec politesse*. Lors que cet *adjectif* est joint avec le *substantif homme*, comme dans cette expression, *honnête homme*, il marque quelquefois, quoi que très-rarement, un *homme de probité*; mais il faut observer, que dans le temps même qu'il a cette signification, il conserve encore celle d'*homme affable, d'homme qui sait vivre*.

Honnête joint à *femme* ne veut pas dire la même chose, une *honnête femme*, c'est seulement une femme qu'on croit n'avoir aucun *Amant favorisé*. Je dis, qu'on croit, car

*Cb' altro al fin l'honestate
Non è, che un' arte di parere honesta.*

„ Qu'est-ce enfin que l'honnêteté?
„ Le seul art de paroître honnête.

Ainsi l'on appelle une *honnête femme* une femme qui souvent est une *Diabliesse*,

se, qui desespéroit BELPHEGOR même, comme BOCCACE nous le rapporte de Madame HONESTA.

Mais lors que je considère ces paroles ensemble, *le Galant y fut habile*, & que je réfléchis que *Galant & honnête* (selon l'explication que nous en avons donné) sont presque synonymes; je suis contraint d'y chercher ce que notre Poëte y a sans doute voulu exprimer, & je suis persuadé qu'*honnête* ne sert ici d'adjectif à *Galant* que pour dire que COLIN dans ses Galanteries ne s'écartoit jamais des règles de la douceur, de la politesse, de la complaisance; plus parfait en cela, que le plus parfait de tous les Amans, je veux dire ABELARD, qui pour forcer sa Belle à lui accorder des faveurs, s'emportoit quelquefois jusques à lui donner le fouët. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans une de ses Lettres, *Nosti, quantis turpitudinibus immoderata mea libido, corpora nostra addixerat, ut nulla honestatis, vel Dei reverentiæ in ipsis diebus Dominicæ Passionis, vel quarumcumque Solemnitatum, ab hujus luti volutabro me revocaret. Sed & te nolentem & dissuadentem quæ naturâ infirmior eras, sæpius minis ac flagellis, ad consensum trahēbam.* „ Vous savez dans quel excès de dé-

„ débauches ma passion immodérée nous
 „ avoit jetté. Nul égard, nul respect
 „ pour le Ciel , les jours de la Pas-
 „ sion même de *Notre Seigneur*, les Fê-
 „ tes les plus solemnelles, rien n'étoit
 „ capable de m'arrêter ; mais quoi ! lors
 „ que d'un tempérament plus foible &
 „ plus timide vous me refusiez les fa-
 „ veurs que je vous demandois, ou que
 „ vous m'exhortiez à m'en priver, ne
 „ vous ai-je pas très-souvent forcée par
 „ des menaces & par des coups de fouet
 „ à vous livrer à mes desirs ?

LII. *Droit se coucha.*] DROIT. Il
 ne faut pas croire que ce *droit* soit une
 cheville pour le Vers, ou que le Poète
 l'ait mis pour faire un pitoyable jeu de
 mots. *Droit* a bien là une autre signifi-
 cation, les personnes qui ont aimé la de-
 vineront aisément. Le temps l'apprendra
 aux autres.

A bueno entender, pocas palabras.

Voyez dans *les faits & dits* de JEHAN
 MOLINET, ce qui se trouve au tren-
 te-neuvième Vers de son *Confiteor*, après
 ces deux-ci.

Je suis déjà vieil & chanus,
Jam sol recedit igneus.

Le

Le pauvre homme alors ne pouvoit se coucher droit.

LIII. *Se coucha.*] A la troisiéme personne du temps présent de l'indicatif du verbe *coucher*. SE COUCHA est opposé à SE LEVA. D'ailleurs, ce SE marque que COLIN *se coucha* soi-même, & qu'il ne fit pas comme ce Romain nommé CAMILLE, qui se fit deshabiller par la belle CONSTANCE.

. . . L'amoureuse CONSTANCE
Veut aujourd'hui de Laquais vous servir.
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là : le jeune homme y consent.
Elle s'approche, elle le déboutonne,
Touchant sans plus à l'habit, & n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout ; elle le déchauffa.
Quoi de sa main ? Quoi CONSTANCE elle-même ?
Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?
Je voudrois bien déchauffer ce que j'aime.

Aussi le cas est-il différent. CONSTANCE étoit venue chercher CAMILLE, & ici COLIN vient chercher CATOS.

LIV. *Entre les bras de sa Belle.*] Prenez bien garde à cet ENTRE : qu'il est expressif ! Combien de choses ne donne-t-il pas à entendre !

LV. *Sa Belle.*] A ce qu'on a remarqué, page 67. sur les mots *sa Belle*, ajoutons qu'ils font d'autant mieux employez dans cette Ode, qu'outre leur signification naturelle, ils font même entendre que CATIN & COLIN étoient pleins d'amour, & qu'ils s'aimoient, car il n'y a rien de si beau pour un homme, que ce qui est l'objet de son amour. *Le plus beau spectacle qu'on puisse voir*, dit LA BRUYERE, *c'est le visage de la personne qu'on aime.* Ainsi CATIN doit être à COLIN la *Belle* par excellence, *sa Belle.*

De plus, c'est que l'Amour embellit toutes choses, rien n'est beau sans lui. C'est l'Amour qui répand sur le visage ces airs inexprimables qui vont droit au cœur, il anime les traits, il donne la beauté, les graces; de sorte qu'on peut dire, que les gens qui n'aiment pas, sont des espèces d'automates qui ne sont propres qu'à embarrasser : ils peuvent avoir du blanc. du rouge, remuer des yeux, mais qu'est-ce que cela ? j'ai vû des Machines en faire autant, des Poupées, & ces Poupées même n'étoient belles qu'autant que l'Ouvrier leur avoit fait imiter les airs d'un visage que l'Amour anime.

Je fai bien qu'on distingue *le beau* en *beau absolu* & en *beau relatif*, une chose qui est belle en elle-même par ses proportions, où l'on trouve l'*unité assaisonnée de variété*, comme l'a remarqué M. de CROUSAZ, & une chose qui est belle par rapport à nos sentimens particuliers, de sorte que l'une plaît à l'esprit & l'autre au cœur : mais sans vouloir ici traiter ce sujet en Philosophe, ni examiner si une femme ou un homme peuvent être beaux, parce qu'on verra en eux l'*unité assaisonnée de variété*, & si cette définition ne regarde pas plutôt un Parterre qu'une Femme, je me contenterai de dire, que quand même des traits réguliers feroient une belle personne, cette beauté n'est agissante, & ne s'augmente qu'à proportion que l'Amour régné dans le cœur. C'est ce que MELIN DE SAINT GELAIS a fort bien exprimé dans ce Douzain.

Toujours v&us me semblates belle,
 Mais encor le congnu-je mieux
 Après que la flamme immortelle
 D'Amour m'eust ouvert les deux yeux.
 Puis quand les v&ostres gracieux,
 Receurent la mesme estincelle,
 Lors v&ostre beauté devint telle,

Qu'il

Qu'il en est de moindres aux Cieux :
 Si donc vostre cœur foucieux
 De m'aimer avec loyauté,
 Non que le mien ambitieux
 Mérite bien si précieux,
 Mais pour garder vostre beauté.

LVI. *Se reposa*] Que ce mot est bien choisi ! qu'il est admirable ! qu'il rameine bien tout ce que le Poëte a dit de l'agitation & des desirs de COLIN ! En effet, puis que l'Amour, comme on a déjà remarqué, n'est que *le desir de s'unir à l'objet que l'on aime* ; on doit être dans une agitation continuelle jusques à ce que le desir soit accompli. Et lors qu'il s'accomplit, l'on peut dire qu'on jouit du repos, l'expérience apprend à tous les *Maîtres es arts d'Amour*, que rien ne tranquillise plus que d'être entre les bras d'une Belle.

LVII. *Ab!*] Que cet AH est beau ! qu'il est éloquent, qu'il exprime bien que COLIN étoit entièrement pénétré de son bonheur ! AH ! est une voix de la Nature, qui marque cette dilatation de cœur, que causent les grandes passions. Cela est si vrai, que toutes les Nations du Monde, les Hebreux, les Turcs, les Chinois, les Iroquois, les
 Fran-

François , les Anglois , les Hollandois mêmes ont cette exclamation. Mais qu'on peut bien appliquer ici à Colin ces deux Vers de PINDARE.

Ὁ νικῶν δὲ λοιπὸν ἀμφὶ βίοντονον ,
Ἔχει μελιτόεσσαν εὐδίαν.

Le vainqueur jouit d'une tranquillité plus douce que le miel.

LVIII. *Je n'ai pas perdu mes peines , aussi mes pas.*] Voyez quelles expressions simples & naturelles , il ne s'agissoit point là de Rhétorique.

LIX. *Puis que.*] Cela marque qu'il en va rendre raison. C'est ainsi que MONTAGNE employe ce mot au premier Chapitre du 2. Livre de ses Essais. „ Ce n'est pas merveille , dit un Ancien , que le hazard puisse tant sur nous , puis que nous vivons par hazard “. C'est aussi en ce sens que BAJAZET s'en servit en écrivant à ATALIDE.

N'exigez rien de plus , ni la mort ni vous-même ;
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime ,
Puis que jamais je n'aimerai que vous.

On peut encore observer que *puis que* se
K met

met très-élegamment au commencement de la Période, lors qu'au lieu d'exposer d'abord la *Thèse*, ou si vous voulez la *Proposition*, on la fait précéder de sa *Preuve*. Un Argument de cette espèce s'appelle, chez les Logiciens & les Rhéteurs, un *Entymeme*, ou *Syllogisme tronqué*, *Entymema mutilus est Syllogismus*, ce qu'il ne faut pas confondre avec le *Dilemme*, qui est un *Syllogisme cornu*, *Dilemma seu cornutus Syllogismus*, ce qui fit dire à Madame la Baronne de M. que son Mari, grand raisonneur, n'étoit qu'un *Dilemme*.

Je rapporterai deux exemples de cette manière d'employer *puis que* ; l'un tiré du même Chap. des Essais que je viens de citer ; l'autre pris d'un Manuscrit. Voilà celui des Essais. „ *Puis que* l'Ambition
 „ peut apprendre aux hommes, & la
 „ vaillance, & la tempérance, & la li-
 „ béralité, voire & la justice ; *puis que*
 „ l'Avarice peut planter au courage d'un
 „ garçon de boutique, nourri à l'om-
 „ bre & à l'oïfiveté, l'assurance de se
 „ jeter si loin du foyer domestique, à
 „ la merci des vagues & de Neptune
 „ courroucé, dans un fresse bateau, &
 „ *qu'elle* apprend encore la discrétion &
 „ la prudence ; Et *que* Venus même
 „ fournit

„ fournit de résolution & de hardiesse
„ la jeunesse encore sous la discipline &
„ la verge : & gendarme le tendre cœur
„ des Pucelles au giron de leurs meres :

Hoc duce custodes furtim transgressa jacentes, Tibul. I:
Ad juvenem tenebris sola puella venit. 2. Eleg. I:

„ ce n'est pas tout d'entendement raffiné
„ de nous juger simplement par nos ac-
„ tions de dehors, il faut sonder jus-
„ qu'au dedans, & voir par quels res-
„ sorts se donne le branle“. Voici l'ex-
„ emple tiré d'un Manuscrit.

S T A N C E S

A E R A T O.

Puis qu'un cœur fidelle & sincere ,
Ne peut auprès de vous mériter de retour,
Que mon Rival heureux avecque moins d'amour,
A cependant trouvé le secret de vous plaire.

Puis que tout mon amour a fait tout mon malheur,
Que mes soins n'ont servi qu'à vous rendre plus
fière,

Je vous cède à lui toute entière,
Je ne veux plus disputer votre cœur.

Adieu je meurs pour vous, &c.

148 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Ce n'est pas tout d'entendement, &c. Je vous cède à lui, &c. Voilà les deux Propositions qui auroient pû fort naturellement être placées devant les *puis que* qui les précèdent.

LX. *Je tiens.*] Voyez la remarque sur *tient* de la première Strophe.

LXI. *Celle que j'aime.*] Voyez au même endroit les remarques qui suivent.

LXII. *Entre mes bras.*] Quelle adresse! quelle délicatesse! notre Auteur fait ici paroître à peindre l'heureuse situation où se trouvoient nos deux Amans! quelle simplicité & quel art! quel naturel, & en même temps quelle décence! Qu'il connoissoit bien

HORAT. *Quid deceat, quid non, quo virtus, quo*
Art. Poët. ferat error.

Qu'on lise des endroits d'OVIDE, de CATULLE, de PETRONE, qui ont, par rapport aux choses, quelque conformité avec celui-ci, & l'on verra quelle différence il y a dans l'expression; on ne peut lire les autres sans allarmer la pudeur, au lieu qu'il n'y a rien dans celui-ci que d'aimable, que de doux, que d'engageant.

Avec quelle adresse! je le répète,
notre

notre Auteur fait-il voir que COLIN & CATIN, goûtoient la douceur d'un embrassement réciproque. L'un & l'autre (je croi) *se serroient plus étroitement que le Lierre ne s'attache aux Chênes.*

*Arctius atque edera procera astringitur Ilex,
Lentis adherens brachiis.*

Que si les personnes dont j'ai prévenu les mauvais jugemens dans ma remarque sur *fut fragile*, veulent se prévaloir de ce que dit ici le Poëte, je les prie de faire attention que c'est justement ce qui montre l'innocence de nos deux Amans. En effet, ils se tenoient simplement embrassez, y a-t-il là du crime? Quoi de plus tendre & de plus innocent! Je prétends qu'en ceci l'on doit regarder COLIN & CATOS comme étant tout à la fois deux modèles de tendresse & de vertu, & qu'on a lieu de croire que le Poëte a eu pour but dans ce Poëme, de nous instruire par de si beaux exemples.

*Aut prodesse volunt, aut delectare Poëta: HORAT.
Aut simul & jucunda, & idonea dicere vita. Art. Poët.*

„ Les Poëtes ont dessein de plaire ou
K 3 „ d'ins-

„ d'instruire; ou bien ils veulent plaire
 „ & instruire tout ensemble.

Si malgré tout cela, ces personnes opiniâtres à soutenir le mal, prétendent que le Poëte laisse à penser plus qu'il ne dit, & qu'ainsi l'on doit louer la modestie de l'expression, & blâmer la conduite des deux Amans. Je demande un peu à ces gens-là, pourquoi ils veulent en penser plus qu'on n'en dit, c'est justement là ce qu'on leur reproche. Madame A. . . . est seule avec le Ministre Z. . . Il peut se faire qu'il lui tienne des discours fort différens de ceux qu'il tient en Chaire, qu'il lui fasse même pratiquer ce qu'il condamne en public, cela est possible sans doute, & ce ne seroit pas le premier Ministre qui ressembleroit en ceci à l'Abbé dont il est parlé dans la Conversation du Maréchal d'HOQUINCOURT & du Pere CANAYE; mais pourquoi irai-je juger au desavantage de cette Dame & de cet Ecclesiastique? Quand j'aurois cent probabilités pour en juger bien, devrois-je m'exposer à faire un mauvais jugement, & à sapper ainsi le fondement de toutes les vertus en blessant la charité? A ce sujet qu'il me soit permis, je vous supplie,

Voyez
 Oeuvres
 de Saint-
 Evre-
 mond.

plie , de m'étendre un peu sur ce qu'on appelle *scandale*.

J'entens tous les jours répéter par ces gens qui aiment à juger mal des autres, *qu'il ne faut point donner de scandale*. Mais qu'est-ce que c'est que scandale? Est-ce faire une *action qui peut être interprétée en mal*? Est-ce en faire une *réellement & évidemment mauvaise*? ou est-ce *agir contre les préjugés communs*?

Si c'est *agir contre les préjugés communs*, il faut donc, pour ne pas donner scandale, que tous les gens d'esprit deviennent des fots, en sacrifiant leur Raison & leur goût aux préjugés vulgaires. Il faudra qu'ils ne reconnoissent plus de règle, ni de vertu, que celle qu'il plaît à la corruption des siècles d'établir; de sorte qu'ils seront *Hottentos* avec les *Hottentos*, *Chinois* avec les *Chinois*, superstitieux en *Portugal*, hypocrites en *France*, pédans en *Hollande*, fantasques en *Angleterre*, Biberons en *Allemagne*, mais une telle conduite est si contraire à la vertu, & si opposée à la dignité de Créature raisonnable, que ce seroit tout confondre que d'admettre une maxime qui l'autorisât.

Si le scandale vient d'une *action qui peut être interprétée en mal*, il n'y a rien

152 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu ,*

au monde qui ne puisse être un sujet de scandale , car il n'y a point d'action qui ne soit susceptible d'un mauvais sens. Si je donne l'aumône , ce peut être par ostentation ; si je m'humilie , ce peut être par un raffinement d'orgueil ; si je suis reconnoissant , ce peut être par un nouveau motif d'intérêt ; si je jeûne , si je suis assidu aux Eglises , ce peut être par pure hypocrisie, &c. Or, qui ne voit que juger ainsi des actions d'autrui seroit anéantir toute la confiance que les hommes se doivent pour vivre en société.

Difons donc que le scandale ne doit venir que d'une action réellement & évidemment mauvaise. Et on en voit peu qu'on puisse assurer telles. Mais parmi celles qu'on voit, il n'y en a point de plus communes ni qui doive plus réellement scandaliser que la médifance même, car il y a peu de circonstances, où ce ne soit un crime que de dire , quoi qu'avec vérité , du mal de quelqu'un ; & il n'y en a aucune où ce ne soit un crime évident que de juger mal , lors qu'il est possible que le jugement soit faux ; or mille apparences , cent mille apparences, n'ôtent pas la possibilité qu'une chose qui paroît mauvaise ne soit bonne.

bonne. Qu'on fasse là-dessus ses réflexions ; & l'on verra que de même qu'il n'y a presque point d'action, pour bonne qu'elle soit, qui ne puisse être interprétée en mal ; il n'y en a point aussi, pour mauvaise qu'elle paroisse, qui ne puisse être interprétée en bien ; qu'ainsi il ne faut point juger, ou juger favorablement. *La charité couvre tout, croit tout, espère tout, supporte tout.*

D'où vient donc faut-il qu'il soit vrai que

. . Tout médifant est Prophète en ce monde, La Fontaine, Contes.
Qu'on croit le mal d'abord, mais qu'à l'égard
du bien

Il faut que la vûë en réponde.

Qu'on lise là-dessus le XIV. Chap. du 1. Liv. de cet admirable Ouvrage attribué à THOMAS A KEMPIS *Ad te ipsum oculos reflecte, dit-il, & aliorum facta caveas judicare. In judicando alios, homo frustra laborat, sæpius errat, & leviter peccat: se ipsum vero judicando & discutiendo, semper fructuose laborat.* „ Tournez „ les yeux sur vous-même, gardez-vous „ de juger des actions des autres. En „ jugeant les autres, on travaille en „ vain, on se trompe souvent, & on pé- „ che aisément ; mais l'on travaille tou-

» jours avec fruit, lors qu'on juge, &
» qu'on s'examine soi-même.

Apportons ici quelque exemple sensible, voilà une jeune fille qui se promène seule avec un jeune homme, ils se voyent fréquemment & à toute heure, une *Prude* l'apprend, s'en scandalise, & ne manque pas en compagnie, de faire sur cela ses réflexions caustiques. Il est pourtant très-possible qu'il ne se passe rien que d'honnête entre ces deux personnes, & il est certain, que quand même ils feroient du mal, on auroit tort de le croire, & même de l'insinuer, puis qu'on n'en auroit aucune preuve qui détruisît la possibilité du contraire.

Difons plus. Voilà un homme qui va souvent dans un lieu infame, n'est-il pas vrai qu'il peut non seulement y aller pour n'y point faire de mal, mais même pour y faire du bien. L'Histoire Ecclesiastique nous apprend que Saint VITALIAN fréquentoit souvent ces lieux-là pour amener à résipiscence les femmes perduës qui les occupent. Ainsi en toute équité on ne doit point juger mal d'un homme qu'on verroit souvent aller dans de tels endroits, quoi qu'assurément on regarde ces démarches comme très-scandaleufes.

Ce qu'on peut dire de plus fort contre ce que j'avance ici, c'est qu'en faisant certaines choses, on s'expose à un péril qu'il est de la prudence d'éviter. Mais qui peut assurer que les personnes que nous accuserions ne se sentiroient pas une force suffisante pour se soutenir, où nous succomberions nous-mêmes. Jugerons-nous d'eux, par ce que nous ferions? Qui ne voit que c'est s'exposer à commettre une injustice manifeste. *Mesurer les autres à son âme* est un Proverbe, pour reprocher aux hommes l'injustice de ces sortes de jugemens.

Ajoutons encore que l'Équité & la Charité exigent qu'on ne demeure point dans le scandale, quand même on auroit été scandalisé par une action évidemment mauvaise. Et la raison en est que la même heure qui voit commettre une mauvaise action, en peut voir aussi former le repentir, & le former de manière, que la personne qui est tombée dans une faute devienne incapable d'y retomber de sa vie. Mais, dira-t-on, la charité veut donc faire de nous des *fots* & des *dupes*, elle nous fera, sur ces principes, confondre l'homme de bien avec le scélerat. Point du tout, la charité ne veut point qu'on soit *dupe*, elle veut seule-

seulement qu'on soit doux & circonspect dans ses jugemens. Si je vois une personne riche au delà du nécessaire, solliciter une Charge qui ne lui convient absolument point, & tâcher par ses brigues de l'enlever, ou du moins d'en priver un homme dont il se dit Ami, un homme chargé d'une grande famille, & auquel cette Charge est due plus qu'à qui que ce soit. Si je vois encore cette même personne, faisant le Patelin auprès d'une grande Dame, briguer par des soins hypocrites ses bonnes graces, & détruire dans son esprit un autre homme, un Confrere, de sorte que ce Confrere se trouvoit sans pain, sans des secours imprévus. Certes, je ne péche point contre la charité de me sentir l'ame irritée de la plus vive colere. Toute la fureur & l'indignation de JUVENAL à la vûe de ces gens

Qui Curios simulant & Bachanalia vivunt ;

ne fera point en moi péché; & je regarderai comme un acte de modération de penser simplement de lui qu'il n'est pas un régénéré, puis qu'un *Régénéré*, selon la définition de M. JAQUES SAURIN (*Sermon sur l'assur. du Salut,*)

Lut,) est un homme qui par un acte continuuel de méditations & d'actions pieuses a surmonté cette pente que la Nature nous donne pour le crime.

Quand je verrai un homme affecter de ne voir que des gens au dessus de lui, quand je le verrai donner son Portrait au public, & n'étant pas content de l'avoir fait graver par PICART, le faire encore graver à Paris, pour le publier ensuite à la tête de ses Ouvrages, je ne croirai point qu'il le fasse par humilité, fut-il aussi beau que ce Ministre, aussi laid qu'un autre, aussi savant qu'un autre. Si je vois de même un homme ignorant & hautain regarder les autres avec mépris, parce que six bêtes le traînent dans un Char bien doré, ou parce que ses Peres, souvent des Coquins, ont pourtant été chargez de Titres & d'Emplois, je ne dois point croire que cet homme-là ait beaucoup d'humanité, & qu'il soit digne de la moindre estime. Mais dans le moment que je quitte ces sortes de personnes, ou que je ne les vois plus, j'aurois tort de juger à leur delavantage de ce qu'ils sont actuellement, quoi que j'aye lieu de juger de ce qu'ils ont été. Et quoi que ces personnes-là ayent quelque action noire, quelque trahison sur leur

158 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

leur compte, bien que je ne doive pas juger qu'ils sont actuellement traîtres, & scélérats, je dois pourtant être sur mes gardes, & n'agir pas avec eux comme avec un homme qui n'auroit rien à se reprocher. Voilà le moyen, ce me semble, d'accorder la Raison avec la Charité, d'être charitable sans être sot.

Je finis sur ce sujet. Les bornes de mon travail ne me permettent pas d'en dire davantage, & ceci d'ailleurs paroît suffisant pour faire voir qu'on auroit grand tort de juger mal de la conduite de COLIN & de CATOS.





CINQUIÈME STROPHE.

*J'entends l'Alouette qui chante
Au point du jour,*

35. *Amant, si vous est' honête
Retirez-vous.*

*Marchez tout doux, parlez tout
bas,*

Mon doux AMI,

Car si mon Papa vous entend

40. *Morte je suis.*

R E M A R Q U E S.

LXIII. **C'**EST maintenant que je sens le besoin que nous aurions d'un Manuscrit, pour décider de quelle manière on doit lire ces quatre premiers Vers. La différente ponctuation dont ils sont susceptibles, & que la Tradition n'a pû nous conserver, y peut faire deux leçons si différentes, que l'une ne sera qu'une Prose toute pure, au lieu que l'autre seroit une Poësie admirable & sublime.

Si

160 *Le Chef d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Si l'on met un point après le second Vers, c'est simplement CATOS qui parle. Mais si on ne le met qu'après le 4. c'est le Poète. C'est lui qui par un enthousiasme digne du grand PINDARE se transporte, pour ainsi dire, aux fenêtres de nos Amans, les voit, leur parle, & les avertit qu'il est jour. Comme cette dernière leçon me paroît la plus digne de ce CHEF-D'OEUVRE, je la suivrai ici. J'avouë pourtant que quelques Savans que j'ai consultez sur ce sujet, ont été de differens avis; mais je crus que ceux qui étoient de mon sentiment avoient plus de goût pour la Poësie que les autres.

En effet, qu'on relise ces quatre Vers en se représentant que c'est le Poète qui parle, & l'on verra combien la narration paroît alors vive & agissante. Le recit qu'il vient de faire est si naturel, si beau, que c'est plutôt peindre que parler. Ainsi l'idée du Poète échauffée doit lui présenter si vivement ce qu'il raconte, qu'il lui semble après cela le voir de ses propres yeux, faire un tiers dans l'intrigue de nos deux Amans, & s'y intéresser jusques au point de veiller pour leur sureté. Présupposer qu'ils soient attentifs à toute autre chose qu'au bon-
heur

heur qu'ils goûtent ; c'est affoiblir en effet l'idée qu'on a de leur tendresse & de leurs plaisirs , au lieu que c'est la relever encore, que de faire voir qu'ils ont besoin de quelqu'un qui veille pour eux, & qui les avertisse du temps où ils doivent se séparer.

*J'entends l'Alouette qui chante
Au point du jour,
Amant, si vous est' honête
Retirez-vous.]*

Le Poëte les avertit qu'il est jour, que l'Alouette chante, & qu'elle exhorte l'Amant à s'en aller ; Quoi de plus beau ? C'est engager toute la Nature dans les intérêts de nos Amans, les hommes, les oiseaux.

Si l'on m'objecte que je fais ici *garder les manteaux* à notre Poëte, que j'en fais *un Mercure galant*, & que c'est lui faire jouer un très-vilain personnage. Je répons qu'une pareille objection n'a point lieu à l'égard d'un Poëte, parce que la seule volupté qui le touche, est le plaisir de faire de beaux Vers, tout le reste lui est indifférent, & ce plaisir l'élève si haut, qu'il n'y a point de relation entre son état & les autres conditions hu-

L maines,

162 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
 maines, par conséquent il n'y a rien de
 ce qui s'applique aux autres hommes
 qui puisse ici lui convenir. Demandez
 à HORACE l'idée qu'il a du Poëte, il
 répondra dès sa première Ode à M E-
 C E N A S.

*Me doctarum edera præmia frontium
 Dî miscent Superis : me gelidum nemus ,
 Nympharumque leves cum Satyris chori
 Secernunt populo : si neque tibus
 E U T E R P E cohibet : nec POLYHYMNIA.
 Lesboum refugit tendere Barbiton :
 Quod si me Lyricis vatibus inseres ,
 Sublimi feriam sidera vertice.*

Ce que le R. P. TARTERON traduit :

„ Pour moi, M E C E N A S, le Lierre
 „ dont on couronne les Têtes savantes,
 „ me touche & me ravit : ce sont les
 „ Muses qui me donnent droit de me
 „ placer parmi les Dieux. C'est en
 „ chantant la fraîcheur des Bocages, les
 „ danses légères des Nymphes & des
 „ Satyres, que je me distingue du vul-
 „ gaire ; pourvû qu'E U T E R P E me
 „ donne une veine facile & abondante,
 „ & que P O L Y M N I E veuille bien ac-
 „ corder mon Luth, si vous me jugez
 „ digne d'être mis au rang des bons
 „ Poëtes

„ Poètes Lyriques : je ne vois pas que
 „ rien puisse m'empêcher de prétendre
 „ à l'immortalité“. Ce que le R. P. Je-
 suite auroit pû traduire plus fidèlement
 de cette manière :

„ Les Lierres, récompenses des Fronts
 „ savans, me mêlent avec les Dieux su-
 „ prêmes, une Forêt extrêmement frai-
 „ che , les legers Chœurs des *Nymphes*
 „ & des *Satyres* me séparent du Peuple.
 „ Si E U T E R P E n'empêche point mes
 „ Flutes de jouer, si P O L Y M N I E ne
 „ refuse pas d'accorder mon Instrument
 „ à corde qui a un son plus fort * qu'u-
 „ ne Guitarre : Et si vous me mettez au
 „ nombre des Poètes Lyriques , je fra-
 „ perai les Astres avec le haut sommet
 „ de ma tête.

Sublimi feriam sydera vertice.

D'ailleurs, je suis persuadé que quand
 on ne voudroit pas croire que c'est le
 Poète qui parle, mais que c'est CATIN :
 Il faudroit cependant convenir qu'elle
 fait dire par l'Alouette ces deux Vers :

Amant,

* BARBYTON, Instrument à Cordes qui a
 un son plus fort qu'une Guitarre. C'est ainsi &
 non pas *Luth* que l'explique le R. P. TACHARD
 dans son Dictionnaire Latin & François.

Amant, si vous est' honête
Retirez-vous.

Et dans ceci il y a toujours une délicatesse charmante, puis que cette Belle, malgré la crainte où elle est que son Pere ne la découvre, n'ose dire comme d'elle-même qu'il faut que COLIN la quitte; mais elle se sert d'un détour qui marque également la tendresse de son cœur, & l'enjouement de son Esprit, elle le lui fait dire par un oiseau.

Cela suffit pour justifier la ponctuation que j'ai suivie. Passons à une Remarque importante que j'aurois pû faire dès la seconde Strophe; mais que j'ai différée jusques à présent, parce qu'il s'en trouve des exemples dans toutes les Strophes. Elle roulera sur ces *transitions imprévûës* par lesquelles le Poëte fait parler COLIN & CATOS, sans avertir que ce sont ces Amans qui parlent.

A la porte de sa Belle
Trois fois frappa.
CATIN, CATOS, &c.
Toute nuë en sa Chemise
La porte ouvra.
Marchez tout doux, parlez tout bas, &c.

Ces transitions, comme LONGIN Pa fort bien remarqué, *Traité du Sublime, Chapitre XXIII.* empêchent le discours de languir. Et ce qui fait beaucoup pour notre Poëte, c'est que le véritable lieu où l'on doit user de cette figure, est quand le tems presse & que l'occasion qui se présente ne permet pas de différer.

Raportons ici les exemples qu'emploie LONGIN. Je me fers de la Traduction de M. DESPREAUX.

Le premier de ces exemples est pris de l'Iliade Liv. 4. v. 85.

Mais HECTOR qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grands cris de quitter le pillage;

D'aller droit aux Vaisseaux sur les Grecs se jeter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Aussi-tôt dans son sang je cours laver sa honte.

Le second est pris d'HECATE'E.

Ce Heraut ayant assez pesé la conséquence de toutes ces choses, il commande aux Descendans des HERACLIDES de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelqu'autre Peuple.

Le troisième exemple est tiré de **DEMOSTHENE** dans son *Oraison contre ARISTOGITON*. Et le quatrième est tiré de l'*ODYSSÉE* liv. 4. v. 681. Je passe sous silence ces deux derniers exemples, l'usage que **DEMOSTHENE** & **HOMERE** y font de la *Transition* n'étant pas tout-à-fait conforme à celui dont il s'agit ici.

Mais je ne puis passer les *Transitions* admirables qu'on trouve dans **LA FONTAINE** vers le milieu du Conte intitulé *le Tableau*.

TÉRESE en ce malheur perdit la tramontane,
CLAUDE la débusqua, s'emparant du timon.

TÉRESE pire qu'un démon
Tâche à la retirer, & se remettre au trône;
Mais celle-ci n'est pas personne
A ceder un poste si doux.
Sœur **CLAUDE**, prenez garde à vous;
TÉRESE en veut venir aux coups;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait. . . C'est bien
répondre;

Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.
Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.

LXIV. *J'entends.* Ce verbe ne pourroit ici se rendre par le Latin *intelligo*, mais bien par l'Anglois *heard*, car *j'entends*
dans

dans cet endroit ne signifie pas *comprendre*, mais *ouïr*, *audio*, *auribus percipio*. Il se rendroit bien en Italien par *udio*, mais je croi que ce verbe n'est plus guere en usage qu'à l'infinitif *Udire*.

D'ailleurs le verbe *entendre* est fort François; Madame des HOULIERES s'en est servie plus d'une fois.

Craint, adoré.... mais j'*entends* la Victoire
Qui vous appelle à des exploits nouveaux;

dit-elle au ROI *sur son Voyage de Flandres en l'année 1684*. Et dans un *Rondeau*,

Contre l'Amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous & de voir & d'*entendre*
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.

Dans l'*Opera* d'ATYS Acte 4. Sce. 4.

Dieux qu'est-ce que j'*entends*. . . .

Et Mr. RACINE dans BERENICE
Acte 5. Scene 5.

Ne l'*entendez*-vous pas cette cruelle joie?

Nos anciens Poètes se sont aussi servis de ce verbe. THIEBAUT DE MAILLI, en parlant des Avocats, & de la Justice, dit

168 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
Pledeor Loëis entendez, entendez,
Gros dolors vos vient pres mes pou vous en
gardez,
Avec vous mes que vendre quant vo sen vous
vendez.

CHRISTIAN *de Troyes.*

Puis que vos plait or m'escoutez,
Cuer & oreilles me prestez;
Car parolle ouïe est perdue,
S'elle n'est de cuer entendus.

Et dans le *Roman de la Rose.*

S'il estoit prins en bonne veine
Pitié auroit de vostre peine,
Si devez souffrir & entendre,
Tant qu'en bon point le puiffes prendre.

LXV. *L'Alouette.*] C'est un petit oiseau que les Grecs ont nommé *Coridalis*, *Coridos* ou *Coridalos*. Les Latins *Galerita*, *Cassita*, *Alauda*, & les François *Alouëtte* & *Cochevis*. On appelle principalement *Cochevis* une espèce d'Alouette qui a une crête, car l'Alouette proprement dite n'en a point. Voici ce qu'en dit P. BELON dans son *Traité de la nature des Oiseaux* liv. 5. pag. 267.

„ ARISTOTE, dit-il, parlant de

„ ce

„ ces oiseaux a dit : *Coridalus* est de
 „ deux manieres, dont l'un est terrestre
 „ & crefté, qui ne vole en troupe :
 „ l'autre efpece n'est trouvée feule, &
 „ auffi n'est point creftée, & est de
 „ plus petit corfage. Cette difference
 „ n'est pas auffi-bien obfervée en un
 „ lieu comme en l'autre : car le *Coche-*
 „ *vis* étant oifeau terrestre, & qui chan-
 „ te mieux que l'Alouëtte, & plus plai-
 „ famment, est fouvertefois prins pour
 „ l'Alouëtte. Le *Cochevis* a le becq
 „ longuet, pointu, & peu voülté. Les
 „ racines de fa crefte font injufte-
 „ ment fituées entre les deux yeux, & de la-
 „ quelle les plumes font quelque peu
 „ noyrettes, & n'y en a que quatre de
 „ principale Grandeur. Son dos étant
 „ de couleur cendrée palliffante, est
 „ moucheté de blancheur, & le def-
 „ fous du ventre, & des ælles est blan-
 „ chaftre. Les plumes de fa queuë fe-
 „ roient toutes noires, n'étoit que les
 „ deux premieres de chaque côté font
 „ de même couleur aux ælles. Il a une
 „ petite langue quafi fourchue. Et
 „ pour ce qu'il fe pole rarement fur
 „ branche, fes ongles font longuets.

L'une & l'autre efpece d'Alouette est
 bonne à manger, quoi que le *Cochevis*

170 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
soit moins délicat que l'autre. DIOS-
CORIDE, GALIEN, & après eux
PLINE disent que le bouillon dans le-
quel sont cuites les Alouettes, guérit
la maladie nommée *Celiaque* & la *Coli-*
que. Elles font aussi le même effet lors
qu'on les mange rôties.

On prend cet oiseau au miroir & a-
vec des filets. Il s'éleve ordinairement
de terre jusques à perte de vûë, & cela
toujours en chantant, ce que BAPTISTE
MANTOUAN exprime admirablement
dans ces beaux Vers.

Bapt.
Mant.
Alphonfi
lib. 5.
fol. 43.
au revers
Edit.
d'Ascen-
sius,

Prole nova exultans, galeaque insignis alauda
Cantat; & ascendit ductoque per aera Gyro
Se levat in nubes: Et Carmine sydera mulcet.

Ensuite il retombe quelquefois com-
me une motte qu'on jetteroit de haut
en bas.

C'est ce que RONSARD a aussi très-
bien exprimé dans la piece de ses *Gaye-*
tés, intitulée l'*Alouette*. Il dit :

Hé Ciel que je porte d'envie
Aux plaisirs de ta douce vie,
ALOUETTE qui de l'Amour
Degoises dès le point du jour,
Secouant en l'air la rosée,
Dont ta plume est toute arroufée!

Devant

Devant que PHOEBUS soit levé
Tu enlevés ton corps lavé
Pour l'effuyer près de la nuë.
Trémouffant d'une aile menuë
Et te fourdant à petits bons ,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composez de ta tirelire,
Qu'il n'est amant qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toy devenir oiseau.
Quand ton chant t'a bien amusée,
De l'air tu tombes en fusée
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au foyer elle sommeille,
Frappant son sein de son oreille:
Ou bien quand en filant le jour
Void celuy qui luy fait l'amour
Venir près d'elle à l'impourveuë,
De honte elle abbaisse la veuë,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié.
Ainsi tu roules, ALOUËTTE,
Ma doucelette mignonnette;
Qui plus qu'un Rossignol me plais,
Qui chante en un bocage épais.

On a observé que l'Alouëtte couve
trois fois l'année, en Mai, en Juillet, &
en Août, & qu'elle vit neuf à dix ans.

CESAR

172 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

CESAR leva une Legion Gauloise, à qui il fit porter le nom d'*Alouëtte*, parce que la figure de leur casque représentoit la crête des *Cochevis*.

Il y a aussi une Alouette de mer plus grosse, plus brune par dessus le corps, & plus blanche par dessous le ventre; mais ce n'est pas d'elle dont il s'agit ici, c'est uniquement de celle de terre; & comme cet oiseau n'habite que la campagne, on a ici une preuve que CATIN ne demuroit pas en Ville. Ce qu'il est important d'observer.

Mais il faut remarquer que ce Vers

J'entends l'Alouëtte qui chante;

a une syllabe plus que les autres, ce qui m'a fait douter quelque temps si je ne mettrois point *Alouët'*, ou simplement *Alouët*. La raison de cette incertitude c'est 1.^o que pour la mesure du vers les anciens Poëtes ne se faisoient pas une affaire de retrancher d'un mot une lettre, & même quelquefois deux.

Dans le Fabliau intitulé *Les trois Dames*;

Ma peine metray & m'entente
Tant com' seray en ma jovente.

LAMBERT LICORS au commen-
cement

ement du Roman d'ALEXANDRE.

La verté de l'*Histoir*' si *com*' li Roy la fit.

**JEHAN LI NEVELOIS au Livre
de la vangeance d'ALEXANDRE.**

Seigneurs or faites pes , un petit vos taisiez,
S'orrez bons vers nouviaux , car li autres
font viez.

L'Auteur de la Bible de GUIOT.

Sus moy cherra trestous li gas ,
Porce que je *poat*' les noirs dras :

**THIEBAULT Roi de Navarre en
sa seconde Chançon.**

Je ne dis pas que nus *aim*' follement :

Et dans la cinquième.

Ains veuil qu'*el*' me truit bault.

Mais pour donner des exemples d'Auteurs plus voisins de notre siècle ; JEHAN MAROT, un des meilleurs Poëtes de France, & des plus corrects, dans le 43. Rondeau :

Pour mon plaisir j'aime une Créature,
Mais s'elle m'aime, il gist à l'aventure,

Je

174 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Je n'en sçay rien, si non que de ses yeux
El' m'a repeu d'un regard gracieux.

Et son fils CLEMENT MAROT,
dans son Epître au Chancelier DU
PRAT.

Que de la *grand'* dignité Cardinale.

Et plus bas.

S'on ne le veut d'aventure sceller.

La Reine MARGUERITE de Na-
varre dans *sa Comedie de la nativité de*
Jesus - Christ.

Plus *grand'* faveur que dehors te faut mettre.

MELLIN DE SAINT GELAIS,

Devant vos yeux, ô *Grand'* Royne, humilie.

ODET DE LA NOUE Poëte aussi
inconnu qu'il est estimable dans son ad-
mirable *Paradoxe.*

Qu'en sa plus *grand'* vigueur on le peut oublier.

Et plus haut.

Or je *pri'* sa bonté de benir mon dessein.

GUILLAUME DE SALUSTE dans
le cinquième jour de la première semaine.

Flam-

Flambeaux Latoniens , qui d'un chemin divers
Or' la nuit , or' le jour guidés par l'Univers.

La seconde raison qui me faisoit douter si j'écrierois simplement *Alouët*, c'est que je pensois que notre INCONNU l'avoit, peut-être, mis pour marquer que l'*Alouëtte*, dont il parle, étoit un mâle, & cela parce que, selon les observations des Naturalistes, les mâles des oiseaux chantent mieux, & plus souvent que les femelles. D'ailleurs, qu'il vouloit peut-être encore par une hardiesse approuvée d'HORACE, enrichir notre Langue d'un nouveau mot, & donner aux Auteurs un exemple à fuivre. C'est de distinguer ou par l'Article, ou par la terminaison les mâles, & les femelles des animaux qui sont confondus en notre Langue, sous la même appellation. C'est ainsi qu'on dit *un Renard* & qu'on ne dit pas *une Renarde*, *une Perdrix* & non *un Perdrix*, *une Linotte* & non *un Linot*, *un Tarin* & non *une Tarine*. Quoi de plus ridicule cependant, & de plus insupportable à un Grammairien que d'être obligé de dire, *le Renard que vous avez est une femelle* ou *cette belle Perdrix est un mâle*? Au lieu que s'il étoit de l'usage de distinguer l'un de l'autre par l'Article ou

176 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu* ;

ou par la *Terminaison* , on s'exempteroit d'une maniere de parler si defectueuse.

La troisieme raison , c'est que Messieurs LES AUTEURS du *Journal litteraire* dans l'extrait qu'ils ont donné de ce *Chef-d'œuvre* , vol. 5. 1^{re}. part. de leur *Journal* , ont fait imprimer *Alouët* , & leur autorité m'a presque déterminé à suivre cette leçon , en consultant d'ailleurs l'air sur lequel cette belle Ode se chante , (& que j'ai fait noter dans cette édition ,) je croyois être absolument obligé de mettre *Alouët*. Mais , qui le croiroit ? c'est justement cela qui m'a fait prendre un parti tout opposé , lorsque j'ai chanté ce vers ainsi.

J'entends l'Alouët qui chante.

J'ai trouvé que l'air en étoit languissant , & que par conséquent il ne convenoit pas aux paroles , où il s'agit d'un oiseau qui vole & qui ramage , au lieu qu'en chantant ce vers

J'entends l'Aloüette qui chante ,

quoi que ce soit le même air , la nécessité où l'on est à cause qu'il se trouve une syllabe de plus de changer la syncope , & mettre une noire en la place du point , fait que ce chant naturellement

ment tendre & languissant, devient gai, vif, & exprime parfaitement l'action & le ramage de l'oiseau, en quoi certes je n'ai pu assez admirer l'art du Poëte d'avoir ainsi obligé le chant de se prêter à ses paroles. Je me souviens même que quand j'ai pris cette chanson de MADAME D'AUSSONE, je sentoisi un plaisir inexprimable lors qu'elle en venoit à ce couplet.

J'ajouôterai encore à ceci que si les anciens Poëtes n'ont pas fait difficulté de retrancher une lettre ou même deux dans la composition d'un vers, ils n'en ont pas fait aussi de mettre quelquefois dans leurs vers une syllabe de plus qu'il n'en falloit pour la mesure. Il y en a mille exemples dans le *Vergier d'honneur*, composé par OCTAVIEN DE SAINT GELAIS, & ANDRY DE LA VIGNE. Je me contenterai de rapporter seulement celui-ci.

Que c'étoit France la Princesse des hommes.

Il est tiré de la *Complainte & Epitaphe du feu Roi CHARLES*. En le comparant avec celui de notre INCONNU, on remarquera que ce Vers,

J'entends l'Alouëtte qui chante,

M

est

178 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
est un bon vers, & que s'il a trop d'une
syllabe, ce n'est que par rapport aux
autres qui sont des féminins de huit syl-
labes, au lieu que ce vers d'OCTAVIEN
DE SAINT GELAIS,

Que c'étoit France la Princesse des hommes,

n'est pas proprement un Vers, car
c'est un féminin de douze syllabes, &
nous n'en avons point en François de
cette espece. Ce qu'il y a de plus contre
la Licence de l'Evêque d'Angoulême,
(car c'est de lui qu'est la Complainte
d'où ce vers est tiré,) c'est qu'en trans-
posant un seul mot il lui auroit été très-
facile de faire un bon vers féminin d'on-
ze syllabes.

Que France étoit la Princesse des hommes.

Ainsi donc si ce Grand Poète a négli-
gé, pour la mesure d'un vers, de faire
une petite inversion ordinaire dans l'usa-
ge de son siècle, qui osera blâmer l'IN-
CONNU d'avoir commencé la dernière
Strophe du *Chef-d'Oeuvre* par un vers bon,
mais seulement d'une syllabe plus long
que les autres. Quelques-uns de ceux
qui soutiennent les Modernes s'élèveront
peut-être contre cette licence, mais il
fera glorieux à notre Auteur d'être atta-
qué

qué par des profanes. Il est avantageux de n'avoir pour ennemis que ces *pygmées* audacieux pour qui la sacrée Antiquité n'a rien de respectable. Quand ils mettront notre INCONNU au rang d'HOMERE, de THEOCRITE, d'ANACREON, ce ne lui fera pas un grand defavantage, il aura de quoi se consoler en si bonne Compagnie.

LXVI. *Qui chante.*] P. BELON vient déjà de nous dire que cet oiseau chante *plaisamment*, mais ce n'est pas assez dire à mon gré, je trouve que cet oiseau chante si bien, sur tout lors qu'il s'élève de terre jusques aux nuës, qu'on peut dire de lui ce que BERSAMNUS dit du *Rosignol*.

*Versatilem namque cantuum necit sonum,
Fractasque titillationes fabricat
Peritia artis singulari musica.*

D'où vient qu'ANEAU devant sa traduction du 3^e. Livre de la Metamorphose dit de CLEMENT MAROT.

CLEMENT MAROT ce bon Poëte François
Qui en hault vol, plus hault chant reclama,
Chantant mourant ainsi que l'Aloëtte.

LXVII. *Au point du jour.*] C'est une
M 2 ma-

180 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
 maniere de parler très-Françoise & très-
 usitée. MENAGE n'en a rien dit dans
 son *Dictionnaire Etymologique*, elle méritoit
 bien toutefois qu'on en découvrit
 l'origine, & il lui auroit été très-facile
 de le faire en découvrant celle de *Poin-
 dre*. En effet le substantif *point* vient de
 ce vieux verbe neutre *poindre*, usité
 chez nos anciens pour signifier, *se faire
 ouverture, percer, piquer*. C'est ainsi,
 comme l'observe fort bien FURETIE-
 RE, qu'on appelle *point* la douleur que
 cause un vent qui voudroit sortir, &
 qui se trouve trop compressé. C'est aussi
 de même qu'on dit l'*herbe point*, pour
 dire l'*herbe commence à pousser* ;

M O L I-
 N E T.
 p. 166.

Viens paître en mon verd bois fleuri,
 Où l'herbette verdoie & point.

Et c'est ainsi apparemment qu'on dit *le
 jour point*, parce que les premiers Rayons
 de la lumiere *percent, se font* ouverture au
 travers des nuages & de l'obscurité. Mais
 j'ai là-dessus un soupçon que je ne croi
 pas mal fondé, c'est qu'on n'auroit pas
 tant dit, *le jour point*, eu égard à ces
 rayons de lumieres qui percent les nua-
 ges, qu'eu égard à un certain froid qui
 pique quand le jour commence à paroî-
 tre; d'où vient qu'on dit, *sentir la poin-*

te du jour. Dès que je sens le point du jour. Aussi les Hollandois ont-ils en leur Langue cette expression de *Krikije van den dag*, la pointe du jour. Or la *pointe* & le *point* sont deux mots à peu près synonymes qui derivent du même verbe *poindre*.

Après cette remarque Grammaticale, faisons-en une autre en faveur de notre Poëte, observons que c'est l'*Alouette* qu'il fait chanter au point du jour, & que cet oiseau chante effectivement aux premiers rayons de la lumiere, ce que ne font pas tous les oiseaux. Ceci fait voir combien notre INCONNU avoit une grande connoissance de la Nature, aussi bon Philosophe qu'il est excellent Poëte.

LXVIII. *Amant.*] Remarquez toujours la propriété des termes. *Amant* est ici beaucoup mieux que *Galant*. Au lieu que dans ce qui précède, *Galant* a plutôt dû être employé qu'*Amant*. Qu'on réfléchisse sur ceci, & l'on verra combien il y a de goût & de finesse dans le choix de ces deux mots. Peu de gens pourroient les placer si bien.

Non cuivis datum est adire Corinthum.

LXIX. *Si vous est' honête.*] Remarquez

p. 132.
Stroph.
4.

182 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
quez qu'auparavant le Poète a dit que
COLIN étoit *honête*.

Le Galant qui fut honête.

Et à présent il met un *si*, comme s'il y avoit lieu d'en douter. Cette figure que les Latins appellent *dubitatio*, & les Grecs *ἀπορία*, est d'une très-grande force, pour convaincre, pour persuader. Par elle, on fait que celui à qui on s'adresse devient lui-même son propre juge, il faut qu'il prononce sur l'état où il est, & qu'il le prouve en faisant ce qu'on lui demande. Et s'il se trouve dans l'état dont on fait semblant de douter, le *si*, prend alors la force de *puisque*, & la proposition devient un vrai enthymême. Ainsi cette proposition, *Amant, si vous est honête retirez-vous*, est comme si l'on disoit, *Amant, puisque vous est honête retirez-vous*. C'est ainsi que dans la Traduction des Epîtres d'OVIDE, MEDÉE dit à JASON.

Mais ce fut dans ce lieu que tu te fis connoître,
Et qu'avec un visage aussi beau que menteur
Tu me tins ce discours aussi doux que flatteur.
Sous vos divins appas la fortune asservie,
Vous a faite aujourd'hui l'arbitre de ma vie,
Et

Et par un peu de haine ou par un peu d'amour
Vous pouvez ou m'ôter, ou me rendre le jour.
Si vous pouvez me perdre avec tant de puissance,
Vous pouvez me sauver avec plus de clemance
Et toujours plus de gloire, après un tel malheur,
Suit l'excès de bonté que l'excès de rigueur.

C'est à peu près dans le même usage
que M. RACINE a employé le second
SI des vers suivans. ANDROMAQUE
parle d'HECTOR.

Chere Epouse, *dit-il*, en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi.
S'il me perd je prétends qu'il me retrouve en toi.
SI d'un Epoux cheri la memoire t'est chere,
Montre au fils à quel point tu sus aimer le Pere.

LXX. *Est' honête,*] Avec une éli-
sion, & non pas *êtes honête*. Le Poëte a
pris cette licence avec d'autant plus de
raison que les personnes qui parlent le
mieux n'ont aucun égard à l's dans la
prononciation d'*êtes*, lors que c'est une
voyelle qui fuit. *Vous est' un brave hom-
me*, & non *vous êtes un brave homme*.
Vous est' assez heureux, & non *vous êtes
assez heureux*.

Aussi VOITURE, qui peut-être a

184 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
vû ce **CHEF - D'OEUVRE**, n'a pas fait
difficulté de prendre cette même licence.
Il dit dans une Elegie :

Car vous ne croiriez pas tant vous êt' inhumaine,
Qu'il ait beaucoup d'amour s'il n'a beaucoup de
peine.

Je fai bien qu'il y a des personnes, &
j'en connois même, qui n'estiment pas
assez **VOITURE**, pour croire que l'e-
xemple que j'en raporte soit d'une gran-
de autorité. Mais sans m'amuser à re-
futer des gens que la voix publique con-
damne, & condamnera toujours, je les
renvoye seulement à la 3. Satire de **BOI-
LEAU**. Là un Campagnard qui veut
faire le Docteur, dit

La Pucelle est encor une Oeuvre bien galante,
Et je ne fai pourquoi je bâille en la lisant :
LE PAÏS, sans mentir, est un boufon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce **VOITURE**.
Ma foi , le jugement sert bien dans la lecture.

Je ne veux que ce trait de Satire pour
les rappeler à eux. Peut-être que par là
ils apprendront du moins à se taire.

LXXI. *Retirez-vous*] *Retirez* est le
véritable terme.

LXXII. *Marchez tout doux , parlez
tout*

tout bas &c.] Le Poëte fait ici répéter à CATIN quatre Vers qu'il lui a déjà fait dire ailleurs, & cette fourmilliere de Poëtereaux dont l'Envie est la Minerve, ne manqueront pas d'attaquer par-là ce CHEF-D'OEUVRE. Mais c'est trop peu de chose pour que je daigne leur répondre, je les renvoye aux Remarques de l'illustre Madame DACIER sur le 8. Livre de l'*Iliade* d'HOMERE. Là ils apprendront qu'il est ordinaire à ce divin Poëte de répéter quelquefois jusques à dix & douze Vers.

C'est pourquoi EUSTATHE remarque, comme l'observe très à propos Madame DACIER, „ qu'HOMERE fait „ voir par là, que lors qu'on a trouvé „ ce qui est fort bien, il ne faut pas „ chercher autre chose, ni éviter ces répétitions. Nous avons aujourd'hui „ sur cela (continue cette admirable Interprète des anciens Grecs) nous avons „ une délicatesse qui me paroît plutôt „ une maladie qu'une marque de bon „ goût. Le bon goût reçoit avec plaisir deux & trois fois la même image „ & dans les mêmes termes.

M. DE LA MOTTE a donc eu grand tort dans son *Iliade* de supprimer les répétitions qui sont dans HOMERE; il

a sans doute vû ce CHEF d'OEUVRE, & cela seul devoit suffire pour le faire rentrer en lui-même, & donner chez lui du poids aux Raisons de MADAME DACIER. Car enfin il ne s'agit pas de s'entêter de son opinion. M. DE LA MOTTE aura beau dire dans ses *Reflexions sur la Critique*. „ Rien ne décele „ plus l'Esprit des Partisans outrez de „ l'Antiquité, que l'envie de justifier, „ jusqu'aux répétitions de l'*Iliade*“. Il aura beau ajouter „ ce seroit une folie a „ près cela , d'espérer la moindre com- „ position avec eux“ ; tout cela dans le fond n'est qu'une déclamation inutile & quand ce Chef des conjurés Modernes viendra se plaindre „ qu'HOMERE, par „ exemple, décrit la manière dont PA- „ RIS s'arme pour combattre MENE- „ LAS, & qu'il employe ailleurs la mê- „ me description pour un autre Héros ; „ que le même sacrifice revient plus „ d'une fois ; que la même peinture sert „ à plusieurs Batailles ; que dans le „ combat des Dieux, un des Combat- „ tans dit à son adversaire les mêmes fan- „ faronnades que quelque Grec a dites à „ un Troyen ; qu'il n'y a que deux ou „ trois formules pour la mort de plus „ de deux cens hommes“. On n'a qu'à
répon-

répondre simplement ces deux mots: *Le bon goût reçoit avec plaisir deux & trois fois la même image.* MADAME DACIER à l'abri d'HOMERE, d'EUSTATHE, & du CHEF-D'OEUVRE, fera toujours en droit d'établir ceci comme un principe, un axiome, dans la maniere de bien juger des ouvrages d'Esprit.

Mais pour revenir à CATIN, ce n'étoit pas sans peine, il n'en faut pas douter, qu'elle étoit obligée de se séparer ainsi de son cher Amant; il falloit pour l'y obliger qu'elle eût un motif aussi puissant que la fureur de son pere: elle rétoit sans doute dans son cœur ces paroles que MINERVE dit contre JUPITER, dans le 8^e. livre de l'*Iliade*. *Mon pere toujours cruel & inflexible, n'a pas les sentimens qu'il devoit avoir.*

Ἄλλὰ πατὴρ ἔμὸς Φρεσὶ μαίνεται ὄγκ
ἀγαθῆσι
ΣχέτλιϞ

Et pourquoi ne les auroit-elle pas dites puis que MINERVE la Déesse de la Sagesse, osoit bien les proférer contre JUPITER le Maître des Dieux & des hommes.

COLIN de son côté disoit bien aussi
comme MALHERBE.

Dure contrainte de partir,
A quoi je ne puis consentir,
Et dont je n'ose me défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir !
Et que tu me fais bien apprendre
Quel Tyran c'est que le Devoir !

Mais comme le dit encore le même
MALHERBE.

L'AMOUR a cela de NEPTUNE
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé ;
Ses infidèles flots ne sont point sans orages ;
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages.
Et même dans le port on est mal assuré.

Ce qu'on peut penser de consolant
dans la nécessité où étoient nos deux a-
mans de se quitter, c'est qu'on dit que
la difficulté aiguise le plaisir.

L'Amour aime sur tout les secrettes faveurs.
Dans l'obstacle qu'on force, il trouve des dou-
ceurs ;
Et le moindre entretien de la Beauté qu'on aime
Quand il est défendu devient grace suprême.

D'où

D'où vient que CLAUDIEN a dit,

*Non quisquam fruitur veris odoribus
Hybleos latebris nec spoliat favos.
Si fronti caveat, si timeat rubos.
Armat spina Rosas, mella tegunt apes,
Crescunt difficili gaudia jurgio.
Accenditque magis quæ refugit Venus.*

Claud.
in Fes-
cenninis
de nup.
Augus.
Honor.

Voici ce que nous avons fait de remarques sur cet admirable Ouvrage. Quelques soins que nous ayons apportez à les bien faire, nous sommes très-persuadez qu'elles sont fort au dessous de ce qu'elles devroient être; mais quoi!

*Primitias dedimus quas noster agellus ha-
bebat*

Quales ex tenui rure venire solent.

Il faut espérer, comme je l'ai déjà dit dans la Préface de la première édition, que quelques savans hommes viendront suppléer à mon insuffisance.

Je vais finir en rapportant ici ce que j'ai pû découvrir de la Maison de CATTIN, je ferai connoître sa personne & celle de son Amant, & j'ajouterais quelques remarques sur tout l'Ouvrage.

DISSERTATION

SUR L'ORIGINE DE LA MAISON DE
C A T I N.

L'an du Monde, selon le Pere PETAU, 1656, 2329. avant l'Ere Chrétienne, un petit-fils de METHUSCHELAC nommé par les Armeniens OLYBAMA, fut averti que tout ce qui étoit sur la Terre devoit périr. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner, si ce fut par un châtement du Ciel, comme le disent les plus anciennes Histoires, ou si ce fut par la rencontre de la Terre, & de la queue d'une Comete, qui étoit chargée d'exhalaisons, comme le prétendent quelques nouveaux Astronomes. Sans une longue discussion un seul fait que nous allons voir ici, & c'est le premier, montre combien il y a d'erreur dans l'opinion de ces derniers.

OLYBAMA averti du malheur qui le menaçoit, fut aussi averti que pour s'en préserver, il devoit se faire une maison qui pût subsister sans toucher la Terre, & qui fut en même tems si vaste & si forte, qu'il put y rassembler quelques paires de toutes ces créatures vivantes,

vantes , que les Cartesiens croient des machines, & les Pythagoriciens des especes d'hommes. OLYBAMA s'aquita de tout cela par merveille. On dit, mais avec moins de certitude, qu'avant le tems malheureux, pour lequel il se preparoit un tel logement, il avoit fait toute une cloche de bois de platane Indien, longue de trois coudées, & large d'une coudée & demie. Il la sonnoit trois fois par jour, le matin, à midi & le soir; & alors il aprenoit à tous ceux qui s'assembloient le malheur, dont ils étoient menacez. Lors qu'OLYBAMA fut entré dans cette maison extraordinaire, lui, toute sa famille, & tout ce qu'il avoit voulu y rassembler; voilà que cette maison est peu à peu élevée dans les airs, & que pendant plus de 150 jours elle est tantôt portée d'un côté, tantôt d'un autre, & cela si haut qu'elle surpassoit de beaucoup les plus hautes montagnes. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que malgré le desordre d'une situation si peu commune, ce grand homme ne laissoit pas que d'étudier, on dit qu'il avoit avec lui un Livre de la composition d'ADAM, & un autre de celle d'ENOC, dans lesquels il lisoit tous les jours. Quel dommage qu'il n'en ait pas fait

192 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

fait tirer un si grand nombre de copies, que quelques-unes soient échappées à la fureur des tems ! Après avoir été plusieurs mois renfermé dans cette maison, OLYBAMA sortit enfin, & peu après, il établit une Academie, où il professoit lui-même la Theologie & la Philosophie. Il fit, assure-t-on, un Livre *des secrets de la Nature*, que conservent encore les Prélats des Scythes Armeniens, & que ces Prélats seuls ont la permission de voir. C'est-ce qui fait qu'il n'est pas possible d'en avoir une copie, & que le faux BEROSUS même qui en parle ne l'a pas vû. OLYBAMA enseigna aussi l'Astronomie & l'Agriculture ; ce fut lui qui le premier regla l'année selon le cours du Soleil, & les mois selon le cours de la Lune. Ce fut lui aussi qui le premier cultiva cette Plante que les Allemans aiment sur toutes choses, & que les autres Nations ne haïssent pas. Et ce fut alors que sa vaste connoissance le fit prendre pour un *Dieu*, & que les Armeniens lui donnerent le nom d'OLYBAMA & d'ORSA, car auparavant ils l'appelloient SAGA, comme qui diroit *Magicien*, à cause de sa grande pénétration dans les choses les plus abstraites.

Après

Après avoir long-tems gouverné en **Armenie**, il vint au País de *Kitim*, que les naturels du País appellent à présent *Italia*. Les Armeniens privez d'**OLYBAMA**, crurent que son ame étoit passée dans des corps celestes, & lui décernerent les honneurs divins. Il continua en *Italie* les mêmes choses qu'il faisoit en *Armenie*, & il y composa sur tout, un grand nombre de Livres de *Theologie* & de *Physique*, que la negligence de ses descendans nous a fait perdre.

Comme dans ces tems-là les noms qu'on donnoit aux hommes étoient des noms qui marquoient quelques-unes de leurs qualitez, & qu'**OLYBAMA** avoit toutes les bonnes qu'on peut avoir; on lui donna tant de noms differens que nous ne finirions point si nous voulions les rapporter tous. Car outre les noms

de **SAGA**, d'**OLYBAMA** & d'**ORSA**, dont nous avons déjà parlé, on lui donna encore ceux de **VANDIMON**, d'**URANUS**, de **COELUS**, de **SOL**, d'**OÏGYGES**, de **JANUS**, **OENOTRIUS**, **GALLUS**, **PROTEUS**, **VERTUMNUS**, **SISITHRUS**, **XISUTHRUS**, **PUONCUUS**, **OANES**, **LEOTHZITZAMUS**, **AZONAN**

Edm. Dickinson differt. Is. Vossius lib. LXX. Huet lib 2. de Conc. rat & fid. Hornii Hist Phi. Goropius Becanus.

NACES, OIRIS, BACCHUS, PROMETHEUS, SATURNUS, DEUCALION, NOACH, NOA, NOACHUS & NOE'.

Sa femme de même fut appelée de tant de noms différens que les Savans disputent tous les jours sur le nombre qu'elle en a eu. Pour moi je préfère ceux de BARTHENOS & d'HAICAL à tous les autres. Et quoi qu'en dise le *Salsleth Hakkabala*, je le trouve encore moins certain que ce que rapporte SCIPIO SGAMBATUS dans ses *Archives du Vieux Testament*, p. 150.

Pendant qu'OLYBAMA avec toute sa maison étoit transporté dans les airs plusieurs milles au dessus de la Terre, tout le Genre humain & tous les animaux périssoient au dessous de lui ; nul ne pouvoit échaper au châtement universel, & la Terre devenoit un désert de neuf mille lieuës de tour, si ce grand homme n'eût eu de quoi réparer la perte qu'elle venoit de faire. Mais trois fils qu'il avoit, & qui étoient tous trois mariez, & tous les animaux mâles & femelles qu'il avoit sauvez avec lui, multiplierent bien-tôt chacun dans leur espece, & la Terre reparut presque aussi couverte d'animaux qu'auparavant.

Ce qui contribua à reparer bien vite cette desolation universelle, c'est, selon le faux BEROSUS, que les femelles mettoient toujours au monde deux jumeaux, dont l'un étoit mâle, l'autre femelle, qui s'unissant dès qu'ils étoient adultes produisoient de nouveau des jumeaux de sexe différent. Et il faut bien que cela soit ainsi, s'il est vrai qu'OLYBAMA ait fait en Armenie tout ce qu'on en dit, & qu'il soit ensuite venu en Italie faire les mêmes choses.

Pseudo-
Berosus
Joan.
Annii
Viter-
bienfis
Monachi
lib. 3.

Quand ce grand homme se renferma dans la maison extraordinaire, dont nous avons parlé, il n'avoit que trois fils, trop connus pour que nous entreprenions ici de les faire connoître. Il suffit de dire qu'ils diviserent entre eux la Terre, & qu'on croit communément que le troisieme vint avec son Pere en Italie, & qu'il eut l'Europe pour son partage. C'est peut-être lui qui avoit épousé la Sibylle ERYTHRE'E, du moins est-il sûr qu'elle étoit une des brus d'OLYBAMA puis qu'elle le dit elle-même dans ce vers du *Liv. 3.*

Τῶ μὲν ἐγὼ Νύμφη, ἀφ' αἵματός αὐ-
τῶ ἐτέχθην.

*Portes ,
M. lie-
roald &
d'autres.*

On prétend, & je n'en doute pas, qu'OLYBAMA eut plusieurs autres enfans, mais l'Histoire attentive aux trois aînez ne nous parle presque point des autres, ce qui fait que dès là je trouve dans la Genealogie de CATIN un embarras dont je ne puis sortir. Car quoi que je puisse authentiquement prouver qu'elle descend d'OLYBAMA ; je ne puis dire positivement si c'étoit du fils aîné ou d'un fils cadet. Ce qu'il y a de sûr encore , c'est que les Peres de COLIN sont aussi descendus d'un des fils d'OLYBAMA, de sorte qu'il est le Pere commun de toutes les branches de la Maison CATIN & de la Maison COLIN. Mais, comme j'aime à n'avancer que des choses certaines, je prends le parti de me taire sur toutes ces branches plutôt que d'amuser ici le Lecteur par des conjectures chimeriques. Si je voulois imiter les d'HOZIER S, les DUCHENES, les IMHOFF, & tant d'autres faiseurs de *Nobiliaires*, d'*Armoiries*, de *Généalogies*, il ne faut pas douter que je ne pusse composer à CATIN & à COLIN une très-noble filiation. S'il n'y a point d'Histoire généalogique de leur très-illustre Maison, c'est que ni eux, ni leurs peres n'ont voulu don-

donner de l'argent pour en faire. Contens de savoir ce qu'ils étoient, ils n'ont point gagé des gens pour ériger un ridicule trophée à leur vanité, ils n'ont pas voulu donner à leurs petits-fils un sot sujet d'orgueil, dans l'énumération de noms & de titres qu'on donne ordinairement plutôt à la fortune qu'à la vertu : mais, quoi qu'il en soit, l'on voit toujours que **CARIN** sort d'une des premières Maisons du monde, que ses premiers ayeux étoient renommés dans un tems où l'on ne connoissoit pas encore ni la Maison de **BOURBON**, ni celle de **BRUNSWIC**, ni celle de **HESSE** qui sont sans contredit les trois plus anciennes Maisons du monde. C'est à dire les trois plus anciennes Maisons nobles & souveraines; car pour de roturieres, il faut bien qu'il y en ait d'aussi anciennes & même de plus anciennes. Mais pour revenir à **COLIN** & à **CATOS**, quand même leur Maison seroit tout à fait inconnue ne devoit-on pas dire d'eux,

Lors qu'on a les vertus qu'ils nous ont fait paroître,

On est du sang des Dieux ou digne au moins d'en être.

198 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Je finis cet Article en revenant à OLYBAMA, dont je vais rapporter une chose surprenante. Chose que bien des gens ont souhaité, que bien des gens souhaitent tous les jours, & pour laquelle des Rois même se démettroient de leur Couronne, mais chose qui depuis OLYBAMA n'est arrivée à personne, & qui selon toutes les apparences n'arrivera jamais, c'est de mourir à l'âge de neuf cens cinquante ans; comme il arriva à ce grand homme d'y mourir.



DISSERTATION
TOUCHANT LA PERSONNE

DE
C A T I N,
ET CELLE
DE
C O L I N.

SI nous n'avons pu trouver une Généalogie suivie de *la Maison de CATTIN* ni de *celle de COLIN*, nous avons du moins la consolation de pouvoir nous assurer de ce qu'ils étoient personnel-

nellement. L'EXCELLENT POETE qui nous a laissé ce CHEF-D'OEUVRE, a peint ces deux Amans avec tant d'art & d'habileté, qu'il ne faut pour les connoître, que faire attention à ce qu'il en dit.

1^o. Ils étoient jeunes l'un & l'autre. A l'égard de CATIN cela est hors de dispute, puisque le POETE l'appelle *fillette*. Et à l'égard de COLIN voila sur quoi je me fonde. 1^o. Sur l'effet que caufoit en lui l'excès de sa passion. 2^o. Sur la promptitude avec laquelle il fut d'abord à la porte de sa belle. 3^o. Sur la promesse que CATIN lui avoit faite de lui ouvrir. 4^o. Sur l'ardeur avec laquelle elle s'en acquita dès qu'elle l'eut entendu. 5^o. Sur la maniere dont elle le traite. Sans parler de la maniere dont COLIN se coucha, ce qui est pourtant une circonstance qui prouve beaucoup.

En effet si COLIN n'avoit pas été jeune, son sang auroit-il pu s'enflamer au point que cet Amant ne pouvoit dormir & qu'il *pensoit mourir* par la violence de sa passion? S'il n'avoit pas été jeune, notre POETE n'auroit-il pas marqué qu'après que COLIN se fut levé *il hâta sa lente démarche*, puisque, selon l'expression de DESPREAUX, *l'âge alonge* Lutrin, *le chemin*. Au lieu que le POETE dit Chant 1.

200 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
seulement, *il se leva, à la porte de sa Belle*
trois fois frapa: ce qui marque une agili-
té surprenante. COLIN se leve, le voila
déjà à la porte de sa Belle, certes, cela
n'est point d'un vieillard.

Malherbe
Poësics.

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens ;
MARS est comme l'AMOUR ; ses travaux & ses pei-
nes
Veulent de jeunes gens.

D'ailleurs croit-on que CATIN jeu-
ne & jolie eût promis à un vieillard de
lui ouvrir sa porte pendant la nuit , &
qu'elle la lui eût ouverte avec tant de pré-
cipitation dès qu'elle l'eut entendu ? Il
n'y a pas d'apparence ; car les raisons
de prudence qui l'obligeoient d'aller sans
différer ouvrir la porte à son Amant ne
subsistoient qu'autant que c'étoit un jeu-
ne homme. Si c'eût été un vieillard el-
le ne devoit pas craindre qu'on le vit à
sa porte , puisque ceux qui l'auroient
vû auroient naturellement cru qu'il ve-
noit là pour le pere & non pour la fil-
le. CATIN ne l'auroit pas non plus
traité de *mon doux ami*, elle auroit plû-
tôt dit *mon bon*, car le mot de *bon* est
affecté aux vieillards plûtôt que le mot
de

de *doux* qui semble être réservé pour les jeunes gens bien élevés.

Mais poursuivons. Nous venons de voir que COLIN & CATOS étoient jeunes, remarquons 2^o. que ces deux amans étoient *beaux & vigoureux*. La question à l'égard de la beauté est encore clairement décidée en faveur de CATIN. Le Poète la nomme *belle, à la belle, à la porte de sa belle*.

C'est dire qu'elle avoit cette bouche & ces yeux

Par qui d'AMOUR PSYCHE' devint maîtresse,
Et qu'elle avoit d'HE'BE' l'air jeune & gracieux,
La Taille libre & l'air d'une Déesse.

Ou si l'on veut un détail plus étendu de la beauté de CATIN, je m'en vais le prendre dans le *Traité du Beau* que nous donna, il y a quelques années, un célèbre Professeur en Philosophie & en Mathématiques dans l'Académie de *Lausanne*. Il est tiré du chapitre IV.

CATIN n'avoit pas le corps d'une seule couleur, parce que la beauté demande plus d'une couleur, à cause qu'il faut de la variété. Ses traits n'étoient pas petits, parce que les petits traits n'ayant pas assez de faillie, ne font pas assez sentir leur diversité; mais sur cette variété de couleur, & de traits une certaine uni-

formité étoit répandue, qui faisoit dire que tout étoit assorti. Un teint vit & un rouge médiocre étoit l'indice qu'elle étoit d'un temperament sanguin, qui est le plus heureux & pour la santé du corps & pour l'humeur & pour toutes les fonctions de l'ame, & formoit par conséquent une beauté réelle, fondée en nature & non pas seulement en imagination. Comme le blanc approche plus de la lumiere que le noir & qu'il est ainsi naturellement plus beau, CATIN étoit très-blanche, mais ce n'étoit pas parce que la surface de son corps étoit raboteuse & composée d'une infinité de petites éminences différemment tournées & posées très-inégalement. Son teint étoit blanc parce qu'il se trouvoit composé de parties globuleuses, & d'une infinité de demi-cercles polis, à peu près comme l'écume. Comme elle n'avoit point reçu les effets de quelque impression extérieure qui eût pu nuire & déranger, & qu'aucune parcelle de sang ne s'étoit élevée, & fixée là où elle ne devoit pas s'arrêter, elle n'avoit aucune tache; & comme elle étoit jeune elle n'avoit rien qui ressemblât aux infirmités d'un âge où l'on tend à sa fin. Elle n'étoit ni maigre ni trop grasse, mais elle étoit

étoit dans cet embonpoint qui remplit sans charger, beauté qui ne consiste pas dans un point indivisible, mais qui a son étendue entre les bornes du desséchement & de la pesanteur.

Si du teint & de l'embonpoint de CATTIN, c'est à dire de sa surface & de sa plénitude, nous venons à sa taille, nous trouverons qu'il y avoit un rapport de sa hauteur avec son épaisseur, & l'une & l'autre de ces deux choses étoient si bien combinées, que l'une en donnant une juste position à sa taille, n'en diminuoit pas l'agilité.

Sa Tête n'étoit ni trop petite ni trop grosse, par rapport au reste du corps; sa poitrine n'étoit point trop serrée, ce qui lui donnoit parfaitement la liberté de sa respiration.

Les parties de son visage n'étoient point trop enfoncées, car elles ne se feroient pas assez fait sentir, elles ne s'avancoient pas trop non plus en dehors, car il ne se feroit pas assez trouvé d'égalité entre elles. Son menton n'étoit pas trop allongé, ses jouës étoient remplies; son front grand & vouté, outre qu'il marquoit une contenance assurée, presentoit un Chapiteau d'une grandeur proportionnée à ce qui étoit au dessous.

Elle

Elle avoit les dents égales & blanches, qui plaisoient par cela même qu'elles laissoient voir l'égalité dans la multitude & qu'elles étoient un indice de fermeté, de durée & de propreté. Elle n'avoit pas la bouche trop petite, parce que ses mouvemens auroient eu un air contraint & auroient trop tiré la peau; elle n'avoit pas non plus les levres trop minces parce que cela auroit causé le même effet. Son nez n'étoit point trop ouvert ni trop écrasé ni trop resserré, de sorte qu'elle avoit la respiration libre & n'étoit pas sujette à d'autres inconvéniens. Ses yeux avoient un certain degré de grandeur, se monstroient d'une manière majestueuse & par conséquent n'étoient ni enfoncés ni d'une petite circonférence

Elle avoit le jarret ferme & ses pieds étoient assez tournés, ce qui faisoit qu'elle ne balançoit pas; ses muscles n'étoient point trop roides de sorte qu'il ne sembloit pas qu'elle se mût par ressort. Ses bras n'étoient point trop serrés contre le corps. Ils n'étoient pas non plus trop ouverts. CATIN d'ailleurs n'avoit rien dans les mouvemens qui sentît l'affectation, car elle n'avoit point cette envie demesurée de paroître
&

& cette impertinente demangeaison de se distinguer. Ceux de ses yeux étoient naturels, paisibles, maîtres d'eux-mêmes, souples, accommodans, actifs néanmoins & fermes quand il le falloit.

Voilà au juste le portrait de CATIN. Admirons donc combien dans un seul mot le POËTE a dit de choses. Car le seul mot de *belle*, selon M. de CROUSAZ, signifie absolument tout cela.

Mais si CATIN étoit si parfaite en son espece, qu'on peut dire d'elle ce que François de Rosset dit de sa belle & généreuse Princesse PHILIS, qu'elle étoit *l'Ornement de son Siecle, la honte du passé & l'envie, Nota bene, l'envie du futur.* COLIN n'étoit pas moins parfait dans son genre. Je le prouve par le Passage de CICERON de *senectute* qui dit *pares cum paribus veteri proverbio, congregantur.* D'ailleurs l'Esprit & le goût de CATIN, ne permettent pas qu'on la soupçonne d'avoir pu faire un choix indigne d'elle. Cette BELLE BERGERE avoit trop de discernement & de délicatesse. Prouvons maintenant que l'un & l'autre étoient *vigoureux*, cela est facile, il n'en faut pas d'autre preuve que celle-là; c'est qu'ils entendirent l'*Alouette* au point du jour. D'autres qu'eux, après avoir
ainsi

206 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,

ainsi veillé toute la nuit, auroient été abbatus & se seroient laissé aller au sommeil, comme firent RICHARD & une autre CATOS fille de Messire VARAMBON. On lit d'eux dans leur Histoire écrite sous le nom du *Rossignol*,

Mais le malheur voulut que l'Amant & l'Amante,
Trop foibles de moitié pour leurs ardens désirs,
Et lassés par leurs doux plaisirs,
S'endormirent tous deux sur le point que l'Aurore
Commençoit à s'apercevoir.

Ils n'avoient pas la vigueur de COLIN ni de CATOS. Ils ignoroient ou plutôt ils ne pouvoient pas exécuter ce précepte que VOITURE donne dans *un de ses Rondeaux*,

En cas d'amour il ne faut jamais être
Foible ni lent; mais faut toujours paroître
Prompt, vigoureux.

Nous voyons donc que COLIN & CATOS avoient tous les avantages du corps, la beauté, la jeunesse, la vigueur. Mais quels que soient ces avantages, c'étoit peu, en comparaison des qualités de leur Esprit & de leur Cœur.

Personne n'a jamais eû naturellement plus d'esprit, cela se voit puisque personne
sonne

sonne n'a jamais mieux aimé ; COLIN l'emportant sur ABELARD même.

Il y a bien des personnes qui ne regarderont pas cette raison comme valable. Mais qu'ils y prennent bien garde, ils verront que cet Amour fin, délicat, qui rend des Amans heureux par cela même qu'ils s'aiment, est un bien qui n'appartient qu'aux belles ames & qui est infiniment au dessus des bêtes. Les Bêtes peuvent sentir de la fureur. Un MAZET de Lamporechio, un Muletier au jeu d'amour pourront faire rage, selon l'expression de LA FONTAINE, mais il n'appartiendra qu'aux LAURES & aux PETRARQUES, qu'aux HELOÏSES & qu'aux ABELARDS, qu'aux Duchesses de CLEVES & qu'aux Ducs de NEMOURS, qu'aux CATOS & qu'aux COLINS de sentir cette douceur, ce charme, cette tendresse extrême qu'HORACE ne pouvoit exprimer qu'en disant,

Iu me tota ruens Venus

Cyprum deseruit. Ode XIX. lib. I.

Une autre preuve que COLIN & CATOS étoient pleins d'esprit, c'est que dans leurs amours mêmes, ils faisoient
regner

regner un *goût Grec*, qu'ils aimoient les manieres des Anciens. Cela se voit lors que COLIN frappe à la porte de sa belle. Il frappe *trois fois*, & appelle sa Maîtresse par *trois noms* differens, CATTIN, CATOS, BELLE BERGERE. L'on peut voir ce que j'ai observé là-dessus pp. 67. & 85. & conclure de là que non seulement nos deux Amans avoient naturellement beaucoup d'esprit, mais encore qu'ils avoient l'esprit très-cultivé. En effet s'ils ne l'avoient pas eu très-cultivé, ils n'auroient pas sù que les Anciens invoquoient ainsi leurs Divinités sous des noms differens: Et s'ils n'avoient pas eü beaucoup d'esprit, ils ne se seroient pas souciés d'en user de cette manière. Mais COLIN savoit bien qu'en traitant sa Maîtresse, comme les Anciens traitoient leurs Divinités, cette aimable personne sentiroit tout le délicat, tout le fin, de cette maniere d'agir.

Lors que le mérite d'une chose qu'on admire est extrême, que sa Beauté est réelle, plus on examine cette chose & plus on y découvre de sujets d'admiration. Ainsi plus j'examine COLIN & CATOS, CATOS, & COLIN, plus je suis surpris de voir tant de perfections réunies ensemble.

CLAU-

CLAUDIEN dit à la louange de STILICON,

..... Etenim mortalibus ex quo
Tellus cœpta coli, nunquam sincera bonorum
Sors ulli concessa viro : quem vultus honestat,
Dedecorant mores : animus quem pulchrior
ornat,

Corpus destituit

..... Partitim singula quemque
Nobilitant : hunc forma decens, hunc robur
in armis

Hunc rigor, hunc pietas

..... Sparguntur in omnes
In te mista fluunt. Et quæ divisa beatos
Efficiunt, collecta tenes.

„ Depuis que la Terre a commencé
„ d'être cultivée par les hommes, per-
„ sonne n'a été comblé de tous les biens.
„ Celui que la beauté pare, est souillé
„ par ses mœurs ; celui qui brille par
„ son Esprit, a un corps contrefait
„ Ce n'est qu'en partie que les hommes
„ sont recommandables, celui-ci l'est
„ par sa beauté, celui-là par sa force ;
„ celui-ci par sa constance, celui-là par
„ sa piété. Mais ce qui est partagé en-
„ tre les autres, se réunit en vous, vous
„ rassemblez en vous seul toutes les cho-

O

„ ses

„ fés dont une feule rend heureux ceux
 „ qui la poffèdent“. J'avois autrefois
 imité cette penfée de CLAUDIEN dans
 des vers que j'avois faits à la louange
 d'un des Rois du Nord & je brûlai ces
 vers après la punition de PATKUL &
 l'affaire de *Pultowa*. Mais fi CLAU-
 DIEN a dit ceci avec plus de raifon
 que je n'en avois eu à l'imiter , avec
 quelle juftice ne dois-je pas affûrer que
 tout cela convient parfaitement à COLIN
 & à CATOS ? puis qu'à tous les avanta-
 ges que nous avons déjà reconnus en
 eux , ils joignoient encore celui d'y réu-
 nir toutes les vertus. En effet quelle
prudence n'admire-t-on pas dans leur
 conduite , foit que COLIN fe leve pour
 éviter la mort qui le menaçoit s'il res-
 toit plus long-tems éloigné de fa belle,
 foit que CATIN , de peur que quel-
 qu'un n'aperçoive fon Amant à fa por-
 te, aille toute nuë en fa chemife la lui
 ouvrir ; foit qu'étant entré , il marche
tout doux & parle tout bas , pour ne point
 éveiller le pere de fa Maîtrefle : foit
 que s'embraffant l'un & l'autre , ils ne
 fe laiffent point aller au fommeil , mais
 qu'attentifs à tout ils ayent le courage
 de fe féparer au point du jour. Ils é-
 toient trop prudens , ces Amans heu-
 reux,

reux, pour se confier au hazard. Ils fa-
voient que la Fortune ne joue jamais de
plus mauvais tours , que lors qu'elle pa-
roît le plus favorable, selon le proverbe
Castillan. *La fortuna quanto es mas amiga
da la çancadilla*. Mais quelle prudence ne
font-ils pas paroître,

En profitant d'un tems où la jeunesse
Leur presentoit en foule ses plaisirs,
Et que l'ardeur des plus charmans désirs
Fait sa félicité d'une extrême tendresse.
Ils pensoient que du Ciel la liberalité
Ne leur avoit donné les Graces, la Beauté
Que pour en faire un bon usage,
Et CATOS étoit assez sage
D'en borner à COLIN la prodigalité.

Ils vouloient prévenir ce tems
Où l'on ne parle plus de douceurs, de tendresse,
De jeux, de plaisirs, de careffe,
Ni de goûter d'amour les plus doux passetems;
Age qu'occupent seuls les chagrins, la jeunesse,
Où tous les désirs refroidissent, & où
tous les soupirs se donnent

Aux disgraces de la vieillesse.

Ce n'est pas de mon chef que je louë à
cet égard la prudence de nos Amans,
ce n'est qu'après M PAVILLON, ce

fameux Avocat Général du Parlement de Metz, ce grand Poëte, cet homme que M. DE SILLERY Evêque de Soissons ne reconnoissoit pas seulement pour un bel Esprit, mais encore pour un homme, dont *la Verité, la Vertu, la Religion* faisoient le caractère. Il dit dans des Conseils qu'il donne à une jeune personne,

IRIS, vous ne sauriez mieux faire,
 Vous trouvez, vous voyant dans la belle saison,
 Qu'un Amant est pour vous un meuble nécessaire,
 Vous en voulez prendre un, & vous avez raison.

Sans la douceur d'aimer, la vie est infipide,
 C'est de tous les plaisirs le plaisir le plus doux.

Mais si de la prudence de nos amans nous passons à leur bonne foi; quelle bonne foi COLIN ne reconnoissoit-il pas dans CATIN, puis qu'il n'a pour l'obliger à lui ouvrir sa porte qu'à la faire ressouvenir de la parole qu'elle lui en avoit donnée; & quelle confiance n'avoit pas CATIN en la sagesse de son Amant, puis que s'il avoit été un étourdi ou un indiscret, c'étoit assez pour faire mourir cette aimable fille par les mains de son propre pere. Mais sans entrer en un détail d'où nous ne sortirions jamais, ces paroles seules que CATOS adresse à CO-

LIN

LIN, *Amant si vous est bonête*, ne prouvent-elles pas que ces deux Amans réunissoient en eux toutes les vertus? Car premierement, pour que **CATOS** employât un pareil argument afin d'engager **COLIN** à la quitter, il falloit qu'elle connût bien ce que c'étoit que l'honêteté, quels en étoient tous les caracteres & qu'elle fût persuadée que **COLIN** en observoit ponctuellement toutes les regles. Or observer ponctuellement toutes les regles de l'honêteté, c'est s'aquiter de tous les devoirs, de toutes les regles qui regardent les moindres parties & les moindres actions de la vie; puis qu'on *n'est bonête ou malhonête qu'à proportion qu'on les observe ou qu'on les néglige*. C'est **CICERON** qui le dit dans le *second Chap. des Offices*. Dans tout ce livre l'on voit que ce qu'il appelle honêteté, n'est autre chose que ce que la Raison, la Sageffe, la Vertu & la Bienfiance demandent de nous.

„ Tout ce qui se peut appeller *bonête*,
 „ dit-il dans le Chapitre V., se réduit
 „ à quatre chefs; & consiste ou dans
 „ cette perspicacité d'esprit qui fait
 „ chercher ou découvrir la Vérité, &
 „ c'est ce qu'on appelle *Prudence*; ou
 „ dans ce qui va à maintenir les loix de

„ la société humaine , & la foi des con-
 „ ventions , & à rendre à chacun ce qui
 „ lui appartient , & c'est ce qui s'appel-
 „ le *Justice* ; ou dans cette Grandeur
 „ d'ame que rien ne sauroit abatre , &
 „ qui rend capable des plus hautes en-
 „ treprises , & de tenir bon contre les
 „ plus terribles accidens ; & c'est ce
 „ qu'on appelle *Force* ; ou dans cet or-
 „ dre & ces mesures si justes , & si pré-
 „ cises , qu'on doit garder dans ses ac-
 „ tions , & même dans ses paroles ; &
 „ c'est ce qui s'appelle *Modération* ou
 „ *Temperance*“. L'honêteté, dit-il dans
 un autre endroit , reside dans les dispo-
 sitions du cœur , & les qualitez de l'es-
 prit , & dans l'usage qu'on en fait. L'ho-
 nêteté parfaite , ajoute-t-il encore dans le
IV. Chapitre du Livre troisième , ne se
 trouve que dans les seuls Sages. Et
 qu'est-ce que le Sage ? C'est un homme
 qui se commande à lui-même , que la
 mort , la pauvreté , ni les chaines n'é-
 pouvantent point , qui fait reprimer ses
 desirs éfrénés , mépriser les honneurs.

Chap.
XXIII.

Horace
lib II.
Sat. VII.

——— *Sapiens sibi que imperiosus,*
Quem neque pauperies , neque mors , ne-
que vincula terrent :

Respon-

*Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis.*

c'est un homme que la fortune attaque
toujours en vain ;

In quem manca ruit semper fortuna :

qui regle lui-même sa destinée,

Sapiens pot ipse fingit fortunam sibi.

Un homme qui, selon MONTAGNE,
Liv. I. Chap. 42. est cinq cens brasses au
dessus des Roiaumes & des Duchés.

Plaut.
Trinum,
Act II.
Sc. II.
84.

Voilà ce qu'étoit COLIN, & ce que
L'AUTEUR DE CE CHEF-D'OEUVRE,
Auteur qu'on ne peut assez louer,
nous fait entendre par le seul mot *honête*.
Mais voilà aussi ce qu'étoit CATOS.
Car de même qu'il est impossible qu'un
grand Fleuve remonte vers sa source &
ne suive pas sa pente naturelle & le mou-
vement successif des flots qui le poussent
vers la mer ; ainsi il est impossible qu'un
Sage aime quelque chose qui ne soit pas
digne de lui, qu'il agisse contre cette
impression qui le porte vers le bien &
qui le caractérise si fort à son avantage
au dessus des autres hommes. En effet
pouvons-nous concevoir COLIN sage,

honête & le croire en même tems sensible pour une personne qui ne feroit ni honête, ni sage, & touché d'une passion auffi vive, auffi extrême que celle qu'il avoit pour CATIN. Non, non, l'excès même de cette passion est une preuve certaine que CATIN n'étoit que beauté & vertu; il ne l'aimoit tant que parce qu'il reconnoissoit qu'elle étoit infiniment aimable, & il ne la reconnoissoit infiniment aimable que parce qu'elle étoit parfaitement belle, honête, sage. C'est ce qui fait que je ne puis assez admirer COLIN quand cet amant quitte le matin cette aimable personne. Quelle force ne falloit-il pas qu'il eût sur soi pour se résoudre à une telle séparation? car, comme M. SARASIN l'a fort bien remarqué,

On voit des Amans chaque jour,
 Sans crainte des rigueurs découvrir leur martyre,
 Mais de tout ce qu'on dit dans l'Empire d'Amour,
 L'Adieu coute le plus à dire.

Quand l'Envie voudroit ternir de ses noires vapeurs, le portrait que je viens d'ébaucher: je ne voudrois que cette seule action pour la confondre elle & tous ses Partisans. Oui certes, si COLIN & CATOS ont pû pousser l'honê-
 teté

teté jusques où nous la voyons poussée dans leurs dernières démarches, ce seroit commettre la plus grande injustice du monde que de dire qu'ils n'ont pas fû parfaitement distinguer l'honête de ce qui ne l'étoit pas. Ainsi je ne puis que m'écrier en finissant ce discours : Quel est donc mon étonnement ? car je vois tout d'un coup un prodige, je vois deux amans, qui, dans la fleur de leur âge & contre la gradation marquée par la Nature a toutes les perfections des hommes, joignent aux avantages du corps les perfections de l'esprit & du cœur ; qui nous font voir une sorte de tendresse, dont on n'avoit jamais vû de modèle, qui n'avoit jamais été imitée de personne & que personne n'a pu imiter depuis ; une tendresse qui pour l'excès, pour la bonne foi & la confiance réciproque des deux Amans, pour la prudence, la modération, la sagesse, pour l'artificieux mélange de la passion & de la retenüe, pour la noblesse des sentimens & les règles de la conduite, doit être à jamais regardée, comme la tendresse la plus parfaite, qui ait jamais été parmi les hommes. Comment COLIN & CAROS ont-ils donc été exemts de la loi générale, qui n'a peut-être souffert que

Voyez
le Livre
des Causes
de la
corrupt.
du goût
par M^{le}.
Dacier.

218 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*,
cette exception ? C'est ce que je ne saurois dire.

REMARQUES GÉNÉRALES

SUR CE

CHEF-D'OEUVRE.

POUR faire des remarques générales sur le mérite de cet Ouvrage, je ne puis rien faire de mieux que de l'examiner sur les préceptes qu'**HORACE** nous donne dans son Epître aux **PISONS**. Cette Epître communément nommée *l'Art Poétique* (à cause des préceptes qu'elle contient non-seulement pour composer, mais encore pour juger des plus beaux Ouvrages) est la règle la plus sûre que nous devons choisir pour examiner ce **CHEF-D'OEUVRE**.

Voyons donc ce que dit aux **PISONS** le Prince de leurs Poètes Lyriques.

I.

Il veut d'abord qu'un Ouvrage ne soit point comme *une Femme qui seroit belle de la ceinture en haut, mais dont le reste se termineroit en un vilain poisson.*

Ut

— Ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne.

C'est à-dire qu'il veut que la fin d'un Ouvrage, soit fait pour le commencement, que tout soit uniforme, & naturellement lié.

Qu'il faut que chaque chose y soit mise en son lieu Boileau
Que le début, la fin, répondent au milieu; Art Poétique.
Que d'un art délicat les pieces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Qu'on lise ce CHEF-D'OEUVRE sans prévention, & l'on verra s'il peut y avoir quelque Ouvrage plus uniforme, plus lié, & où cependant la narration soit plus suivie, plus vive & plus agissante. COLIN est si amoureux de CATOS qu'il va mourir s'il ne la tient entre ses bras. Il se leve, va la trouver, se repose entre les bras de cette belle; l'Alouëtte chante, qui avertit ces deux amans que le jour commence. Ils se séparent, parce qu'ils craignent d'être surpris. Tout cela n'est-il pas naturellement lié & suivi? Et n'est-il pas conforme au précepte qu'HORACE donne ensuite & que le R. P. LE BOSSU répète si souvent dans son excellent *Traité du Poëme Epique.*

— *Sit quodvis simplex duntaxat & unum.*

I I.

HORACE veut que les Personages qu'on produit ne démentent point leurs caractères.

— *Servetur ad imum*

Qualis ab incepto processerit & sibi constet.

„ Si, dit-il, vous représentez ACHILLE,
„ LE, qu'il soit vif, colere, inexorable,
„ cruel, qu'il ne reconnoisse aucune loi,
„ qu'il prétende tout par la force des
„ armes. Que MEDE'E soit feroce,
„ intraitable : INO pitoyable ; IXION
„ perfide : Io vagabonde, & qu'ORES-
„ TE soit triste.

*. . Honoratum si forte reponis ACHILLEM :
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer :
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit MEDEA ferox, invictaque ; flebilis INO ;
Perfidus IXION ; Io vaga ; tristis ORESTES.*

Et BOILEAU dans le 3. Chant de l'Art poétique,

Qu'AGAMEMNON soit fier, superbe, intéressé ;
Que pour ses Dieux EN'E ait un respect austere :
Conservez à chacun son propre caractère.

Or

Or qu'on examine bien celui de COLIN & de CATOS, & l'on verra combien il est naturel & bien suivi.

Dans l'excès de leurs feux, dans leur vive peinture
L'esprit avec plaisir reconnoit la Nature.

Ils sont toujours tendres, amoureux,
polis, honêtes.

III.

Il faut qu'un Poëte commence son Ouvrage par un début simple, & qui n'ait rien d'affecté. „ Ne commencez „ pas, dit HORACE, comme a fait „ autrefois un mauvais Poëte, Je chan- „ terai la fortune de PRIAM & cette „ guerre illustre Que nous donne cet „ homme qui puisse dignement remplir „ des promesses qui lui font ouvrir la „ bouche si large? Des montagnes vont „ enfanter, mais il n'en naîtra qu'un „ rat ridicule.

*Nec sic incipies, ut Scriptor cyclicus olim
Fortunam PRIAMI cantabo & nobile bellum.
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatus?
Parturient montes, nascetur ridiculus mus.*

Il loue la conduite d'HOMERE qui commence ainsi l'Odyssée. „ Muse, faites- „ moi

222 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu ,*

„ moi connoître cet homme qui après la
„ ruine de Troye a vû les villes & les
„ mœurs de beaucoup de peuples.

*Quanto rectius hic qui nil molitur ineptè!
Dic mihi, Musa, virum captæ post tempora
Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.*

Et BOILEAU louë pareillement la
sagesse de VIRGILE qui commence son
Eneïde par ces Vers.

Boileau
Ait Poët.

Je chante les combats & cet homme pieux ;
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Aufonie ;
Le premier aborda les champs de LAVINIE.

*Arma virumque cano , Trojæ qui primus
ab oris
Italiam fato profugus Lavinaque venit lit-
tora.*

Mais quel commencement est plus
simple que celui de notre Poëte :

L'autre jour COLIN malade
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir.

Il est beaucoup plus simple que celui
d'HOMERE , puis qu'il ne fait point
descen-

descendre une Muse du Ciel. *Deus in machina*, pour lui apprendre les aventures de COLIN. Il est beaucoup plus modeste que celui de VIRGILE, puisque celui-ci malgré toute sa simplicité vient d'abord se présenter soi-même. *Je chante. Cano.* Quelle nécessité d'avertir qu'on chante; est-ce qu'on ne le voit pas? Ne vaut-il pas mieux d'abord entrer en matière, & ne point s'attirer avant son Heros l'attention du Lecteur, en se mettant le premier sur les rangs par un *je* plein de vanité? Mais que seroit-ce si nous comparions le commencement du CHEF-D'OEUVRE avec le commencement du Poëme, du *Rapt de PROSERPINE*. CLAUDIEN le commence ainsi :

————— *Audaci promere cantu*

Mens congesta jubet. Gressus removete profani :

*Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit, & totum spirant præcordia Phæbum.*

„ Mon Esprit me commande de pu-
„ blier d'un chant plein d'audace les
„ choses que j'ai recueillies ; éloignez-
„ vous, profanes. Déjà la fureur a chas-
„ sé de chez moi tout ce qu'il y avoit
„ d'hu-

224 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

„ d'humain. Toutes mes entrailles ne
„ respirent que les fureurs de Phoebus.

La raison pour laquelle ces commen-
cemens doivent être simples , c'est qu'il
ne faut pas donner du feu pour ne don-
ner ensuite que de la fumée , *non fumum*
ex fulgore ; mais que de la fumée il faut
tirer la lumière , *sed ex fumo dare lucem*.
En effet on voit , comme le remarque
fort bien le R. P. LE B O S S U , que
ceux qui sont si hardis dans ce qu'ils
proposent , le font avec plus de légèreté
& de vanité , que de connoissance de
leurs forces & de leur Art. CLAUDIEN,
continue ce savant Religieux , n'a pû
pousser jusques au milieu de son premier
livre , les terreurs qu'il avoit proposées
comme la matiere de son Poëme.

Traité
du Poë-
me Ep.
liv. 3.

Si dicto parere negas , patefacta ciebo
Tartara , Saturni veteres laxabo catenas :
Obducam tenebris lucem compage solutâ ,
Lucidus umbroso miscebitur axis Averno.

Ces tenebres infernales qui devoient obs-
curcir la lumière du Soleil , n'ont pu
ternir l'éclat des lambris d'ivoire , &
des colonnes d'ambre du beau Palais de
P R O S E R P I N E

Atria

*Atria cingit ebur, trabibus solidatur ahenis
Culmen, & in celsas surgunt electra columnas.*

IV.

Une grande regle à observer dans la composition d'un Poëme, c'est de ne commencer qu'avec ce qui commence l'action qu'on va chanter.

Nec gemino bellum Trojano orditur ab ovo.

HOMERE ne commence point le récit de la Guerre de *Troye*, par les couches de *LEDA*, & c'est une regle que notre *INCONNU* a fort bien suivie.

L'autre jour *COLIN* malade

Dedans son lit,

D'une grosse maladie

Pensant mourir.

De trop songer à ses amours

Ne peut dormir.

IL VEUT tenir celle qu'il aime

Toute la nuit.

Il est amoureux & il veut tenir; voilà par où l'action commence, & tout ce que COLIN a fait auparavant (quoiqu'il soit le Héros de la piece) seroit étranger au sujet de ce Poëme.

V.

Ce n'est pas le tout que de commencer bien, il faut que la narration ne languisse point, qu'elle ne soit point interrompue par des Episodes inutiles, ou des reflexions faites à contre-tems; un bon Auteur va toujours à l'évenement, il passe par dessus tout ce qui ne fait pas à son sujet, & abandonne tout ce qu'il ne croit pas pouvoir faire briller.

*Semper ad eventum festinat, & in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit, & que
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.*

STACE & SENEQUE le Tragique n'ont pas suivi cette regle, une abondance vicieuse fait tort aux autres beautés de leurs Ouvrages.

Mais notre Auteur a bien sù se préserver de ces défauts, & asservir la grandeur & la vivacité de son imagination aux regles scrupuleuses de l'art. Les trois coups frapés à la porte, la colere du Pere, l'Alouette qui avertit les deux Amans, tout cela loin de ralentir l'action paroît si naturel au sujet, qu'il semble concourir à le former.

VI.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores.

„ Marquez les mœurs qui sont pro-
 „ près aux differens âges“. C'est encore
 une regle d'H O R A C E que notre Poëte
 a parfaitement bien suivie, & pour com-
 mencer par C A T I N ; quel est le carac-
 tere d'une jeune fille qui a beaucoup
 d'esprit, qui est passionnément amoureu-
 se, & qui doit craindre un pere cruel ?
 C'est de donner en cachette des rendez-
 vous à son Amant, d'être attentive au
 tems que cet Amant doit se trouver au
 rendez-vous, de ne se fier, autant qu'il
 lui est possible, qu'à elle seule, afin que
 la chose soit plus secrette. Si elle intro-
 duit son Amant dans sa chambre, elle
 doit l'avertir qu'il ne fasse pas le moin-
 dre bruit, parce qu'elle seroit perdue.
 L'a-t-elle dans sa chambre, elle doit pro-
 fiter d'un tems précieux & sans faire mal
 à propos l'hypocrite ni la petite bouche,
 se laisser aller entre les bras de ce qu'elle
 aime, sans oublier toutefois qu'elle ne
 doit pas se laisser surprendre en cet état.
 Voilà sans doute le caractere d'une fil-
 lette qui a de l'Esprit & de l'Amour.
 Voilà aussi ce que fait C A T O S. Si a-
 P 2 près

près cela nous examinons quel doit être le caractère de COLIN, nous verrons qu'ayant autant d'esprit & de discernement, que de courage & de tendresse, s'il aime CATIN, il doit l'aimer avec excès, puisque c'est le propre des grandes âmes d'aimer de cette manière les personnes qu'elles trouvent dignes de leur dévouement : qu'ayant d'ailleurs autant d'habileté que d'amour & autant d'honnêteté que d'habileté, il doit prendre un parti qui lui convienne, agir en conséquence de ses résolutions, mais agir avec cette politesse, cette prudence, cette honnêteté, qui font le caractère d'un Amant parfait. Ainsi il regardera sa Maîtresse comme une espèce de Divinité, & la traitera de même.

Sans toutefois se piquer de bien dire,
 Ni de pousser de grands hélas,
 Pour persuader un martyre
 Que son cœur ne souffriroit pas.

Parce que lors que l'amour est sincère & pur, il touche le cœur sans le corrompre, il élève l'esprit sans l'égarer. COLIN favorisé de sa Maîtresse ne laissera point regner dans son Âme l'emportement des Sens, parce que les voluptez les plus innocentes & les plus pures, sont
 les

les plus douces , les plus sensibles, les plus piquantes, & les plus longues. Il entrera dans tous les intérêts de sa CATIN , & lui sacrifiera ses plus ardens désirs; son principal bonheur est de l'aimer & de la satisfaire. Il n'usurpera point d'autorité sur elle, car, comme M. PAVILLON l'a fort bien remarqué, dès qu'un amant usurpe quelque autorité sur une maîtresse, ce n'est plus amour, c'est un mariage affreux. Mais quand même CATOS voudroit laisser prendre à COLIN de l'autorité sur elle, il la refusera sans qu'elle s'en aperçoive, il lui demandera toujours d'une manière tendre & respectueuse ce qu'il est sûr d'obtenir.

Catin, Catos, belle Berge-
re, dormez-vous?

La promesse que m'avez faite,

La tiendrez-vous?

Si donc on examine bien de quelle manière les mœurs de COLIN & de CATOS sont marquées dans ce CHEF-D'OEUVRE, on dira que non seulement le Poète a suivi le précepte d'HORACE que j'ai rapporté d'abord, mais que ce grand Poète François avoit encore bien pratiqué celui par lequel HORACE

230 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu* ;
veut que de la connoissance des mœurs,
on tire des expressions vives & natu-
relles.

*Respicere Exemplar vite morumque jubebo
Doctum imitatorem , & vivas hinc ducere
voces.*

VII.

Si de ces Remarques générales nous voulons examiner ce que c'est que le sujet de ce Poëme considéré en lui-même, nous trouverons que c'est le sujet d'un véritable Poëme Epique. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à considérer,

1^o. Que la fable (c'est-à-dire le sujet du Poëme regardé comme tel) est raisonnable & vraisemblable, qu'elle imite une action entière & importante, & que d'ailleurs elle renferme un point de morale qui peut servir d'instruction.

2^o. Que les noms du Heros & de l'Héroïne qui en sont les principaux Acteurs, sont des noms connus, fameux; que COLIN & CATOS sont d'une Maison si ancienne qu'il faut remonter jusques au Déluge pour en trouver l'origine; car il n'est pas nécessaire que le sujet d'un Poëme Epique, ne soit effectivement qu'une fiction.

tion. La vérité d'une action que l'on raconte, ne donne pas le nom de Poëte, mais elle ne l'exclut pas aussi; & comme dit ARISTOTE dans sa Poétique Chap. IX. un Auteur n'en est pas moins Poëte, quoi que les incidens dont il fait le récit, soient véritablement arrivés, parce que ce qui a été véritablement, peut avoir tout le vraisemblable, & tout le possible que l'Art demande, & être tel qu'on auroit dû le feindre.

Καὶν ἄρα συμβῆ γενόμενα ποιεῖν, εἰδὲν ἤτιον Ποιητής ἐστιν. Τῶν γὰρ γενομένων ἔνια εἰδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι, οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι, καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' ὃ σκεῖν αὐτῶν ποιητής ἐστιν.

30 L'action qui est décrite dans le CHEF-D'OEUVRE, renferme toutes les qualités nécessaires à une *action Epique*; l'Unité, l'Intégrité, l'Importance & la Durée. Cette action est un tout parfait, elle a dans toutes les regles de l'Art son commencement, son milieu & sa fin. Il est vrai qu'elle n'a ni reconnaissance ni péripétie, mais cela n'empêche pas que ce ne soit une vraie *action Epique*, la différence qu'il y a, c'est qu'elle est une action simple, au lieu que de l'autre manière, elle seroit implexe. Mais cette action simple a ses causes, ses effets, son

232 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
nœud & son dénouement. Et sa conduite
est si juste qu'elle fait naître naturelle-
ment l'un & l'autre, & laisse aux Lec-
teurs la satisfaction qu'ils ont recherchée
dans ce CHEF-D'OEUVRE. De plus
cette action a son *achevement*.

J'entens l'allouëtte qui chante
Au point du jour,
Amant, si vous est' honête
Retirez-vous,

Cet avertissement de l'*allouëtte* fait cesser
l'action de COLIN, & sa retraitte est
*le dernier passage de l'agitation & du trou-
ble au repos & à la tranquillité*: en un mot
COLIN *malade d'amour, voulant tenir
celle qu'il aime toute la nuit*, voilà la cau-
se de l'action, sa declaration & son but.
COLIN *se leve & va fraper à la porte de
sa belle*, voilà le commencement de l'ac-
tion. CATOS *vient lui ouvrir la porte*,
voilà le milieu de l'action & le nœud.
COLIN *entre & se repose entre les bras
de sa maîtresse*, voilà la fin de l'action &
le dénouement. L'*allouëtte chante & CO-
LIN se retire*, voilà l'achevement. Si
COLIN frappe trois coups à la porte
de CATOS, si cette belle l'avertit de
ne point réveiller son pere, si l'*allouëtte*
vient chanter, tout cela pourroit servir
de

de matiere à former des Episodes, ou même être considéré comme tel, mais cela, comme tout le monde le remarquera d'abord, n'empêchera point l'unité de l'action ni n'en corrompra point l'intégrité.

Pour sa durée, l'on fait que le tems de l'action épique n'est point déterminé comme celui de l'action tragique. La différence de cette action dans le seul HOMERE, est si grande, qu'une de ses actions a moins de deux mois & l'autre plus de huit ans. Aussi le R. P. LE BOSSU n'a-t-il rien osé décider là-dessus, & je croi qu'en effet on ne peut déterminer au juste la durée de l'action Epique, ou que si on la détermine ce ne peut être que comme a fait le savant M. DACIER dans ses *judicieuses Remarques sur la Poétique d'ARISTOTE*. Il dit : „ Quoique l'Épopée soit plus étendue par ses Episodes que la Tragedie, il y a pourtant une même regle pour la longueur de ces deux Poèmes. Il faut qu'on puisse les parcourir l'un & l'autre d'un coup d'œil, & que la mémoire puisse les embrasser & les retenir sans peine; car si on a perdu l'idée du commencement, quand on arrive à la fin, c'est une marque que

„ son étenduë est trop grande & cette
 „ grandeur excessive ruine toute fa-
 „ beauté“. Mais si cela est, l'*action* du
 C H E F - D ' O E U V R E est certainement
 plus Epique que celle de l'*Iliade*. Ce
 Poëme d' H O M E R E est composé de
 seize mille vers, selon le calcul de M A -
 D A M E D A C I E R ; ces seize mille vers
 occupent vint-quatre livres, & traduits
 en François ils font trois volumes. Il
 faut avoir bonne mémoire pour embrasser
 tout cela & le retenir sans peine, & la
 vûë bien prompte & bien sûre pour le
 parcourir d'un coup d'œil.

Mais sans nous engager dans les dis-
 cussions critiques, attachons-nous à l'*ac-
 tion* du C H E F - D ' O E U V R E & faisons-
 en voir l'*importance*. H O R A C E remar-
 que fort bien dans l'*Art Poëtique* que les
 choses qui vont à l'Esprit par les oreil-
 les le touchent moins que celles qui y
 vont par les yeux.

*Segnius irritant animos demissa per aurem,
 Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...*

Ainsi le Poëte Epique est plus obligé
 que le Dramatique de suspendre l'Esprit
 des Lecteurs par l'admiration & par l'im-
 portance de l'action.

Une action peut être *importante* en deux manières : ou simplement par elle-même , ou par la qualité des personnes qui l'exécutent.

Le R. P. LE BOSSU dit qu'HORACE veut que les personnes soient couronnées. Mais j'avouë que je ne vois point du tout cela dans HORACE ; il dit seulement qu'HOMERE a montré en quels vers on pouvoit écrire les actions des Rois & des Chefs, & les malheurs des guerres :

*Res gestæ regumque ducumque & tristia
bella,
Quo scribi possent numero monstravit Ho-
merus.*

Mais ceci n'est point un précepte qui exige qu'un Poëte ne choisisse que des Rois pour les personnages d'une action. Si ces vers renfermoient un précepte, les guerres seroient donc aussi nécessairement la matiere du Poëme Epique, & le P. LE BOSSU lui-même reconnoît que cela n'est pas nécessaire, ce qu'il justifie par l'*Odyssée*. Il est vrai, si l'on regarde le Poëme Epique fondé nécessairement sur tout ce qu'on remarque dans la pratique d'HOMERE & de VIR-

GILE,

GILE, que les personnages de ce Poëme devront être absolument Rois. C'est aussi la doctrine d'ARISTOTE qui dit que le Poëme Epique est *μίμησις ἀγαθῶν*, une imitation des actions des plus grands personnages, mais, si j'ose le dire, il me paroît que cela seroit susceptible de quelque modification.

Si l'on considère les deux Actions d'HOMERE sans noms & sans être épisodiées, comme ARISTOTE veut qu'on les dresse d'abord; on n'y trouvera rien que de commun, ou qui exige des qualités au dessus de celles des simples particuliers. Dans l'*Odyssée*, c'est un homme qui retourne en son pais, & qui trouve bien du désordre en sa famille: chose si commune qu'il n'est pas seulement nécessaire pour cela qu'un homme sorte de chez soi. Dans l'*Iliade* deux autres hommes se querellent pour une esclave & ruinent leurs affaires par cette division. C'est encore ce qu'on voit communément arriver entre deux soldats au quartier du Roi ou dans ces autres lieux que les honêtes gens détestent. Pour toucher l'Esprit de ses Lecteurs, HOMERE a donc été dans l'obligation d'illustrer ces actions par des circonstances qui répandissent du merveilleux dans

fa narration & par des personnages dont les noms jettassent une certaine idée de grandeur dans l'Esprit & rendissent ainsi les actions intéressantes. Mais si les actions par elles-mêmes avoient été intéressantes, il n'auroit pas eu besoin d'un ACHILLE, d'un AGAMEMNON, d'un ULYSSE, ni de tant d'autres choses pour attacher son Lecteur. Suivant ce raisonnement qui est de la dernière évidence, on n'a besoin de noms illustres qu'autant que l'action l'est peu ; par conséquent l'action du CHEF-D'OEUVRE est une vraie action épique, puis qu'elle est infiniment intéressante par elle-même. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que des Sieges, des Batailles, des Champs ensanglantez, des Villes défolées qui soient capables de faire de vives impressions sur l'esprit d'un Lecteur & de l'attacher invinciblement. Si ces images l'occupent, ce n'est qu'en lui causant les émotions, que font naître la surprise & la terreur ; elles éloignent le cœur en même tems qu'elles occupent l'esprit. Mais si vous attachez un Lecteur, par des images qui joignent à la surprise & au merveilleux l'agréable & le tendre, alors il semble que le cœur & l'esprit ressentent également tout ce que les émo-

tions

tions les plus sensibles peuvent faire naître de touchant & d'agréable. Cela est si vrai que le 4^e. livre de l'*Eneïde*, est le plus beau & le plus touchant des douze dont ce Poëme est composé. En effet est-il quelque chose qui interesse plus généralement que l'Amour ? C'est à ses feux que tous les hommes doivent leur être ; c'est à ses feux que l'on doit tout ce qu'on a d'agrément & d'amabilité ; c'est à ses feux qu'on doit les plus charmans plaisirs , les plus douces voluptez de la vie.

S'il est quelque bonheur, c'est l'Amour qui l'assure

 Tout flate en aimant , tout nous dit :

 Otez l'Amour de la Nature

 Toute la Nature périt.

Je ne prétends pas pourtant que tout sujet d'amour pût être le sujet intéressant d'un Poëme Epique ; car bien que tout ce qui roule sur l'amour soit intéressant, il se peut néanmoins faire que certains sujets ne le soient pas assez. Mais s'il y a autant d'extraordinaire & de merveilleux, autant d'images accessoires, vives & touchantes qu'on en trouve dans les Amours de COLIN & de CATOS, je suis persuadé qu'un tel sujet est préférable à tout autre & qu'on n'a pas besoin

soin pour le faire valoir d'aller chercher ni dans la Fable, ni dans l'Histoire des noms fameux qui imposent à l'Imagination. Disons plus, c'est que ces sortes d'actions illustrent par elles-mêmes & illustrent extraordinairement les noms de ceux qui les font. L'Histoire ne nous rapporte que trop de ces scélérats, de ces ennemis du Genre humain à qui la lâcheté & la flatterie des autres hommes a fait donner le nom de *Conquerans*, de ces monstres qu'on feroit bien d'étouffer au berceau,

Dont l'étrange valeur qui ne cherchant qu'à nuire,
 Embrase tout si-tôt qu'elle commence à luire,
 Qui n'a que son orgueil pour règle & pour raison,
 Qui veut que l'Univers ne soit qu'une prison,
 Que maîtres absolus de tous tant que nous sommes
 Leurs esclaves en nombre égalent tous les hommes.

Mais combien l'Histoire nous nomme-t-elle de parfaits amans? Hélas! presque point. A peine plusieurs siècles peuvent-ils en fournir une couple. Il est donc d'autant plus glorieux d'être Héros de cette espèce d'héroïsme qu'il est rare d'en trouver, & ceux qu'on peut considérer comme tels n'ont pas besoin
 de

240 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
de couronnes pour être les personnages
d'un Poëte Epique.

Si le Sort n'a pas mis un sceptre dans leur main,
On ne doit pas rougir des fautes du Destin.

Non non, l'Amour les distingue assez de
tous les autres hommes,

Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au dessus de soi.

En effet seroit-il possible qu'on ne pût se
distinguer du commun des hommes
qu'en les exterminant ?

Ne tient-il qu'à tuer des gens
Pour avoir los & renommée ?

Il seroit bien dangereux qu'on établît
cette maxime, & les Poëtes qui la célé-
breroient mériteroient bien d'être eux-
mêmes exterminés.

VIII.

Si après cela nous voulons examiner
ce qu'il faut principalement encore pour
le Poëme épique. Le Titre, par exem-
ple, la proposition, la vraisemblance,
l'admirable, les passions, les mœurs,
les machines, ne verrons-nous pas, au
titre près, que tout se trouve parfaite-
ment

ment dans le *Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*. L'*Alouette* ne peut-elle pas être mise au nombre de ce qu'on appelle *Machinisme*, & ne répand-elle pas en son genre le merveilleux, sans toutefois que cela doive être mis au rang des fables mixtes? J'ose même ajouter que quoique le R. P. LE BOSSU aît remarqué que cette coutume de faire parler les bêtes soit si peu au goût des derniers siècles, que l'exemple d'HOMÈRE ne la rendroit pas excusable dans des Ouvrages modernes, la liberté que le Poète a pris de faire parler l'*Alouette* dans le *CHEF-D'OEUVRE* n'a rien qui choque, tant il est vrai que des mains de Maîtres savent placer l'admirable & le prodigieux, sans s'éloigner des bornes de la vraisemblance. À l'égard du titre, quiconque voudroit faire dans les formes un Poëme épique de l'action de COLIN & de CATOS, pourroit nommer ce Poëme la *COLINEÏDE*. Ce nom me paroît plein de graces.

C O R O L L A I R E.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, il faudroit un volume entier pour examiner tout l'art qui regne dans ce

Q

CHEF-

242 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu ;*

CHEF-D'OEUVRE, & quelques belles choses que je puisse dire je n'en dirois jamais assez. Ainsi je finis, en concluant que c'est avec justice que j'ai donné à cet Ouvrage le Titre de CHEF-D'OEUVRE, & que j'ai montré que celui qui l'a composé, *n'étoit point au Parnasse un de ces Auteurs téméraires, qui pensent atteindre la hauteur de l'Art des vers.* Certainement quiconque a écrit ce CHEF-D'OEUVRE, *sentoit l'influence secrète du Ciel, son Astre en naissant l'avoit formé Poëte, il n'étoit point captif dans un génie étroit, pour lui PHOEBUS n'étoit point sourd, ni PEGASE n'étoit point retif.* Mais sa bouche étoit plutôt, comme on le dit après PLATON, une ouverture par laquelle il entroit des choses périssables & sortoit des choses immortelles. *Ostium per quod intrant mortalia & exeunt immortalia.* Ainsi l'on peut dire de l'Ode de notre Inconnu ces paroles d'un Manuscrit qui appartenoit autrefois à M. PITHOU

*Canczon audi qes bellantresca
Que fo de razon espanesca,
Non fo de paraulla grezesca,
Ne de Lengua serrazinesca:
Dolz esuaus es plus que bresca,*

E

*E plus que nuls piments gom mesca
Qui ben la diz à lei francesca
Cuig men que sosgranz pros lencrezza
E qe nest segle len paresca.*

Ayant de cette maniere joint l'utile & Pagnable, ce CHEF-D'OEUVRE doit valoir de l'argent aux Libraires, passer les mers & acquerir à son Auteur une reputation immortelle.

*Hic meret æra liber Sotis : hic & mare
transit,
Et longum noto Scriptori prorogat ævum.*

Et l'Auteur auroit eu raison de dire comme HORACE à la fin du troisieme livre de ses Odes ;

*Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ Pyramidum altius;
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, & fuga temporum:
Non omnis moriar : multa que pars mei
Vitabit Libitinam : usque ego postera
Crescam laude recens :
. Sume superbiam
Quæsitam meritis, & mihi Delphica
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.*

244 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu ;*

„ J'ai achevé un monument plus dura-
„ ble que l'airain & plus haut que le
„ Royal bâtiment des Pyramides ; que
„ ni la pluye qui mine tout , ni le fu-
„ rieux Aquilon ne pourront détruire,
„ ni l'éternité , ni la succession des
„ tems. Je ne mourrai point tout entier :
„ une grande partie de moi évitera le
„ cercueil. prenez l'air de
„ fierté que vos merites vous donnent
„ droit d'avoir , & couronnez - moi de
„ bonne grace, ô M E L P O M E N E,
„ d'un Laurier Delphique.

ou bien comme M A L H E R B E ,

Le fameux A M P H I O N, dont la voix n'ont pareille
Bâtissant une ville étonna l'Univers,

Quelque bruit qu'il ait eu n'a point fait de mer-
veille ,

Que ne fassent mes vers.

Ou enfin ce que le R. P. S A R B I E S C H I
Jesuite dit dans son Ode pour le Pape
U R B A I N V I I I.

Non solus olim præpes H O R A T I U S

Ibit biformis per liquidum æthera

Vates ; olorinisve latè

Cantibus, Æoliove terras

Temnet volatū. M E quoque desides

Tra-

*Tranare nimbos, ME Zephyris super
Impune pendere, & sereno
CALLIOPE dedit ire cælo;*

» HORACE ne voltigera pas seul
» dans le vague des airs ; il ne fera pas
» le seul qui par un chant qui surpasse
» de beaucoup celui des cygnes & par
» un vol Poétique méprisera la terre au
» dessous de lui. Je pourrai aussi tra-
» verser les nuées en volant, je pour-
» rai voler sur les Zephires. CAL-
» LIOPE m'a donné le droit d'aller
» aux cieux.

En effet si, selon MARTIAL, un
Livre est bon lorsque la moitié de ce
qui le compose est bon,

*Triginta toto mala sunt Epigrammata Li-
bro,
Si totidem bona sunt, Lause, Liber bo-
nus est.*

Que ne doit-on pas dire d'un Ouvrage
où il n'y a pas un seul mot qui ne méri-
te les plus grands éloges? Quel excel-
lent genie n'avoit pas l'inimitable Au-
teur qui l'a composé? Quel dommage
qu'un si grand homme nous soit incon-
nu, dans le tems qu'on est sans cesse é-

246 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
tourdi, & offusqué par une infinité de
mauvais Poètes? Cela feroit que quel-
que vanité qu'il y eût souvent, pour ne
pas dire toujours, à écrire sa propre vie,
je permettrois quasi à chaqu'Auteur d'é-
crire la sienne, & je l'encouragerois mê-
me à le faire, s'il vouloit être attentif à
conter simplement des faits, & se gar-
der de ces expressions, de ces tours que
l'insidieux amour propre fait glisser si
habilement qu'à peine l'Ecrivain s'en a-
perçoit-il lui-même.



NOU-



NOUVELLES REMARQUES

*Faites pendant le cours de l'Impression de cet
Ouvrage.*

Quelques Savans du premier ordre ayant demandé des feuilles de ce **CHEF-D'OEUVRE** dans le tems de l'impression, ont fait quelques Notes qu'ils ont envoyées à l'Editeur. Le Public verra sans doute avec plaisir que ces *Nota Variorum* sont considérablement augmentées, marque certaine du mérite de cet admirable Ouvrage, & de l'applaudissement qui est dû au Travail de l'excellent Auteur qui l'a publié.

VERS I. Colin.] Quand on considère bien le caractère de **COLIN** on diroit que **M. DE FONTENELLE** a voulu le faire connoître sous le nom de **LIGDAMIS**. **ADRASTE** demande à **HILAS**.

Tu connois **LIGDAMIS**?

HILAS.

Qui ne le connoît pas?

Q 4

C'est

248 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
C'est lui qui de CLIMENE adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

H I L A S.

Quel Berger ? il est du caractère,
Dont un amant m'eût plû si j'eusse été Bergere ;
Il ne connoît nul Art en aimant que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflamer,
Il aime, mais forcé par les yeux d'une belle,
Et son Amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bon-
heur,
Il en sent le plaisir & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son au-
dace,
Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace,

CHLOEUS.

IV. *Mourir.*] Monsieur le Docteur MA-
*Ci-dessus TANASIUS a observé * avec beaucoup de
p. 27. raison, que *mourir* en amour ne signifie point
rendre l'ame, mais que ce verbe marque seu-
lement l'*excès de la passion*.

Et même cet excès est si beau, si char-
mant, qu'on seroit fâché d'en sortir : d'où
vient que THEOPHILE sur le *Balet du Roi*
pour Monseigneur le Duc de MONTMO-
RENCY, dit

Celle pour qui je veux mourir,
Me fait un mal si favorable,

Que

Que si l'on me venoit guerir ,
On me rendroit bien miserable.

Un Roi pour des tourmens si doux
Quitteroit toutes ses délices ,
Et me voyant seroit jaloux ;
De mes fers & de mes supplices.

D'ailleurs il y a dans les Oeuvres de MEL-
LIN de SAINT GELAIS un très-beau
Dixain qui cesseroit d'être tel , si le verbe
mourir n'avoit pas un sens figuré. Car com-
ment pourroit écrire une personne qui seroit
morte ? ainsi qu'il est dit dans le Dixain dont
nous parlons.

DIXAIN à son ami absent.

C'est trop peu dit, ami, que je vous porte
Present au cœur & absent à mes yeux :
C'est trop peu dit, qu'en moi *qui suis jà morte*
L'ame est l'amour qui vous suit en tous lieux.
Pour dire assez, je voudrois dire mieux ,
Mais mon tourment fait telle violence ,
Que je ne puis exprimer qu'en silence ,
Non seulement comme à vous suis unie ,
Mais la douleur que j'ai de votre absence ,
Car plus est dite , & plus est infinie.

Cependant ce Dixain est très-beau , digne
d'être comparé avec tout ce que la Grèce a
de plus tendre & de plus passionné , de sorte
que je soupçonne CATIN de l'avoir fait ,
car certainement elle avoit beaucoup d'es-

250 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*

prit & de goût pour la Poësie, & il faut aimer comme elle pour s'exprimer ainsi. Mais si ce Dixain est d'elle il faut qu'elle ait vécu du tems de FRANÇOIS I. & que celui qui a recueilli les Oeuvres de SAINT GELAIS ait confondu ce Dixain parmi les ouvrages de ce Poëte.

CHLOEUS.

V. *Songer.*] THEOPHILE s'est servi de ce verbe au commencement d'une Elegie.

CLORIS, lorsque je songe en te voyant si belle.....

CHLOEUS.

VII. *Il veut tenir.*] Il est plus facile d'entendre le CHEF D'OEUVRE de l'INCONNU que de l'expliquer. Il y a même beaucoup de passages, que l'on a entendus, ou crû entendre, en les lisant avec précipitation, & que ceux qui n'ont pas pour guide quelque chose de plus que MINERVE n'entendent point lorsqu'ils s'y arrêtent & qu'ils veulent les approfondir, c'est ce qui peut arriver sur tout à l'égard de ces mots, *Il veut tenir*, pour marquer le désir, l'empressement que COLIN a de tenir celle qu'il aime.

HAASCLOPERUS.

IX. *Le Galant.*] Toutes les explications qu'on apporte de ce mot sont très-justes, témoin son origine, Γαλάω. ΟΥΝΟ. . .

TABULATI.

X.

X. *Il se leva.*] Si COLIN ne se fût pas levé l'auroit passé une cruelle nuit. Un amant souffre infiniment lors qu'il est absent de sa Maîtresse, mais sur tout lors qu'il est couché, l n'est plus distrait par les objets extérieurs; entré absolument en lui-même, il sent toute l'étendue de son malheur. ANTOINE TYRON exprime cette peine avec beaucoup d'élégance dans sa Comédie de la fidélité nuptiale.

Toutes les nuits que sans vous je me couche,
 Pensant à vous ne fais que sommeiller,
 Et en revant jusques au reveiller,
 Incessamment vous quiers parmi la couche,
 Et bien souvent en lieu de votre bouche,
 En soupirant je baise l'oreiller.

PAGNIODES.

XI. *Belle.*] Un Savant de mes amis, homme d'une grande littérature, trouve ce terme de *Belle* trop vague. L'Auteur, me disoit-il un jour, auroit dû nous dire plus précisément quelle sorte de beauté étoit celle de CATIN : il nous auroit appris par là deux choses de très-grande importance; de quelle manière CATIN étoit faite & le goût de COLIN en matière de beauté. Je lui répondis très-judicieusement à cela, que comme les hommes se faisoient chacun des idées différentes de la beauté, la description que l'INCONNU auroit fait de celle de CATIN n'auroit plu qu'à un certain petit nombre de gens de même goût que COLIN : j'ajouterai de plus que le CHEF-D'OEUVRE n'étoit

n'étoit pas seulement pour les François ; mais pour tous les gens d'esprit de quelque Nation qu'ils fussent , que par conséquent le terme *Belle* étoit le plus propre à donner une idée avantageuse de CATIN , chacun s'en faisant une idée suivant son goût. Un François s'imagine une grande Personne blanche , la taille fine , la gorge ronde & cetera ; un *Habitant de la Cité des Caffres* croit que CATIN étoit grosse , courte , noire , la gorge flasque , longue & pendante. Un *Chinois* lui fait les yeux & les pieds fort petits. Un *Persan* les lui fait fort grans. Mon Ami trouva ma remarque fort juste & me donna beaucoup de louanges que je supprime par modestie.

J'ai encore une remarque très-savante sur BELLE , c'est que l'Auteur dit simplement de CATIN qu'elle étoit belle & ne le dit point figurément comme font la plupart des Poètes. Je trouve cette simplicité tout-à-fait sublime , elle ne peut donner qu'une grande idée de CATIN. Les expressions si figurées & si recherchées tombent ordinairement dans le bas & dans le pueril. Telle est la chanson du *Baron de Faneste* lorsqu'il donne une serenade à sa Maîtresse. Je rapporterai ici ses propres paroles afin que l'on n'en juge point sur mon rapport , mais sur la pièce.

„ Sachez que je continuai encores de lui
 „ donner des audevades , j'aboïs trois honê-
 „ tes fils de bille , & un soir comme nous
 „ achebions de chanter , il y aboit tout plain
 „ de louanges , entr'autres qu'elle étoit la
 „ source de ma bie , fontaine de toutes ber-
 „ tus,

» **tus**, fontaine de grace, tout par fontai-
» **ne**, comme nous finissons par ces deux
» **bers** ;

— Sois de douceur la Fontaine ;
Comme tu l'es de veauté.

» **me** boila une terrasse plaine de pissat abee
» **quauque** bilainie parmi, qui me tira du
» **sang** de la teste ; mes compagnons se mi-
» **rent** à injures, l'un l'appella Fontaine de
» **Merde**, l'autre, Fontaine de Pissat, &
» nous en allons.

Ces dernieres expressions donnent une fort vilaine idée de la Maîtresse du Baron de *Faneste*. On peut dire de cet Auteur ce que **LONGIN** dit d'**AMPHICRATE**, d'**HEGESIAS** & de **MATRIS**. *C'est que s'imaginant qu'il est épris d'un Enthousiasme, & d'une fureur divine au lieu de tonner comme il pense il ne fait que niaiser & badiner comme un enfant.*

PAGNIOTES.

XII. *Trois fois frapa.*] Lisez *grata*, car **COLIN** avoit à menager le Pere de **CATOS** ; comme il paroît par les derniers vers du **CHEF D'OEUVRE**.

Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.

De plus la fille ayant l'oreille au guet,
comme il paroît par la Strophe suivante,
il suffisoit de grater, le moins de bruit en
de

254 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*
de semblables occasions est toujours le
mieux.

HAASCLOPERUS.

Ajoutons que c'est la coutume à la Cour
de gratter au lieu de fraper, & COLIN
sans doute en favoit les manieres.

ASIATIDES.

Trois.] Ce nombre s'observoit dans les
fermens & dans les vœux. BERTRAND
DU GUESCLIN nous en donne un exem-
ple. Ce fameux Connétable jura de ne man-
ger que trois soutes de vin à l'honneur de
la très-Ste. Trinité, jusqu'à ce qu'il se fût
vangé d'un homme qui l'avoit offensé. *Vie*
de Bertrand du Guesclin composée en 1387. &
imprimée à Paris 1618. mise en lumiere par
St. Claude Nenard.

PAGNIOTES.

M. le Docteur MATANASIUS n'auroit
pas du oublier sur le mot de *trois* ce passa-
ge de TITE-LIVE : *Ejusdem causa ludi*
magni voti aris trecentis triginta tribus mil-
libus trecentis triginta tribus triente. „ Pour
„ la même raison on voua à JUPITER de
„ grands jeux, où l'on depensa la somme
„ de trois cens trente trois mille trois cens
„ trente trois livres d'airain & un tiers.

LES AUTEURS *du Journal Litteraire.*

XIII. *Belle Berge-*
re dormez-vous.

Aux exemples qu'on a raportés p. 86. & 87. tirés de l'Ode 2. du I liv. d'HORACE de l'Ode 25. du même Livre & de l'Ode 3. du Liv. 2. on peut encore ajouter ceux-ci

*Litibus implicitum ; mirabor , si licet inter-
noscere mendacem, verumque beatus amicum.*
Art Poétique vers. 424. & 425.

*Neque dulci mala vino lavere , aut exani-
mari metuentes patruæ verbera linguæ.*
Ode XII. du Liv. III. vers. 2. & 3.

*Grosche , non gemmis , neque purpura ve-
nale nec auro.*
Ode XVI. Liv. II. vers. 7. & 8.

*Mugiunt vacca ; tibi tollit hinni-
tum apta quadrigis equa , . .*
Dans la même Ode vers. 34. & 35.

HORACE est plein de cette versification. Mais ce qu'il y a de plus étonnant pour les *Pygmées modernes* qui osent attaquer les Anciens, avec moins de forces que n'en n'avoient les Géans qui attaquèrent les Dieux, & par conséquent avec plus de temerité, comme l'a fort bien remarqué MADAME DACIER *Traité des causes de la corruption du goût.* p. 1. 2. C'est qu'HORACE transpose ainsi la dernière syllabe d'un mot non seulement de la fin d'un vers au commencement du vers suivant, mais encore de la fin d'une Strophe au commencement de l'autre, comme on peut le voir Ode XIII. Liv. 2. où *venena Colchi* finissent la seconde Strophe,
&

256 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu* ,

& *ca & quidquid usquam* . . . commencent la troisieme, de maniere que pour passer de l'une à l'autre & éviter l'*hiatus* il faut lire comme s'il y avoit *venena colchi-quet*, ce qui fait aux oreilles des *Pygmées* un assez plaisant son, mais certes à celles des Savans un son fort agreable.

CHLOEUS.

XVII. *Fillette.*] LA FONTAINE s'est servi de ce mot dans cet excellent Conte de *la Courtisane amoureuse* :

L'autre changea sa massuë en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune *fillette*.

BACCALAUREUS.

La Fillette fut fragile ell' se leva.] MELIN DE ST. GELAIS dans ses vers d'un *present de Cerises* a retranché l'*e* d'*elles* au plurier & a mis *ell's*.

Voiez, est-il chose plus douce,
Ell's sont grosses comme le pouce,
Sauroit-on voir que vous en semble,
Rien qui mieux à un cœur ressemble?
C'est signe que toutes vos vies,
De mille cœurs serez servies.

Dans ces vers sur un luth, il supprime l'*e* de *supplie* & met *suppli'*.

Je te *suppli'*, fais-moi entendre,
Comme touchant à la main tendre,
Ton bois s'est garenti du feu.

BACCALAUREUS.

XVIII.

XVIII. *Elle se leva.*] C'est une circonstance fort remarquable. Par là le Poëte nous donne à connoître l'expedient que CATIN imagina pour détourner tous les soupçons que son Pere pouvoit avoir du rendez-vous donné à son Amant, c'est qu'elle s'étoit couchée. Il y a quatre ou cinq ans que me promenant à Leyde avec Mr. BAUDET, comme c'est notre coutume de nous entretenir d'antiquités & de critique, je lui fis part d'une remarque toute semblable à celle-ci que j'avois faite dans PAUSANIAS: mais il me fit voir qu'elle ne lui étoit pas nouvelle, & qu'il s'en étoit servi, dans son Livre *des machines qu'on INVENTERA dans le siecle suivant*, imprimé à Amsterdam 1698. chez Pootgieter, à l'enseigne du *Jansenisme*. Je dis cela en passant, afin que ceux qui liront cet excellent Livre ne m'accusent pas de lui avoir fait un larcin.

HAASCLOPERUS.

XXII. *Ami.*] C'est un terme que les filles par dissimulation donnent d'ordinaire à leurs Amans, mais comme il ne paroît pas à notre Poëte assez fort dans la bouche de CATIN, il y ajoute le terme de *doux*, mon *doux ami*. Peut-on mieux exprimer la tendresse d'une Amante? Mais il faut remarquer dans tout ce passage une beauté, dont peut-être on ne s'est pas encore aperçu. C'est que notre Poëte pour marquer le consentement de CATIN & en même tems la crainte où elle est que son Pere ne se reveille, avertit

R son

258 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu ;*

son Amant par deux vers, l'un de huit & l'autre de quatre syllabes, composez tout de Monosyllabes, entremêlés de trois mots qui n'en ont que deux, & d'une repetition du mot de *tout* & du mot de *doux*. Ceux qui ont de l'oreille sentiront bien ce que je dis.

HAASCLOPERUS.

XXV. *Honête*.] Non seulement ce mot emporte avec soi tout ce qu'en a dit Mr. le Docteur MATANASIUS dans ses Notes *, mais de plus c'est que je trouve dans un passage de MELLIN DE SAINT GELAIS que ce mot sert à faire voir l'obligation où étoit CATIN d'ouvrir la porte à son amant, & le tort qu'elle auroit eu de ne le pas faire.

* Pag. 138.
& suiv.

La Dame qui l'*honête ami* refuse ;
Non point l'ami, mais elle-même abuse.

dit SAINT GELAIS dans ses *Chansons* p. 230.
Edit. d'Ant. de Harly.

CHLOEUS.

XXVII. *Entre les bras de sa belle se reposa*.]
L'Auteur du CHEF-D'OEUVRE a eu grand soin de marquer expressément l'excès de la passion de COLIN, mais il ne dit rien de celle de CATOS; d'où vient cela? C'est qu'on fait que l'homme le plus sage peut quelquefois, sans être extrêmement amoureux, *se reposer entre les bras d'une belle*. Au lieu qu'une fille vertueuse ne souffre jamais qu'un homme *se repose entre ses bras*, si elle n'a

n'a pour cet homme une tendresse excessive. Ainsi il étoit nécessaire de marquer expressément l'excès de l'Amour de COLIN, au lieu que pour faire connoître l'excès de l'Amour de CATOS, il suffisoit de raconter ce qu'elle faisoit en faveur de son Amant : De cette maniere quels embrassemens ! quelles ardeurs ! quels excès de tendresse le Poëte ne nous donne-t-il pas à entendre par ces vers,

Entre les bras de sa belle
Se reposa.

Car enfin tout le monde fait ce que CATULLE exprime dans ces quatre vers

*Nec tantum niveo gavisa est ulla columbo
Compar, vel si quid dicitur improbius,
Oscula mordenti semper decerpere rostro:
Quantum precipue multivola est mulier.*

Ce que Mademoiselle de GOURNAY a traduit elle-même de cette maniere. *Nulle colombe, ou s'il est rien de plus saffrement lascif, pillant sans fin les baisers à son pair d'un bec mordillant, n'est point si aspre & si gloutonne en ses appetits qu'une femme.*

A cela j'ajouterai qu'il est parlé dans les Chançons de MELLIN DE SAINT GELAIS d'un Amant qui n'étoit pas si heureux que COLIN, il s'en falloit même beaucoup, puisque cet Amant souhaitoit de cesser d'être homme & de devenir oiseau, (encore quel

R 2 oiseau!

260 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

oiseau! une *hirondelle*) pour pouvoir entrer dans la chambre de celle qu'il aimoit. Je rapporterai toute cette Chançon parce qu'il y a beaucoup de sens analogues avec ceux qui se trouvent dans le CHEF-D'OEUVRE, & d'ailleurs qu'elle est pleine d'expressions tout à fait semblables.

Chançon qui se trouve dans les Oeuvres de
MELLIN DE SAINT GELAIS.

J'oy l'hirondelle,
Qui son chant
Renouvelle.

J'allai aux champs à la saison nouvelle,
Au tems qu'Amour les jeunes gens martelle;
Si me trouvai chez une Damoiselle
Honneste & jeune, & gracieuse, & belle:
Maintien avoit de Deesse immortelle,
Dont fus espris d'amoureuse estincelle.
Amour me dit, prens accointance à elle;
Si grand' beauté n'est jamais trop cruelle.
Amour l'a dit, mais son cœur en appelle:
Car congnoissant ma bleffeur mortelle
Elle se tient plus estrange & rebelle,
Sa beauté croist & mon mal renouvelle:
L'un me reboutte & l'autre me rapelle.
Que pleust à Dieu estre de façon telle,
Qu'à mon souhait je devinffe *hirondelle*,
Je m'en irois au soir en sa ruelle
Lui dire, Amie, entendez ma querelle,

Le

Le Dieu AMOUR m'a porté sur son aile
Pour vous offrir servitude éternelle,
Et découvrir le mal que tant je cele,
Voudriez-vous bien estre si criminelle,
Que me voir vivre en mort continuelle?
Je ne croi point qu'au cœur d'une pucelle
Il puisse avoir glaçon qui tant la gele
Qu'elle desdist un amant si fidelle.

J'oy l'hirondelle,
Qui son chant
Renouvelle.

BLONDIAUX de NESLE, dans la troi-
sième de ses Chançons, se plaint aussi d'une
belle qui étoit si indifferente qu'elle ne s'em-
barassoit ni de la vie ni de la mort de son
Amant. Elle ne vouloit ni le faire mourir
ni guerir sa peine.

Encor pourroy-je à grant joye venir.
Mais pitiez est en li si endormie,
Qu'el ne me veulx occire ni guarir.

Ce qui opposé au caractère de CATIN fait
beaucoup d'honneur à cette belle Bergere.
Car qu'est-ce qu'une personne sans pitié?
c'est la honte de la Société, l'opprobre de la
Nature. Aussi REGNAULT DE COUCY,
ce gentil gaillard, & preux Chevalier, qui
tant aimait Madame DE FAIET, dit fort bien

Mais bonne Dame doit savoir
Connoissance & merci avoir.

CHLOEUS.

R 3

Entre

262 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

Entre les bras de sa belle se reposa.] A l'exemple de SAINT VITALIAN que M le Docteur MATANASIUS a rapporté dans son excellente Note * sur le scandale, on peut encore joindre celui de Robert d'Arbrisel, qui selon des Lettres authentiques, quoi qu'en dise le P. de MAINFERME, couchoit avec les plus belles Religieuses de les Couvens, & cela pour irriter la tentation, & en triompher avec plus de gloire. . .

* Pag. 154.

TABULATI.

N'oublions pas St. ALDHELME Moine Anglois dans le VIII. Siècle, que son savoir & sa piété éleverent à l'Épiscopat. Sa chasteté étoit d'autant plus admirable qu'elle lui avoit coûté de furieux combats. Il couchoit souvent avec de jeunes filles, afin de triompher des tentations les plus dangereuses, & où les plus grands Saints auroient du moins eu l'envie de mettre un peu à l'écart la Sainteté! Tout autre auroit eu bien des distractions dans une situation si délicate. Pour lui il recitoit par ordre tout le Pseautier, & son cœur ne sentoit des émotions que pour le Ciel. On dit que le *Demon* fremissoit de rage en le voyant braver le peril, & affermir sa vertu dans des occasions où elle succombe d'ordinaire. L'Ermite qui vit BRANDIMART entre les bras de sa chere FLEURDELIS se divertissant au jeu d'amour, laissa tomber son Breviaire.

*Hor stando inginocchiato in oratione,
Vide far' a color quel gioco strano:*

E

*E venne gli si fatta tentatione,
Ch'il Breviario gli cade di mano.*

Voyez les Lettres de MARIGNI. Que seroit devenu ce bon Ermite dans un prelude ? *Admissus circum præcordia ludens*. S'il avoit eu la force de S. ALDHELME cela ne lui seroit point arrivé. Ce Saint pour avoir à ses côtes de jolies filles ne perdoit pas un mot de Breviaire ni de Psalmodie, & je ne doute pas que si on lui eût proposé le cas de conscience que PIERRE DAMIEN examina, il n'eût répondu comme fit PIERRE DAMIEN. Vous trouverez le fait dans LA MOTHE LE VAYER à la 20. Homilie Academique.

„ Agnez, dit-il, veuve de Henri II. fit par
 „ un Evesque cette belle question à PIERRE
 „ DAMIANI un des plus éclairez Ecclesiasti-
 „ ques de son Siecle, *Utrum liceret homini
 inter ipsum debiti naturalis egerium aliquid
 ruminare Psalmorum* : doute qui fut jugé par
 l'affirmative, comme nous l'apprend BARONIUS, sur l'autorité du Texte de S. PAUL qui porte dans la premiere Epitre à TIMOTHE'E Ch. 2. qu'on peut prier Dieu en tous lieux. Je ne pretends pas diminuer le merite de l'action de S. ALDHELME en rapportant une Histoire à peu près semblable d'un des plus Illustres Philosophes de l'ancienne Grece. Je parle de XENOCRATE. DIOGENE LAERCE assure qu'il avoit acquis un tel empire sur ses passions, qu'une très-belle Courtisane (PHRYNE) qui avoit parié de le faire succomber, perdit la gageure, quoiqu'ayant eu la liberté de se coucher auprès de lui, elle eût mis en usage tous les tours de son métier pour animer le Philosophe. Si l'on faisoit

264 *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,*

à cet égard le parallele de St. ALDHELME avec XENOCRATE, l'on devroit convenir que le triomphe de celui-ci est bien plus glorieux que celui du premier. Car enfin la fille avec laquelle S. ALDHELME couchoit le laissoit en repos, au lieu qu'on irritoit la tentation de l'autre.

BURMANES.

XXXII. *L'Alouëtte.*] Outre tout ce que * P. g. 168. M. le Doct. MATANASIUS a dit * de l'*Alouëtte* & 1. 100. il faut encore remarquer que cet oiseau est d'autant mieux choisi que c'est un oiseau que les Dieux offroient sur l'autel lors que quelques-uns d'eux se marioient. On en a un exemple dans le *Dictionnaire Poëtical* de MOLLINET: ZEPHIRUS alloit épouser FLORA.

Tous les Dieux s'assembloient,
Phœbé la belle y vint, quand il fut nuyct,
Pour esclarer la noble charretée,
ZEPHIRUS prest & Flora préparée,
Vindrent au temple offrir une *Alouëtte*,
Dessus l'autel, alors fut l'espousée,
Pour décorer la joyeuse flourette.

CHLOEUS.

M. le Docteur MATANASIUS, n'auroit pas du oublier ces Vers de DU BARTAS,
La gentille Alouëtte avec son tirelire,
Tirelire à lire & tireliran tire
Vers la voute du Ciel, puis son vol vers ce lieu
Vire & desire dire adieu Dieu, adieu Dieu.

LES AUTEURS du *Journal Litteraire.*

F I N.

DIS-

570105

